6
37-d
40

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
15 B
11

Sic propriis otiis consuluit Anno 1788.

6-37-d-40

~~XXXIV~~ 12. XVIII. q. 1.

RECUEIL
DE
LETTRES
DU CARDINAL
BENTIVOGLIO

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

LES LETTRES DU CARDINAL BENTIVOGLIO.

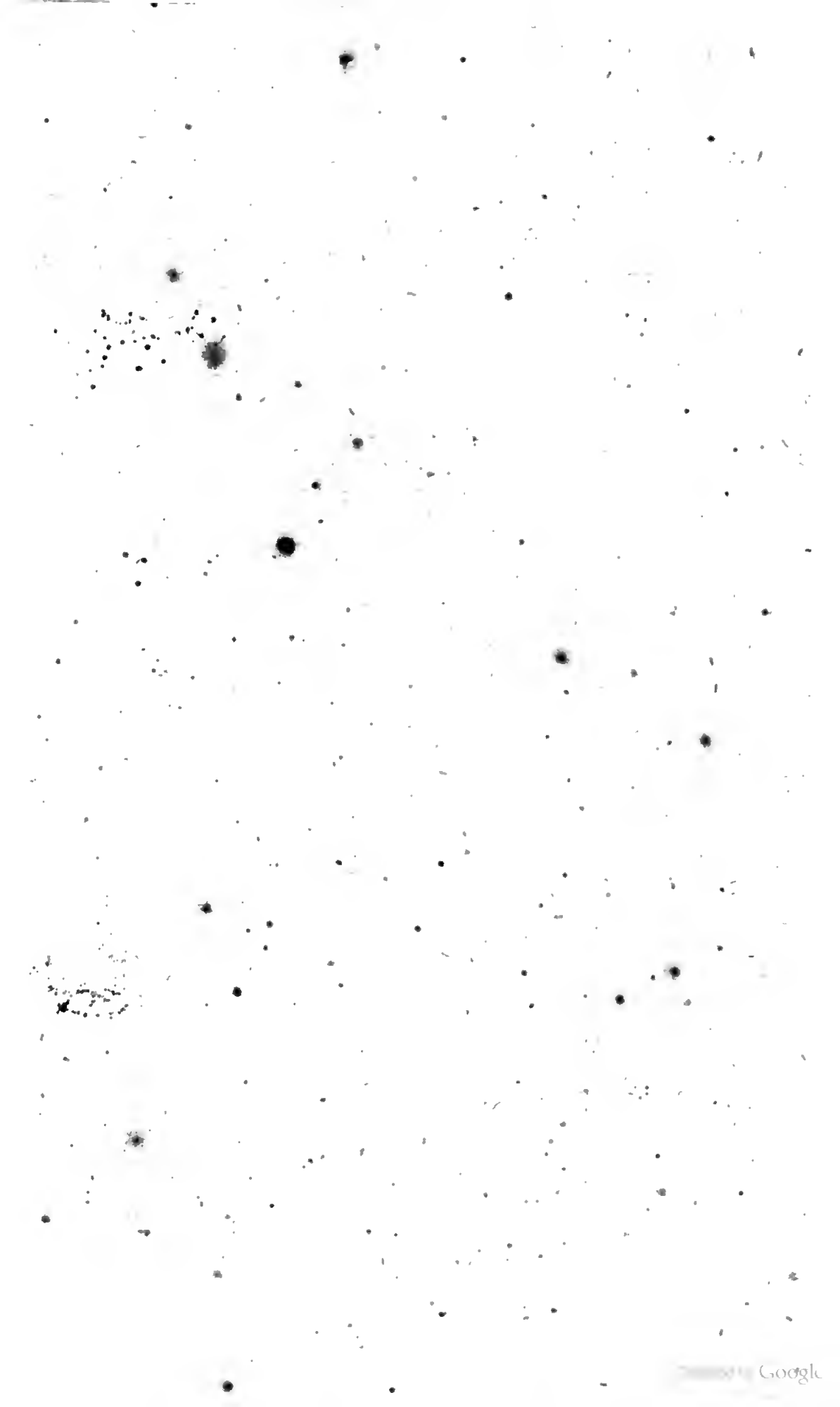
TRADUITES D'ITALIEN en François.

Par le Sieur DE VENERONI, Maître des Langues Italienne & Françoise à Paris.

VITTORIO EMANUELE BIBLIOTECA
BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

A PARIS,
Chez ETIENNE LOYSON, au premier Pillier de la Grand'Salle du Palais, proche les Consultations, au nom de JESUS.

M. DC. LXXX.
Avec Privilege du Roy.



BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A MONSEIGNEUR

BENIGNE DE BOSSUET,

EVEQUE DE CONDOM,

PRECEPTEUR

DE MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN,

PREMIER AUMONIER

DE MADAME

LA DAUPHINE.

MONSEIGNEUR,

Le Cardinal Bentivoglio, qui a traité de son temps avec les plus grands

Princes de l'Europe, n'oſeroit aujourd'huy s'approcher de VOTRE GRANDEUR, *à cauſe de ſon déguiſement; Mais tout déguiſé qu'il eſt, par l'habillement François que je luy ay donné dans ſes Lettres, que je prens la liberté de vous offrir, je ſuis perſuadé, que les maximes & la delicateſſe des penſees dont elles ſont remplies feront toûjours reconnoître ce grand Homme, ſous quelque habit qu'il paroiſſe. Qui peut mieux que vous,* MONSEIGNEUR, *luy rendre la juſtice qui luy eſt deuë? Vous qui par vôtre profond ſçavoir êtes regardé de tout le monde à juſte titre, comme l'Arbitre ſouverain dans l'Empire des belles Lettres. Vous qui joignez à une tres-grande intelligence des Saintes Ecritures, & des Peres de l'Egliſe, une connoiſſance parfaite de l'Hiſtoire, tant Sacrée que Prophane. Vous enfin, qui avèz par vos Predications pleines de zele & de force, & par vos doctes écrits, confondu les Heretiques, dont ce fameux Cardinal a traverſé, par ſes negotiations, les premiers établiſſemens. Ce ſont,* MONSEIGNEUR, *ces qualités extraordinaires, & vôtre vertu ſi ſolide, & ſi inébranlable, qui vous*

ont merité un employ auſſi important que celuy qui vous a été confié. Le choix que le plus grand Monarque de la Terre, le plus juſte, & le plus éclairé, a fait de vôtre perſonne, pour contribuer à l'éducation d'un Prince qui eſt l'unique heritier de ſa gloire, vous doit tenir lieu de toutes ſortes d'éloges : Mais ſi nous y ajoûtons la ſatisfaction que ſa Majeſté a marquée de vos ſoins, & de vôtre application à répondre ſi dignement à ſa confiance, ſi nous regardons les ſuites heureuſes de l'éducation de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, *qui devant beaucoup à ſon beau naturel, doit encore à vos lumieres, ce que la meilleure terre & la plus fertile, doit à celuy qui la cultive : Toute la France tombera d'accord, que jamais homme ne s'eſt acquis une eſtime plus univerſelle que vous. Aprés cela,* MONSEIGNEUR, *que peut-on dire de* VOTRE GRANDEUR? *ſi ce n'eſt qu'elle eſt au deſſus de toutes les loüanges qu'on pourroit luy donner. Auſſi ne me preſentay-je devant vous, que pour vous ſupplier tres-humblement d'honorer ce petit Ouvrage de vôtre illuſtre protection. Heureux, ſi mon travail peut*

attirer vos regards, & ſi je puis vous perſuader de la profonde veneration, & de l'attachement reſpectueux avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

De Vôtre Grandeur,

Le tres-humble, tres-obeïſſant,
& tres-ſoûmis ſerviteur,
J. VENERONI.

Digitized by Google

AVIS AU LECTEUR.

LES Oeuvres du Cardinal Bentivoglio ont été eſtimées generalement de tous ceux qui les ont lû ; c'eſt pourquoy, ce ne ſera pas un petit avantage pour moy, ſi cette traduction vous peut être agreable ; j'y ay imité le ſens de cét illuſtre Autheur autant qu'il m'a été poſſible ; & pour ne m'en pas éloigner, je me ſuis beaucoup attaché à ſes termes, & à la maniere de ſes expreſſions.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy du 26. Decembre 1666. ſigné par le Roy en ſon Conſeil GUITONNEAU ; Il eſt permis à ESTIENNE LOYSON, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & debiter, *Les Lettres du Cardinal Bentivoglio*, traduites d'Italien en François, pendant l'eſpace de ſept années, à compter du jour que ledit Livre ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois. Et deffenſes ſont faites à toutes perſonnes d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & debiter ledit Livre, ſous les peines portées audit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté le 26. Avril 1680. Signé C. ANGOT, Sindic.

Achevé d'imprimer le 4. May 1680.

RECUEIL

RECUEIL DE LETTRES DU CARDINAL BENTIVOGLIO.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Monſeigneur de Modigliana, Evêque de Bourg Saint Sepulchre.

A Rome.

JE ne ſuis pas ſi-tôt arrivé à Ferrare que je vous en donne avis ; & je puis dire, que la premiere choſe que je fais aprés la deſcente du caroſſe, eſt de mettre la main à la plume, pour s le faire ſçavoir, ſans differer un moment. Rome à Lorete, la chaleur n'a pas été mmode ; mais de Lorete à Ferrare, j'ay i un air tout de feu. Je logeay à Mace-, chez Monſieur le Cardinal Viſconte ; à nne, chez Monſieur le Cardinal Aldobran-

din, & à Faence, chez Monſieur le Cardinal Caetan; ils m'ont tous receu avec bien de l'honneur & beaucoup de bonté. Je feray icy la reverence, comme je le dois, a Monſieur le Cardinal Spinola, nôtre Legat; j'y reſteray une ſemaine avec mes gens, & enſuite je continueray mon voyage. Ce qui m'inquiete le plus, eſt la chaleur qui menace d'être plus grande; quoy que les rayons du Soleil ſeront hors d'Italie plus obliques, & par conſequent moins chauds. Voicy le premier gage, que je vous donne de mon côté, & de la correſpondance reciproque, que nous nous promîmes en nous ſeparans l'un de l'autre j'attendray les effets de la vôtre. Mais pour à preſent, je n'en écriray pas davantage. De Bruxelles, vous ſçaurez le reſte, & auparavant encore, ſi j'en puis avoir la commodité. Et je vous baiſe tres affectueuſement les mains. De Ferrare le 24. Juin 1607.

AU MEME.

A Rome.

CEtte ſeconde Lettre que je vous écris, eſt une production des Alpes; c'eſt pourquoy elle paroîtra devant vous toute ſauvage, & toute horrible. Que craignez vous? craignez vous de la voir, & de la lire? ne craignez pas, non? puis que les Alpes & les Precipices n'y ſeront exprimés que par leurs noms; & moy j'en ay éprouvé les effets pendant ſept jours, en montant & deſcendant continuellement, tant qu'enfin je ſuis arrivé, graces à Dieu, à Lucerne; qui eſt l'endroit le plus uni de ce Pays impraticable des Suiſſes. De Ferrare je vins à Milan. Je paſſay par

Modene, & par Parme, où je fus receu & logé avec grand honneur de l'un & l'autre de ces deux Princes. A Milan, je logeay chez Monſieur le Cardinal Borromée, qui me receut & me traita avec bien de l'honnêteté; & aprés avoir rendu les devoirs que je devois au Comte de Fuentes, j'en partis, & de là je vins vers les Suiſſes. A Vareſe, dernier lieu de l'Etat de Milan, je dis adieu à l'Italie; parce que là elle commence à perdre le nom & la langue. Tout le reſte juſques icy, n'a été qu'Alpes, Rochers, Ruines, Precipices, & Montagnes l'une ſur l'autre, & Saint Godard par deſſus toutes, qui porte les neiges au Ciel; & qui à preſent m'a fait voir l Hyver au milieu de l'Eté. Mais enfin, je me trouve, comme j'ay dit, à Lucerne; & parmy mille commodités & faveurs que je reçois de Monſeigneur le Nonce Verallo. Lucerne eſt dans une belle ſituation; elle eſt bâtie dans un coin, ſur un grand Lac, que l'on paſſe ſur un tres long & tres-beau pont, tout couvert de bois. Hier Monſeigneur le Nonce me conduiſit au Senat, auquel je preſentay un Bref de ſa Sainteté, en luy diſant de bouche ce que je jugeois neceſſaire. Lucerne a le premier lieu entre les ſept Cantons Catholiques. Il y en a cinq autres Heretiques, & un mélé d'Habitans de l'une & l'autre ſorte. C'eſt là toute l'union des Suiſſes. Ils conſervent cette union de tous enſemble, par une Ligue generale & perpetuelle, & par une Diete auſſi generale, que l'on fait une ou pluſieurs fois tous les ans, où l'on traite des intereſts communs: ils ont encore d'autres ligues particulieres entr' eux, ſelon que les temps & les intereſts ont unis plus étroitement ceux-cy avec ceux-là. Au reſte, chaque Canton eſt une Republique à part, & les gouvernemens entr'eux ſont bien differents. Les uns ſont populaires, d'autres d'A-

riſtocratie, & les autres mélés. Ils ont toûjours eu en horreur le commandement d'un ſeul, depuis que les premiers ſe retirerent de l'obeïſſance de la Maiſon d'Aûtriche. A Altorfe, par exemple, où j'ay paſſé, la populace ſort en campagne, tous concourent à donner les ſuffrages, & il les donnent en levant les mains. C'eſt de cette maniere qu'ils font les Loix & choiſiſſent les Magiſtrats. Icy au contraire, le Senat gouverne, & eſt reſtraint à certaines familles: dans d'autres Cantons, le Senat ne delibere point que les Mêtiers, c'eſt à dire la populace, ne ſoient convoquez. Les Suiſſes ſont ligués avec divers Princes, & particulierement avec les deux Rois; mais avec differentes exceptions, & en diverſes manieres. Les Cantons Catholiques le ſont avec le Roy d'Eſpagne: Et les Catholiques & les Heretiques avec le Roy de France. Ils reçoivent de l'argent de tous côtés; ils ſe vendent à tous: il y a des penſions generales, il y en a de particulieres; & un même Canton, bien plus un même homme, tire de l'argent d'une Couronne & de l'autre. Il vendent aux autres le ſervice de leurs corps; mais ils retiennent pour eux la liberté du Pays: En quoy ils ſont aidez, non moins par les forces de la nature, que par leur humeur farouche. Naturellement ils ſont icy extrémement robuſtes, mais auſſi extrémement pauvres. C'eſt pourquoy, qui voudroit ſe commettre à prendre les Alpes? & qui voudroit ſouhaiter d'en avoir le commandement? Les Alpes ſont pour les Suiſſes, & les Suiſſes pour les Alpes: Mais ne parlons plus d'eux. Demain je parts d'icy, & en un jour & demy, s'il plaît à Dieu; j'arriveray à Baſle. J'ay eu cela de bon parmy tant de Montagnes, qu'elles m'ont preſervé du Soleil, & détendu de telle maniere, que quelquefois j'ay été

un demy jour entier entre leurs grandes murailles ſans le voir. Et pour finir, je vous baiſe les mains avec toute ſorte d'affection. De Lucerne le 21. Juillet 1607.

AV MESME.

A Rome.

ENfin, j'ay jetté l'ancre, & je ſuis au port. Et comme les Mariniers commencent à s'écrier de joye, auparavant de deſcendre à terre, j'en ay auſſi fait de même avant d'arriver en Flandre, & ce fut à la veuë de Luxembourg, & par cette Province, que je ſuis entré en ces Pays. Mais achevons auparavant le recit du voyage. De Lucerne je vins à Baſle: Ville tres-belle, par ſes edifices & par ſon aſſiette. Elle s'étend partie en plaine & partie en colline, elle eſt ſur le bord du Rhin, qui la ſepare d'un côté, & la rejoint par un pont. De là j'entray en Lorraine, & je ne ſçaurois exprimer avec combien de bonté & d'honneur je fus receu à Nancy par Monſieur le Duc, & par les autres Princes de cette ſereniſſime Maiſon. Je vis le Cardinal, qui ſe meurt inſenſiblement de ſon mal, que l'on croit ſortilege; ne luy reſtant à preſent autre mouvement que celuy de la voix, ny autre ſigne de vie, que la lenteur avec quoy la mort jouë ſon jeu. Monſieur le Duc cependant joüit d'une ſanté tres-parfaite, quoy qu'âgé de 70. ans. On ne peut voir de Prince plus venerable de ſa perſonne: Mais il ne l'eſt pas moins par ſa pieté vers la Religion Catholique, & par ſon zele vers le S. Siege. De Nancy j'entray en deux jours dans la Province de

Luxembourg, & en quatre autres je ſuis venu à Bruxelles ; & ainſi (grace à Dieu) j'ay fini heureuſement mon voyage. Et juſtement il m'eſt arrivé ce que j'eſperois ; ſçavoir, qu'en de-çà des Alpes je ne ſentirois pas grande incommodité du chaud. Avanthier, qui fut la veille de S. Laurent, je fis mon entrée publique, qui fut tres-belle. Toute la Cour vint à cheval au devant de moy, hors de Bruxelles de la diſtance d'un mil d'Italie, & à preſent la Cour eſt tres-nombreuſe, à cauſe de la ſuſpenſion d'armes, qui a attiré à Bruxelles les perſonnes de plus grande qualité, qui auparavant avoient coûtume en ce temps d'être en campagne à l'Armée. Le Marquis de Guadaleſte, Ambaſſadeur d'Eſpagne, conduiſoit la cavalcade ; & aprés luy, les principaux étoient les Ducs d'Omale, d'Oſſonne, & d'Areſcot, le Marquis Spinola, Meſtre de Camp General de l'Armée, Dom Louis de Velaſco, General de la Cavalerie, & le Comte de Bucoy, General de l'Artillerie ; outre pluſieurs autres Chevaliers des principaux du Pays, qui ont la Toiſon, & pluſieurs Eſpagnols, Italiens, Alemans, & d'autres Nations, & un grand nombre de Meſtres de Camp, de Colonels, & de Capitaines des mêmes Nations ; l'Armée de Flandre étant comme un compoſé de toutes celles qui ſont les plus experts en Europe. J'entray donc à cheval, à main droite de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, toute la cavalcade marchant devant nous, & je fus conduit en mon logis en cette maniere. J'eus de plus hier le même cortege en caroſſe, quand j'allay à l'Audiance publique, que leurs Alteſſes Sereniſſimes me donnerent. Je rendis premierement mes devoirs à l'Infante, & aprés à l'Archiduc. En verité je fus receu avec des termes tres-obligeans ; voila quelle a été ma premiere fonction de Nonce. Des

matieres de complimens, il faudra bien-toſt paſſer aux occupations des affaires, & il s'en prepare d'importantes. Il y a ſuſpenſion d'armes, comme j'ay marqué, & elle eſt faite pour huit mois. Par cette ouverture, ou devroit commencer les negociations de Paix ou de Tréve, & voir une fois determiner en quelque maniere ces ſi grands & ſi longs mal-heurs de la guerre. Ce ſera une affaire de ſueur & de peines. Conſiderez, Monſeigneur, quarante ans de guerre, & les changemens qui ſont arrivez icy, & jugez combien il ſera difficile dans une ſi grande contrarieté d'intereſts, d'accommoder les choſes avec ſatisfaction des intereſſez. Mais je ſuis nouveau, & il faut que j'écoute beaucoup auparavant de parler. Quoy que je ſois venu icy ſi rempli du recit de Flandre, qu'il me ſemble de l'avoir veu avant même d'y être arrivé. J'ay eu en cette guerre quatre freres & deux neveux; & à preſent je retrouve encore icy un de ces freres & un neveu. De là vient que de mon bas âge j'ay entendu parler de Flandre; & à meſure que j'avançois en âge, les affaires de ce Pays me ſont devenuës ſi familieres, que juſtement il ne manquoit rien que de venir icy moy-même, pour devenir Flamand tout à fait. O que Bruxelles me plaît & ſa ſituation. Elle eſt au milieu d'une Plaine qui s'éleve en colline, & je fis mon entrée du côté de cette élevation, & jamais je n'ay veu de plus bel aſpect. Le Pays d'alentour eſt tres-agreable, & à preſent que nous ſommes au milieu du mois d'Aouſt, le Printemps étale ſes beautés dans les prairies. J'ay dérobé ce temps à mes occupations, pour l'employer à cette Lettre, ou plûtôt à cette Relation: Et pour la finir, je vous baiſe mille fois les mains. De Bruxelles le 11. Aouſt 1607.

A MONSIEUR LE CARDINAL Spinola, Legat de Ferrare.

TAnt de graces que vous eûtes la bonté de me faire à Ferrare, furent pour moy comme des augures d'un heureux voyage ; puis que je paſſay enſuite avec grande proſperité, les Alpes des Suiſſes, & que j'arrivay aprés à ma reſidence de Bruxelles. Avanthier je fis mon entrée publique, & j'eus hier la premiere audience de leurs Alteſſes Sereniſſimes, qui me receurent avec toute ſorte de témoignages de reſpect & d'honneur vers le S. Siege, comme juſtement on pouvoir attendre des Princes qui accompagnent ſi bien l'eminence de leur ſang avec la pieté. De mon arrivée & de mon entrée à ma charge, je viens à preſent, comme il eſt de mon devoir, vous preſenter mes ſoûmiſſions par cette Lettre. Je vous ſupplie de les agreér avec vôtre bonté ordinaire ; & de vouloir continuer de me faire joüir des mêmes marques de vôtre protection en Flandre, que j'ay toûjours éprouvé avec tant de bon-heur en Italie. Au reſte, vous ſçavez bien que le zele particulier que j'ay de vous ſervir, ne changera jamais, & que perſonne n'attendra avec plus d'impatience l'honneur de vos commandemens, & ne les executera avec plus de promptitude ; & pour finir, je vous baiſe tres humblement les mains. De Bruxelles le 12. Aouſt 1607.

Au Pere Xavierre, General de l'Ordre de Saint Dominique, Confeſſeur de ſa Majeſté Catholique, & l'un de ſes Conſeillers d'Etat.

A Madrid.

COmme je tâchay, mon R. P. de vous témoigner à Rome toute ſorte de reſpect, quand vous fûtes éleu General de vôtre Ordre, j'ay auſſi ſouhaité depuis de continuer à vous rendre en tout temps les mémes devoirs. C'eſt ce qui m'oblige de vous faire ſçavoir la reſolution que Sa Sainteté a priſe, de m'envoyer Nonce en Flandre, & mon arrivée en cette Cour; où les intereſts de ſa Majeſté Catholique & de ces Sereniſſimes Princes étant ſi étroitement unis, je croiray par conſequent, en ſervant icy le S. Siege Apoſtolique, de rendre en même temps mes ſervices à ſa Majeſté & à leurs Alteſſes. J'ay trouvé à mon arrivée, une negociation tres-importante, que l'on va commencer, pour introduire, s'il eſt poſſible, en quelque maniere, le repos en ces Pays, aprés une ſi longue & ſi penible guerre. Vôtre Reverence aura déja eſté informée de tout ce qui ſe paſſe. Et comme ces negotiations pourroient produire quelque moyen de rêtablir la Religion Catholique en Hollande, & dans les autres Provinces Heretiques, où elle eſt preſque opprimée tout à fait, je ne doute pas qu'en cette occaſion V. R. ne s'intereſſe auprés de ſa Majeſté & de ſes Miniſtres, & qu'elle ne prenne le party que ſa prudence & ſa pieté ſinguliere luy pourront ſuggerer. Et

l'on peut bien croire, que ſa Majeſté ſoûtenant la cauſe dont elle fait gloire de prendre le ſurnom, voudra que l'ardeur de ſon zele ne paroiſſe pas moins, que la grandeur de ſes forces. Et pour finir, je baiſe les mains à V. R. avec toute ſorte d'affection. De Bruxelles le 20. Aouſt 1607.

A MONSIEUR LE CARDINAL Xaviere.

A Madrid.

EN verité, les faveurs de ſa Majeſté Catholique en vous procurant la Dignité du Cardinalat; & vos ſingulieres vertus en meritant ce degré, ne pouvoient mieux concourir enſemble, parmy le applaudiſſemens publiques, qui en accompagnent preſentement ce ſuccez; je viens auſſi en particulier vous rendre preſentement mes devoirs, me réjouyſſant extrémement avec vous, que du ſouverain honneur de vôtre Ordre vous ayez paſſé à une ſi ſublime Dignité de l'Egliſe. Je prie Dieu qu'à meſure des grands progrés que vos peines produiront pour l'avenir, vos felicités multiplient auſſi davantage: Et pour finir je vous baiſe les mains, avec toute ſorte de reverence. De Bruxelles le 4. Janvier 1608.

A MONSIEUR LE COMTE Annibal Manfredi.

A Rome.

VOtre ſilence m'a été fort agreable, puis qu'en même temps il me fait recevoir tant de faveurs avec vos Lettres. Quoy que je puis dire de les avoir reſſenti dans le ſilence même, ayant conſervé, à ce que je vois, dans vôtre eſprit, un ſouvenir de moy ſi vif, que le témoignage exterieur de la plume pouvoit étre peu neceſſaire. En me taiſant, j'ay toûjours eu une particuliere eſtime pour retour de vôtre affection; & j'entretiendray encore pour l'avenir, avec un plaiſir particulier, cette coreſpondance de Lettres, à laquelle vous m'incitéz ſi civilement. J'ay receu la joye que vous pouvez vous imaginer, de vôtre élection à l'Ambaſſade de Ferrare. En verité on ne pouvoit trouver dans aucune autre perſonne, ny une plus grande prudence pour traiter les affaires de la Ville, ny une plus grande inclination pour favoriſer les intereſts de ma famille; c'eſt pourquoy, comme je me réjoüis alors extrémement de cela en moy-même, ainſi je m'en réjoüis à preſent autant vivement que je puis avec vous. Diſpoſez toûjours icy de moy avec toute ſorte de liberté. Et pour finir, je vous baiſe tres-affectueuſement les mains. De Bruxelles le 13. Aouſt 1611.

A MONSIEUR ANTOINE Querengo.

A Modene.

A Vous dire vray, il me ſemble que c'eſt un ſonge, d'avoir de vos Lettres. Et neanmoins c'eſt une de vos Lettres, celle que je reçois preſentement; au contraire, ce n'eſt pas de vous, mais plûtôt c'eſt une Lettre de nôtre Monſieur Livio ſous vôtre nom, qui me fait connoître la volonté de Monſieur le Cardinal touchant les chevaux. Cependant, je veux, en dépit de vous, & de vôtre peu d'amour pour moy, que cette Lettre ſoit de vous, & qu'en toute maniere la tromperie aye lieu, & en vous de m'avoir écrit, quoy que vous ne le vouliez pas, & en moy d'avoir receu vos Lettres lors que j'y penſois le moins. Cruel Monſieur Querengo! aprés un ſilence tres-opiniâtre de quatre mois; aprés que j'ay êté mort, comme on peut dire, dans vôtre memoire, m'écrire une Lettre qui eſt quaſi moins de vous que de vous? Et ne vous ſemble-t'il pas juſte, que je m'en reſſente? Amy changeant, amy ingrat, amy ſeulement de ſoy-même, amy enfin qui n'eſt pas amy. Mais ne parlons plus de vengeance: Je reviens comme auparavant à l'amour: Parce qu'enfin êtant un amy invariable, & m'êtant raffiné moy-même en cette diſtance de Pays, & diverſité de Nations, je ne puis que je ne vous aime comme auparavant, mon cher Monſieur Querengo, & que je ne prenne plus que jamais le party de loüer vôtre ſingulier merite. Cette occaſion donc d'avoir

reçeu de vos Lettres m'a été tres-agreable, me donnant lieu de vous confirmer de nouveau, (comme je fais de tout mon cœur) le deſir que j'ay toûjours eu de vous ſervir, je me ſouviendray eternellement de ce temps ſi agreable que nous avons paſſé à Padouë & à Rome, que je repaſſe une infinité de fois dans mon eſprit, avec un plaiſir infini Je crois que vous pourrez facilement arriver à Rome devant Monſieur le Cardinal. Pour ce qui eſt de me revoir, le temps en eſt trop incertain, & en ce rencontre vôtre affection vous en fait mal juger. O combien nous dirions de choſes, & avec quel plaiſir, ſi nous pouvions voir paroître l'Aurore qui precedera ce jour. Cependant je joüis, grace à Dieu, d'une bien meilleure ſanté en Flandre, que je ne faiſois en Italie. Ce changement d'air, ou de vin, ou de viande, ou de vie, ou plûtôt de toutes ces choſes enſemble, en auront peut-être produit l'effet. Ma complexion chaude & ſeche, s'accorde admirablement bien avec cét air, qui particulierement eſt humide & froid. Et en verité, le contentement que je reçois de cette Cour en tout le reſte, ne peut être plus grand. Et pour finir je vous baiſe les mains. De Bruxelles le 20. Aouſt 1611.

AU MEME.

A Modene.

IL me ſemble que c'eſt un ſonge, que vôtre Muſe qui étoit en repos produiſe tant de choſes en même temps, des Proſes, des Vers imprimés & à la plume; & enfin que vôtre Muſe

même ait fait un vol icy en Flandre pour chanter mes loüanges, *ſous un climat peu paiſible* ; c'eſt ce qui me ſemble des ſonges. J'ay cependant la Lettre dans mes mains ; je lis les Vers, & j'entens le chant de la même Muſe, qui me flate ſur ma gloire. O quelle agreable Lettre ! ô quels excellens Vers ! ô quel noble Sonnet ! J'ay receu en même temps a Cambray, où je ſuis à preſent, par occaſion de viſite ; tous ces plaiſirs, qui ſont en verité ſi grands, qu'il ne me reſte plus de chagrin du ſilence paſſé, qui vous avoit rendu ſi cruel envers moy pendant ſi long-temps. Je me réjoüis extrémement, que vous ayez reſolu de permettre que vos rîmes ſoient publiées ; ſans doute on les applaudira bien-tôt par toute l'Italie. Je ſuis venu à Cambray, comme j'ay dit, pour l'occaſion marquée cy-deſſus. Il ne me reſtoit plus que cét Archevêché, pour achever l'entiere viſite de toutes ces Provinces Catholiques, que j'ay parcouruës en cinq voyages. J'ay veu les fameux Gand & Anvers, & les autres Villes plus principales de ces Pays. J'ay veu les lieux où on a fait les plus fameuſes entrepriſes de guerre ; & peut-être (cette penſée me fait horreur) j'ay foulé aux pieds les os de mon frere Alexandre, & de Cornelie mon neveu, dans cette funeſte campagne, qui ſervit de theatre à la bataille memorable de Neuport, parmy les vaſtes ondes de ſable, que l'Ocean a produit en ces Pays-bas, pour ſe former un obſtacle à ſoy-même. En paſſant par cette campagne, le Gouverneur de Neuport, Soldat de qualité, & qui juſtement s'étoit trouvé dans la Bataille, étoit avec moy. Il m'en repreſenta le ſuccez avec grand ſoin. Les Catholiques (me diſoit-il) étoient campés de ce côté-cy ; les Heretiques de celuy-là : les nôtres partirent en cét ordre, les ennemis en celuy-là ; en cét endroit icy

les Armées s'attaquerent ; & ce fut en celuy-là où il y en eut le plus de tués. Là le Comte Maurice fit éloigner du bord toutes les navires Hollandoiſes, afin de mettre ſes Soldats en neceſſité, ou de mourir, ou de vaincre. L'Archiduc combatit icy avec grande valeur ; icy il fut bleſſé, là il courut riſque d'être pris ; & enfin ſon Armée fut défaite icy, mais auſſi avec grande perte de celle des ennemis. Ainſi il me ſembla de m'être trouvé au combat, en ayant eu ſur le lieu même une relation ſi veritable. Vous pouvez bien croire, Monſieur, que j'ay auſſi, bien ſouhaité de voir la Hollande, ſi l'occaſion s'en étoit preſentée; cependant, je l'ay veu, & j'ay en même temps penetré les ſecrets les plus cachés de cette nouvelle Republique des Provinces Unies, par le moyen d'une connoiſſance parfaite, que j'ay fait en ſorte d'avoir de mille endroits. Dernierement j'en envoyay à Rome une tres-ample relation, diviſée en trois Livres, & les Livres en divers Chapitres J'ay pris occaſion de décrire dans le ſecond Livre, & particulierement avec grande briéveté, tout le ſuccez de la guerre paſſée. Et dans cette ſuccinte narration hiſtorique, j'ay pris l'idée de l'Abregé de l'Hiſtoire Romaine de Florus, pour imiter, au moins autant que la foibleſſe de ma plume m'aura permis, l'admirable vivacité & la grace de cét Auteur. Combien de fois ay-je ſouhaité de vous pouvoir communiquer mon travail ! & combien de fois de le voir auparavant bien raffiné par vôtre meur jugement, afin que dans la ſuite il ne craignît pas tant les cenſures des autres : Mais à preſent cela n'eſt pas à mon pouvoir. Peut-être y ſera-t'il une autre fois. Je n'en diray pas davantage dans cette Lettre ; parce que mes fonctions Eccleſiaſtiques me rappellent, & le temps me preſſe ; puis que je dois partir demain pour aller à

Doüay, & à S. Omer, viſiter deux Seminaires Anglois qui ſont en ces Villes. Saint Omer n'eſt pas éloigné plus de quatre heures de chemin de Calais, c'eſt à dire, qu'il eſt quaſi en veuë du Canal d'Angleterre; je reviendray à Cambray, & d'icy j'iray enſuite à ma reſidence accoûtumée de Bruxelles, & pour finir je vous baiſe les mains. De Cambray le 28. Septembre 1611.

AU MEME.

A Modene.

JE n'ay pû reſiſter au torrent de mes occupations depuis mon retour de Cambray à Bruxelles, c'eſt ce qui m'a obligé de differer pour quelques jours la réponſe que je dois à vôtre derniere. Je receus vôtre Lettre avec vos ſeconds Vers imprimés, & à la plume. Ils arriverent juſtement pendant que je faiſois ce voyage de Doüay & de S. Omer. C'eſt pourquoy je leus & releus pluſieurs fois les Vers & la Lettre, & pluſieurs fois je me trompay moy-même, en me repreſentant devant les yeux la tres-agreable converſation de l'Auteur. Mais comment vôtre Muſe a-t'elle fait pour devenir ſi feconde dans un âge ſi avancé? J'avouë, que la premiere production de ces Vers me parut copieuſe, & que je n'attendois pas enſuite cette ſeconde, non moins abondante que la premiere. Je me réjouis pour cela d'autant plus avec vous, que je vois que vôtre Muſe eſt ſur le point de devenir plus famenſe & plus celebre, par ces nouvelles compoſitions ſi nettes & ſi excellentes. Mais laiſſons les Vers à part: Où ma Lettre vous trouvera-t'elle? à

Modene, ou bien a Rome ? Je crois que ce ſera plûtôt à Rome, où vous ſeriez tout en joye d'y être arrivé, pour jouyr de ce doux Hyver, & y voir les amis ordinaires. Je vous en felicite ; mais avec quelque ſentiment d'envie : Quoy que d'autre côté je ſois déja devenu Flamand, de telle ſorte que mes penſées ſont toutes icy, & il me ſuffit ſeulement de pouvoir ſaluer de loin, *le ſacré Ciel de la Sphere Romaine*, pour me ſervir de vôtre tres beau Vers. Je vous baiſe les mains. De Bruxelles le 22. Octobre 1611.

AU MEME.

A Modene.

UNe penſée me ſuggeroit que vous n'iriez plus cét Hyver à Rome La voila verifiée, puis que cette chevelure chenuë du Mont Apenin, durant cette premiere chute de neiges, vous a gelé la volonté de faire voyage. Que vous m'avez fait rire avec ces mille ans que vous attendez, pour faire en ſorte que Monſieur le Cardinal retourne à Rome ! A vous dire vray, il n'arrive icy point de nouvelle plus inconſtante que celle que Monſieur le Cardinal s'en va, & ne s'en va pas. Mais enfin il ira, parce que les aiguillons de la gloire, que vôtre Sonnet publie, ſont trop vifs, en rappellant de nouveau Monſieur le Cardinal à la Cour Romaine. Cependant, les Livres, comme vous dites, diſſiperont les chagrins que ces nouveaux intervales de temps vous cauſeront: Ceux qui me ſeparent de vous, mon cher Monſieur Querengo, ſont bien grands & bien longs. Tant d'Alpes, tant de Plaines, & tant d'années!

Et que ſeroit-ce, ſi nos plumes n'avoient point de langues, & nos penſées point d'aîles, pour converſer enſemble, même dans cét éloignement. J'ay pris un plaiſir incroyable en liſant la quantité de ces beaux Vers, dont vous m'avez honoré. Le ſtile me ſemble avoir l'idée de celuy du Caſa, tant les paroles ſont bien choiſies, & tant les penſées y ſont pleines de gravité. Quoy qu'il y ait deſormais ſi long-temps que je ne vois plus ny Caſa, ny les autres Poëtes, ny ces ſortes de Lettres delicates; que ce n'eſt guere mon fait de faire de ſemblables comparaiſons. J'ay toûjours été obligé d'être occupé icy, & attaché aux affaires publiques. Et la Flandre ſituée au milieu de l'Alemagne, de la France, de l'Angleterre, de la Hollande, & des autres Provinces Unies, en a toûjours receu & diſtribué grande quantité. De mon temps on a fait la tréve en ces Pays, par le moyen d'une tres-ennuyeuſe negociation de deux ans. La France s'eſt alterée, à cauſe de la fuite du Prince de Condé, qui a été receu icy ſous la protection du Roy d'Eſpagne, & de ces Princes de Flandre. L'Alemagne s'eſt ſoûlevée deux fois, à cauſe des diſcordes arrivées entre les deux freres de l'Archiduc; il a fallu conteſter preſque toûjours par écrit, avec le Roy d'Angleterre; la Paix n'a jamais été ſi tranquile avec les Provinces Unies, que quelque nuage de ſoupçon ne l'ait auſſi troublé. Et en même temps on n'a pas manqué d'avoir icy & aux environs d'icy, pluſieurs affaires de grande conſequence, où il a fallu occuper les eſprits, & travailler avec grande peine pour le bien public. Cependant, on jouyt icy d'un grand repos, qui particulierement pour moy, ſera tres-grand à l'avenir, puis que j'ay fini mes plus importantes fonctions Eccleſiaſtiques; & à dire vray, je ne ſçais ce qui m'a cauſé plus de

plaisir ; ou de les avoir commencé si à propos pendant la Tréve, ou de les voir finis si heureusement. Que cela suffise touchant les choses écrites cy-dessus. Nous avons à present à Bruxelles les deux Princesses la mere & la femme du Prince de Condé, qui passent par icy : elles viennent de Hollande & s'en retournent à Paris Il me semble que la jeune est encore devenuë plus belle qu'auparavant, & plus propre à mettre de nouveaux incendies dans le monde. Mais le passé fut trop dangereux, & nous autres icy en Flandre, nous ne fûmes que trop prés d'en brûler. J'ay bien voulu vous rendre l'échange de la conversation dont vous m'avez fait joüir, en me communiquant vos affaires par celle-cy, qui vous donnera pareillement la participation des miennes. Et pour finir je vous baise les mains. De Bruxelles le 3. Decembre 1611.

A MONSIEUR PAUL GUALDO.

A Padouë.

IL étoit temps, qu'aprés un siecle de silence, vous vous souvinssiez un jour de moy. Mais combien de choses a-t'il falu qui y contribuassent? Que Monseigneur Ortemberg fût fait Evêque d'Arras, qu'il vint en Flandre, qu'il passât par Padouë, qu'il fût logé chez vous, & qu'enfin il vous ravît des mains plus que de la volonté, la Lettre que vous m'avez écrite. Disons la verité, mon cher Monsieur Gualdo ; celuy qui est éloigné, n'est qu'à demy dans le souvenir & dans l'affection des amis. Mais j'ay toûjours crû que

BIBLIOTECA N. ROMA VITTORIO EMANU

vôtre volonté étoit ſi bien intentionnée pour moy, qu'il me ſembloit que je pouvois croire qu'aucune choſe, ny même la Mer gelée de nos Pays Septentrionaux, n'auroit pas eu la force de la refroidir. Je reviens à la Lettre; qui enfin ou donnée ou ravie, m'a été tres-agreable: Et il n'y a que deux jours que Monſeigneur l'Evêque d'Arras me l'envoya. J'ay eu un grand plaiſir d'apprendre ce que vous m'avez écrit, de cette Univerſité, de ces amis, & particulierement de vôtre état. Mais comment oubliâtes-vous de parler de nôtre bon vieillard Pigna? c'eſt peut-être parce qu'il s'eſt oublié de moy? Je me ſouviens, & me ſouviendray toûjours de Padouë: Non pas des murailles Antenoriennes, ny des autres parties inanimées de cette Ville, mais des perſonnes animées, qui me repreſentent continuellement les anciens plaiſirs des années que j'y ay paſſé parmy la doûce & fructueuſe converſation de tant d'amis. Il réſte que vous recompenſiez à l'avenir le ſilence paſſé, quand vous aurez occaſion d'écrire. J'invite, je répondray; & n'étant pas invité, j'exciteray. Cependant, je conſerveray toûjours mon ancienne affection envers vous, & l'eſtime que j'ay toûjours fait en tout temps de vôtre grande vertu: & pour finir, je vous ſouhaite toute ſorte de bon-heur. De Bruxelles le 21 Janvier 1612.

A MONSIEUR LE MARQUIS Spinola, Chevalier de la Toiſon, Conſeiller d'Etat de ſa Majeſté Catholique, & Meſtre de Camp general de ſon Armée en Flandre.

A Madrid.

AVant que vôtre Excellence allât en Eſpagne, & auparavant même qu'elle fût honorée de la qualité de Grand, elle ſe l'étoit déja acquiſe, & par la nobleſſe de ſon ſang, & par l'eminence de ſon merite. C'eſt pourquoy, il ne faut pas s'étonner ſi l'on vient à l'envie de toute part, pour l'en feliciter: & on peut avec verité revoquer en doute, quel Pays en doit témoigner plus de joye. Si c'eſt l'Italie qui a donné V E à l'Eſpagne; ou ſi c'eſt l'Eſpagne qui vous a fait un ſi grand honneur; ou la Flandre qui vous a fourni la matiere principale de le meriter. Je puis aſſurer V. E. que la joye de cette Cour n'en pouvoit être plus grande, & pour la mienne je n'ay point de paroles qui la puiſſent exprimer. Je ſupplie V. E. d'agréer ce petit témoignage que je luy en donne; & puis que nous devons bien-toſt vous revoir icy parmy nous, j'eſpere qu'alors je ſuppleray mieux en perſonne au defaut de cette Lettre. Cependant, je prie Dieu qu'il vous donne un tres-heureux retour, accompagné de toutes les proſperités qu'on peut ſouhaiter. Et pour finir je vous baiſe tres-humblement les mains. De Bruxelles le 10. Avril 1612.

A MONSIEUR L'ABBE' Feliciano, Secretaire de ſa Sainteté.

A Rome.

J'Avois ſans doute grand intereſt, (comme vous me l'écrivez) qu'une ſi bonne partie de la Secretairie de ſa Sainteté tombât entre vos mains, aprés la mort de Monſieur le Cardinal Lanfranc, d'heureuſe memoire. Mais mon propre intereſt n'a pû gagner ſur moy que je n'aye preferé le vôtre à tout autre; c'eſt maintenant que vos vertus pourront beaucoup mieux paroître dans un ſi noble champ. Je me ſuis de toute mon ame réjouy en moy-même, de vôtre avancement, & je viens à preſent vous en donner le plus vif témoignage que je puis, par cette Lettre, qui eſt toute honteuſe, de ſe voir prevenuë des obligeantes civilitez de la vôtre. Au reſte, je ne doute point que vous ne me donniez les mêmes marques de vôtre affection pour mes affaires dans les occaſions à venir, que celles que j'ay toûjours reſſenti dans le paſſé; vous trouverez pour échange, que je conſerveray invariablement les mêmes reſpects pour vous, & le même deſir que j'ay eu de tout temps de vous ſervir. Je vous baiſe les mains. De Bruxelles le 12. May 1612.

A MADAME JEANNE de Chaſſencourt, premiere femme de chambre de la Sereniſſime Infante.

A Marimont.

VOs pertes ſont les miennes, & le deſir particulier que j'ay de vous ſervir, me fait entrer dans tous vos ſentimens. C'eſt pour cela que vous devez croire que ma douleur s'eſt entierement unie à la vôtre, touchant la mort de Madame Vincente, à qui je ſouhaite la joye du Ciel. Mais puis que Dieu l'a appellée par des ſignes manifeſtes au repos eternel, comme ſa vie tres-exemplaire nous promettoit, nous devons nous conſoler de ſon trépas, & ne luy pas envier ce bon-heur, auquel il faut auſſi que nous aſpirions, pour nous rendre pareillement heureux. J'ay voulu neanmoins ſatisfaire à l'obligation que cét accident m'impoſe, en vous faiſant ce compliment, quaſi plûtôt d'une joyeuſe que d'une triſte condoleance. Et pour finir, je vous baiſe les mains, avec toute ſorte d'affection. De Bruxelles le 29. May 1612.

A MONSIEUR LE CHEVALIER Tedeſchi.

A Verone.

QUe ne peut enfin une importunité obſtinée? Voicy une de mes Lettres, longue

en dépit de mes occupations, & encore plus mon honneur, qui ne voudroit pas que je vous envoye pour change de vos Gazettes triviales de Verone nos nouvelles hereïques de Flandre. Et pour vous répondre premierement touchant les armes d'Italie, nous eſperons icy que les affaires prendront un bon ply en ce Pays, & qu'enfin cette guerre, qui a toûjours été méiée de negotiations de Paix, ſera convertie en veritable Paix. Pour moy j'en juge ainſi. Et quoy que je diſe ce que je penſe; j'avouë neanmoins, que je dis auſſi ce que je voudrois. Je voudrois la Paix en Italie, afin que nos armes de Flandre puiſſent reſter en plus grande liberté, & que les progrez que l'on fait avec tant d'avantage pour les affaires Catholiques, en puiſſent être d'autant plus grands. Mais de ces Armées & de ces progrez, qu'en dit-on par de-là entre vous autres? Qu'en croit-on? On croit peut-être, que du côté d'Eſpagne & de ces Princes, on medite une nouvelle guerre. Non certainement. Et fiez-vous en à moy, car par le moyen de la charge que j'exerce, & de la confiance entiere qu'on a en moy, j'ay grande occaſion de tâter le poux aux affaires, & de ſçavoir les criſes de ces mouvemens. On ne pouvoit plus ſouffrir l'inſolence des Heretiques, aprés les nouveaux troubles d'Aix la Chapelle, de Mulan, de Juliers, & pluſieurs autres, qui ne ſont pas ſi connus, mais pas moins temeraires. La neceſſité donc a fait faire ces mouvemens d'armes, & la faveur de la cauſe les a fait juſques à preſent reuſſir heureuſement Nous avons reſtitué à Aix la Chapelle le gouvernement aux Catholiques; on a démoli la Forteresſe de Mulan; & en même temps on eſt entré en divers Villages du Duché de Juliers. De là on a paſſé le Rhin, & aprés quelques jours de reſiſtance, on a

pris Veſel, grande Ville, & d'une ſituation avantageuſe ſur ce Fleuve; c'eſt le nid des Heretiques; l'amas des infamies de toute leur Secte; l'Univerſité où l'on enſeigne leur Doctrine, & enfin la Geneve du Rhin; parce que les Dogmes de Calvin, regnent auſſi en ce lieu, & la plus grande partie des Habitans ſont Calviniſtes. Voila quel eſt l'état des affaires d'à preſent. Et comme j'ay dit, on n'a point eu icy de penſée de les troubler, mais de les reduire à une tranquilité, qui doive être d'autant plus ſtable, qu'elle ſera plus honorable. Cependant, les Heretiques ſont extraordinairement étonnés: Et ils ont été particulierement embaraſſés en de tres grands ſoupçons, d'avoir veu en cette Cour, au départ de l'Armée, les Ambaſſadeurs des Electeurs Eccleſiaſtiques d'Alemagne, c'eſt à dire, quaſi de toute la Ligue Catholique; & d'avoir veu cét Ambaſſadeur d'Eſpagne, & moy auſſi aller avec l'Armée devant Aix la Chapelle, au dernier voyage qu'on y a fait. Enfin, ils ont craint & craignent encore, que ce ne ſoit une Ligue de tout le corps Catholique, qui ſoit en apparence en faveur de Neubourg, mais en ſubſtance contre toute leur faction Heretique. La verité eſt, que de nôtre côté on a voulu ſoûtenir Neubourg, aprés s'être declaré Catholique; & on a voulu reprimer la hardieſſe des Heretiques, qui en eſperance avoient déja devoré l'Empire, & mis, pour ainſi dire, entre leurs dents les Etats Eccleſiaſtiques du Rhin, & particulierement ceux des Electeurs. Dans tous ces traités, les autres Miniſtres de ſa Sainteté ſçavent quelle part ſes pourſuites & ſon autorité y ont eu J'en ſçai auſſi quelque choſe, quoy que j'avouë être le moindre de tous: Mais je ne dois pas m'eſtimer le moins heureux. J'ay eu occaſion de traiter en cette conjoncture, de

choſes tres-importantes, & d'être employé en diverſes negotiations, les unes concernantes les armes, les autres la conſervation du repos; mais qui pourtant n'étoient pas oppoſées entr'elles, puis que l'on a pretendu que les armes devoient établir davantage le repos en ces Pays. Ce que j'eſpere qui reuſſira, avec la grace de Dieu. Je ne dois pas m'eſtimer, dis je, le moins heureux, quand je conſidere, qu'outre le traité des negotiations, j'ay veu mettre ſur pied cette Armée, je l'ay veu ſortir en campagne, & marcher en ordre, & que l'on portoit ſur les lances & les piques, & à la bouche des mouſquets & des canons, l'execution de l'Ordonnance Imperiale, contre les Heretiques d'Aix la Chapelle. Mais n'en parlons pas davantage; parce que cette Lettre eſt deſormais devenuë trop longue, & je me ſuis trop étendu à décrire tant de ſuccez de nos Pays de guerre de Flandre. Je reprens donc ma qualité de Nonce, & je vous laiſſe la vôtre de Gazetier. Et pour finir je vous ſouhaite toute ſorte de bien & de contentement. De Bruxelles le 10. Septembre 1614.

A MONSIEUR LE MARQUIS Spinola.

A Veſel.

VOtre Excellence a montré ſa valeur ordinaire à la priſe de Veſel, & elle a donné une nouvelle occaſion à la Ligue Catholique de luy avoir de nouvelles obligations, d'un avantage ſi important. Je m'en réjouys avec V. E. le plus affectueuſement que je puis, & comme intereſſé

dans vôtre gloire particuliere, & comme obligé par tant de raiſons à ſouhaiter d'heureux ſuccez à ces armes qui defendent une ſi bonne cauſe. Je prie Dieu, qu'il luy plaiſe de les ſeconder tous les jours de plus en plus, & que la main de V. E. qui a ſceu aſſembler l'Armée avec une ſi grande promptitude, & la conduire contre les ennemis, ſoit l'inſtrument dont la Religion Catholique doive recevoir autant de force, qu'elle excelle en juſtice par deſſus l'Impieté Heretique. J'ay envoyé auſſi tôt un ample recit à ſa Sainteté de ce que j'ay veu moy-même, pendant ce peu de temps que j'eus auſſi le bon-heur d'être Soldat de V. E. devant Aix la Chapelle. J'envoyeray tantôt à nôtre S. Pere les Relations qui viennent des autres, touchant ces heureux progrez de V. E. & particulierement celles que fait retentir la renommée publique, digne trompette de vos loüanges Et pour finir je vous baiſe les mains avec reſpect. De Bruxelles le 12. Septembre 1614.

A MONSIEUR LE CARDINAL d'Eſte.

A Modene.

PEtſonne n'a ſouhaité plus que moy, que vous puiſſiez aller avec toute ſorte de bon-heur en Eſpagne, expedier vos affaires en cette Cour, & retourner enſuite en Italie, & perſonne n'eſt plus joyeux que je le ſuis; de voir que l'effet en a ſi bien reuſſi. Je me réjouys avec vous de tous ces ſuccez, le plus affectueuſement que je puis; mais ſur toute choſe, que vous ayez donné à cette

Cour de ſi illuſtres preuves de vôtre ſingulier merite : Puis qu'outre la relation particuliere que j'en eus de Monſeigneur de Capuë, par nôtre correſpondance ordinaire, la nouvelle en eſt venuë en tant de manieres, accompagnée des acclamations publiques, que vous n'en pouviez deſirer un plus noble témoignage. Qu'il plaiſe à Dieu de ſeconder vos preſentes proſperités de voyage & d'affaires, avec un concours de mille autres agreables ſuccez pour l'avenir, & de conſerver long-temps à vôtre ſereniſſime Maiſon cét ornement qu'elle luy a donné, en luy donnant vôtre tres-illuſtre perſonne. Et pour finir icy, je vous baiſe les mains avec toute ſorte de reſpect. De Bruxelles le premier de Novembre 1614.

A MADAME FRANCOISE de Clarut, Ambaſſadrice d'Eſpagne.

A Prague.

IL y a déja long-temps que je ſçavois, qu'une des choſes que ſa Sainteté deſiroit le plus, étoit d'avoir Dom Baltazar de Zunica à Rome, pour Ambaſſadeur de ſa Majeſté Catholique. C'eſt pourquoy je ne doute pas que pour cét effet la joye de ſa Sainteté ne doive être auſſi grande, qu'auparavant ſon deſir en avoit été grand. Parmy les conſiderations publiques, qui ont rendu cette élection ſi pleine d'applaudiſſement, je n'y devrois méler aucune de mes reflexions particulieres. Cependant, comme V. E. m'a toûjours honoré icy avec des termes ſi obligeans, & que Dom Baltazar même n'en a pas moins fait

de loin, je ſuis obligé de reſſentir une tres-grande joye d'un tel ſuccez ; & même pour mon propre égard. Je m'en réjouis de toute mon ame avec V. E. & je tiens pour certain, qu'elle ſera ſi ſatisfaite de demeurer à Rome, qu'il ne luy déplaira pas d'avoir laiſſé Prague. Je ſeray cependant le precurſeur de V. E. puis que je dois partir en bref de cette Cour, & je ſeray par avance, & comme j'y ſuis obligé, le recit de vos ſingulieres qualitez ; mais ſi imparfaitement, qu'elles en ſeront plûtôt ébauchées que dépeintes. Et pour finir je vous baiſe les mains, avec toute ſorte de ſoûmiſſions, & je vous ſouhaite tous les bon-heurs qu'on puiſſe ſouhaiter. De Bruxelles le 26. de Septembre 1615.

A MADAME CATHERINE Livia, Comteſſe de Firſtimberg.

A Bruxelles.

QUe je ne diſe point de mal d'Alemagne ? pourquoy non ? des chemins tres-méchans ; des lieuës eternelles ; monter & deſcendre continuellement ; paſſer mille Rivieres avec mille dangers ; des neiges juſques aux genoux ; des vents qui fendent les lévres & les oreilles ; & que je ne diſe point de mal d'Alemagne ? Des Hôtelleries ſales ; des Hôteſſes ſaloppes, & qui ne touchent pas dans la main ; des poëles puants, des vins qui tirent toûjours ſur le douceâtre ; des viandes pleines d'épiceries ; & que je ne diſe point de mal d'Alemagne ? Loger tantôt parmy les Calviniſtes, tantôt parmy les Lutheriens ; ne pouvoir dire la Meſſe, ny l'entendre les Fêtes plus

principales ; marcher mille jours ſans trouver aucun lieu conſiderable ; & que je ne crie pas contre l'Alemagne ? Ne croyez pourtant pas, ne croyez pas ſi facilement tout ce que j'écris : C'eſt une verité, que je n'ay pas voulu la dire quaſi dans aucune des choſes que j'ay écrit. C'a été une plaiſanterie de ne la pas dire ; & il me ſembloit juſtement que je raillois encore parmy les converſations accoûtumées de Bruxelles, & que je faiſois toûjours le perſonnage de Courtiſan, au lieu de celuy de Voyageur qu'il faut que je faſſe à preſent. Je me dedis donc. J'ay trouvé un chemin doux ; des lieuës paſſables. Je paſſay le Rhin & le Danube heureuſement ; des Hotelleries tres-commodes ; des Hôteſſes gratieuſes, & qui ſelon la coûtume du Pays auroient voulu entrer à table avec moy ; des poëles tiedes & tres-nets ; des vins exquis du Rhin, & du nectar ; des Calviniſtes & des Lutheriens, dont le Calvin & le Luther n'eſt autre que de manger & boire ; ce ſont là tous les maux que j'ay ſouffert en Alemagne, & que je devray ſouffrir juſques à mon arrivée en Italie. Quoy que tout le Pays par où je paſſeray pour l'avenir ſera Catholique. A preſent je me trouve à Auguſte. Et juſques icy, graces à Dieu, j'ay fait le voyage heureuſement. Je paſſay le Rhin à Spire, Ville plus celebre que belle. J'ay paſſé enſuite le Danube à Ulme, Ville en verité agreable, & qui m'a beaucoup plû. Mais cette Auguſte a veritablement de l'auguſte dans les edifices, dans les rues, & dans le peuple ; & pour moy, ie crois que l'Alemagne ne peut pas avoir une Ville plus belle que celle cy. Je reſteray demain icy, & aprés je pourſuivray mon voyage vers Inſpruk ; touchant lequel je continueray de vous en donner avis, comme j'y ſuis obligé. Et pour finir je vous baiſe les mains avec toute ſorte d'af-

fection, priant Dieu qu'il vous accorde toutes les proſperités qu'on peut ſouhaiter. D'Auſbourg le 11. Janvier 1616.

A MONSIEUR LE CARDINAL Ubaldini.

A Paris.

VOus aurez déja leu dans mon cœur l'allegreſſe que je reſſentis auſſi-tôt que je ſceus la nouvelle de vôtre promotion au Cardinalat. Le zele de vous ſervir, que j'ay premierement fait paroître à Rome, par mes devoirs particuliers, & enſuite ſi long temps à l'occaſion des affaires publiques, pendant que vous êtiez en France & moy en Flandre, vous aura facilement, & même ſans l'expreſſion de cette Lettre, témoigné tout à fait la joye que j'en ay receu. La ſuſpenſion de vôtre avancement, depuis la derniere promotion juſqu'à celle-cy, a augmenté de beaucoup vôtre gloire. Combien eſt-il arrivé d'accidens en France depuis ce temps là? que les troubles derniers ont êté grands. C'eſt pourquoy, vous avez pû travailler d'autant plus fructueuſement pour le ſervice public, & acquerir avec bien plus d'applaudiſſement cette dignité, que vous aviez merité beaucoup auparavant, par vôtre valeur ſinguliere. Je receus la nouvelle de la promotion ſur le point de mon départ de Flandre, qui fut vers le milieu du mois paſſé. Et ſi auparavant j'eus du déplaiſir de ne pas retourner en Italie par la France, j'en fus enſuite beaucoup plus fâché, voyant que je ne pouvois vous rendre mes devoirs en perſonne, mais ſeulement par

Lettres. Je portois des Brefs de nôtre S. Pere, & des Lettres de Monſieur le Cardinal Borgheſe pour leurs Majeſtés. Mais le retardement de leur retour à Paris, & la neceſſité qui m'obligeoit de partir, firent que je me determinay de tourner vers l'Alemagne : Je pris cette reſolution pour faire le voyage en caroſſe, & éviter en cette rude ſaiſon les Alpes des Suiſſes, & ces grands eſcaliers de S. Godard. Je n'ay point eu de commodité de vous écrire plûtôt qu'à preſent. Je me ſers de celle-cy, qui ſe preſente à Auſbourg, & je me réjouys avec vous le plus affectueuſement que je puis, de vous voir élevé au Cardinalat ; je ne doute pas que rempliſſant cette Dignité, vous ne faſſiés paroître vôtre vertu, avec autant d'éclat ſur le theatre de Rome, comme vous l'avez fait briller en tant de rencontres ſur celuy de la France. Je reviens preſentement ſur mon chapitre. Demain je parts d'Augſbourg, & d'icy je m'en vais droit à Ferrare, pour revoir mes parens & mes affaires Je continueray enſuite mon voyage vers Rome le plus promptement que je pourray, pour ſaluer mes Patrons, & reconnoître la Cour. Je dis reconnoître ; parce qu'aprés tant d'années d'éloignement, & tant de changement, cette Rome que j'y trouveray, ne ſera plus ſans doute celle que j'y laiſſay autrefois. J'eſpere que j'auray l'avantage de vous y revoir bien-tôt, de vous y rendre mes ſervices, & d'y reſſentir vos faveurs accoûtumées. J'ay eu juſques icy un voyage plus heureux que je ne penſois, peu de glace & peu de neige ; & juſques à preſent les poëles ont été peu neceſſaires. Il ne me reſte plus qu'une petite partie de mon voyage : Je prie Dieu qu'elle ne ſoit pas la plus difficile. Et pour finir je vous baiſe tres-humblement les mains, & vous ſouhaite toute ſorte de bon-heur. D'Auſbourg le 12. Janvier 1616.

A MONSEIGNEUR Grandenigo, Evêque de Feltre.

QUand même je ne prendrois pas la plume, elle me coureroit à la main d'elle-même, afin que je puisse me plaindre d'un silence si cruel. Vous avoir écrit, & vous ne m'avoir pas répondu? où est vôtre ancien souvenir de moy? où est la correspondance à mon intime affection envers vous? Je vous écrivis dernierement deux Lettres de Bruxelles, vous donnant avis par l'une, du congé que j'avois demandé; & par l'autre que je l'avois ensuite obtenu: Et me voicy déja à Trente, c'est à dire quasi aux portes de Feltre; demain je m'embarque sur l'Adice, & j'espere d'arriver à Verone en un jour & demy sur les ondes de ce Fleuve tres-rapide. Que je suis fâché de ne pas voir encore nôtre cher Tedeschi hors des prisons, & de ne le pouvoir posseder en cette Ville. Quels étranges accidens le monde nous fait tous les jours ressentir en nous-mêmes, ou souffrir en nos amis? Je n'ay pas trouvé icy le Cardinal Madruzzi, parce qu'il est presentement à Riva. Si j'étois plus libre, & la saison meilleure, toutes les chaînes de vôtre Arsenal de Venise ne me retiendroient pas, que je ne fisse une course à Feltre. Mais imaginez-vous que cette Lettre vous porte une image vivante de moy-même. Je vous embrasse donc tres-étroitement, & je vous prie de me donner quelqu'une de vos nouvelles, aprés une si longue separation. Et puis que nous ne pouvons être ensemble en personne, accompagnez-moy de desir & d'esprit, puis que je reste de la même maniere

tout avec vous ; je veux dire avec vôtre illuſtriſſime perſonne, pour achéver la Lettre avec l'honneur que vôtre qualité requiert, & que je vous dois plus que tout autre. Et pour finir je vous ſouhaite toute ſorte de vray bon-heur. De Trente le 23. Janvier 1616.

A MONSEIGNEUR Querengo.

A Rome.

ME voicy aux portes d'Italie : Je ſuis arrivé aujourd'huy à Trente, ayant fait juſques icy, graces à Dieu, un tres-heureux voyage. J'eus vôtre Lettre à Bruxelles, le Secretaire de Monſeigneur Bari mon ſucceſſeur, me la rendit, mais je la receus au temps de mon départ ; & parmy de ſi grandes occupations, qu'encore bien que j'aye mis pluſieurs fois la main à la plume pour répondre, j'en fus toûjours détourné. Je répons à preſent, & toûjours, pour ainſi dire, avec une main Flamande, n'étant pas encore tout à fait en Italie. Si vous aviez de l'impatience de me voir, je n'en avois pas moins pour vous revoir, afin de vous rendre mes ſervices, & de participer en même temps au plaiſir & aux avantages ordinaires de vos douces converſations Nous parlerons pour lors de mes compoſitions ; & j'avouë que ma principale ambition ſera d'avoir vôtre ſentiment, afin que par ce moyen j'en attire plus facilement l'approbation des autres. Mais je reviens à mon voyage : Je ne le pouvois faire plus heureuſement ; il n'y a quaſi point eu d'Hyver ; tres-peu de neiges, de pluyes

playes & de vents : Un Hyver enfin qu'on peut dire ſans Hyver. Mais je l'ay porté interieurement en moy-même, avec de ſombres & triſtes déplaiſirs que j'ay reſſentis & que je reſſens, d'avoir quitté la Flandre, c'eſt à dire, ces tres-bons Princes ; ces Miniſtres d'une ſi grande eſtime ; cette Cour compoſée de tant de Nations ; ce Pays que j'ay pratiqué pendant tant d'années ; & un nombre infini d'amis, qui ont montré une grande tendreſſe en me voyant partir, & qui l'ont excité également en moy en me ſeparant d'eux. Demain, s'il plaît à Dieu, je prendray le chemin de Verone. J'ay fait ce voyage par l'Alemagne en caroſſe ; & je ſuis venu en traverſant ce côté qui regarde la Lorraine, les Suiſſes, & cette partie proche d'Italie. Je ſortis de Flandre par Luxembourg, & j'ay paſſé par les Villes de Spire, d'Ulme, d'Auſbourg, d'Inſpruk ; & finalement je ſuis arrivé à Trente. Mais ne nous entretenons plus par Lettres, nous dirons le reſte de bouche. Je vois déja Rome avec les yeux de mes deſirs ; & je recommence déja à vous donner d'icy les premiers embraſſemens en eſprit. Et pour finir je vous ſouhaite toute ſorte de contentement. De Trente le 21 Janvier 1616.

A MONSIEUR LE CARDINAL de Medicis.

A Florence.

VOtre tres-illuſtre perſonne nâquit pour les grandeurs, & la dignité du Cardinalat ne devoit pas moins recevoir de ſplendeur de vous qu'elle vous en donnoit. De là vient que ce n'eſt

pas une merveille, ſi vôtre promotion a été accompagnée d'applaudiſſemens extraordinaires. Pour moy, qui fais profeſſion d'être entierement voüé au ſervice de vôtre Sereniſſime Maiſon, je viens à preſent avec toutes ſortes de reſpects, me réjoüir avec vous, de voir vôtre tres-illuſtre perſonne élevée à un degré ſi eminent; & je prie Dieu, qu'il rende ce ſuccez auſſi heureux pour vous, qu'il peut reuſſir, & être avantageux au ſacré College & à toute l'Egliſe. Je viens en même temps vous donner part, comme je dois, du retour que j'ay fait de Flandre en Italie, & vous faire mes tres-humbles excuſes, ſi à cauſe de l'embarras du voyage, je n'ay pû plûtôt qu'à preſent ſatisfaire à l'obligation de mon devoir. Et pour finir je vous baiſe tres-humblement les mains. De Ferrare le 8. Fevrier 1616.

5.

A MONSIEUR LE CARDINAL Gonzague.

A Mantouë.

JE vous fis en Flandre offre de mes ſervices avec grande affection, quand vous paſſâtes par les Pays-bas, avec Monſieur le Sereniſſime Duc vôtre pere, d'heureuſe memoire, & alors vous étiez plûtôt deſtiné à la profeſſion Militaire, qu'à l'Eccleſiaſtique. A preſent que vôtre promotion au Cardinalat s'eſt faite avec autant de plaiſir de la part de ſa Sainteté, que d'honneur du côté du ſacré College, je viens auſſi de la maniere la plus obligeante que je puis, me réjouyr avec vous de ce ſuccez. Vous pouvez bien vous perſuader, que ma joye particuliere correſpond entierement

à celle que le public en fait paroître ; & que perſonne n'eſt plus joyeux que moy, de voir l'eminence d'un ſi haut degré, & la nobleſſe d'un ſang ſi auguſte, ſi bien unis en vôtre illuſtre perſonne. Je vous ſupplie d'excuſer le retardement de mes devoirs, ne m'ayant pas été permis de vous les rendre, ſinon preſentement à Ferrare, pour avoir receu la nouvelle de la promotion en voyage, pendant que je retournois de Flandre en Italie. Et pour finir je vous baiſe tres-humblement les mains ; & je prie Dieu qu'il vous envoye toute autre ſorte de grandeur & de proſperité. De Ferrare le 8. Fevrier 1616.

AU PERE MAITRE François Bivero, de l'Ordre de Saint Dominique, Predicateur Eſpagnol de ſa Majeſté Catholique, & des ſereniſſimes Alteſſes de Flandre.

A Bruxelles.

JE ſuis enfin arrivé aujourd'huy à Rome, & auſſi-tôt j'en ay voulu donner avis à vôtre Reverence Dieu ſoit loüé mille fois, de ce que je ſuis arrivé en ſanté, aprés un ſi long voyage, & une ſaiſon ſi fâcheuſe pour voyager. Il me ſemble que je ſuis toûjours renfermé dans les priſons des poëles d'Alemagne, & que je cahote toûjours en caroſſe parmy les Alpes du Tyrol : Bien que j'aye eu enfin & la ſaiſon & le voyage plus heureux que je ne penſois ; comme je vous ay déja fait connoître par mes precedentes. Demain j'eſpere de baiſer les pieds à nôtre S. Pere, & de

faire la reverence à Monſieur le Cardinal Borgheſe. Je ſatisferay enſuite plus à loiſir aux autres obligations de la Cour: ô que je la trouve changée! Quoy qu'à peine en puis-je parler, y étant à peine arrivé. Recevez donc ſeulement pour cette fois ce premier avis; & ne vous imaginez pas que ce ſoit une petite preuve de mon amour, de m'être dérobé à mille autres occupations, pour me donner à celle-cy. J'eſperois de recevoir icy vos Lettres: Mais, ou le nombre des jours, ou l'impatience du plaiſir m'ont trompé. Je baiſe tres affectueuſement les mains au Pere Confeſſeur du Sereniſſime Archiduc. Et pour finir je ſouhaite à V. Reverence toute ſorte de bien. De Rome le 26. Mars 1616.

AU MEME.

A Bruxelles.

J'Eus enfin les Lettres de vôtre Reverence que j'attendois, & quoy qu'un peu plus tard, ce ne fut pas pourtant avec moins de plaiſir. Je me réjouys infiniment, que le nouveau Nonce ait ſi bien commencé; & j'eſpere encore que les progrez en ſeront toûjours plus grands. Je dois certainement eſperer en quelque maniere, que l'on ſe ſouviendra de moy, comme V. R. me le marque; parce que je ſuis party de là quaſi plus Flamand qu'Italien. Le Chevalier Maſio, Reſident de leurs Alteſſes Sereniſſimes, me viſita preſque auſſi-tôt; imaginez-vous ſi nous avons parlé de Flandre, & ſi cette converſation a réveillé en moy les idées des objets Flamands Mais laiſſons-les pour le preſent. Je fus receu avec grande bonté

de nôtre S. Pere, & de Monſieur le Cardinal Borgheſe ; & je ne ſçaurois dire combien de ſatisfaction ils témoignent avoir receu de mes ſervices paſſez. Ce qui me fait eſperer que peut-être ils ne me laiſſeront pas oiſifs en quelque nouvelle occaſion, qui ſe preſentera pour m'employer à l'avenir. Et l'on parle déja des deux emplois les plus proches ; ſçavoir, l'un de la Nonciature de France, que neceſſairement on doit remplir bien-tôt ; & l'autre de celle d'Alemagne, que l'on tient auſſi pour vacante, le Nonce ayant demandé congé pluſieurs fois. On ne penetre pas encore le ſentiment du Palais ; mais il ſemble que celuy de la Cour, qui eſt toûjours curieuſe, & qui choiſit pluſieurs fois devant le Prince, me deſtine juſques à preſent, plus que pas un autre, pour l'un de ces deux Emplois. En Alemagne, les froids, les poëles & les tables, me font plus grand peur que les affaires. En France au contraire, ce ſont les affaires, beaucoup plus que l'air & la maniere de vivre Pendant tant d'années que j'ay été en Flandre, je n'ay veu autre choſe de la proximité de ce bord, que des orages, des tempêtes & des naufrages, dans la Mer de France. Et le Roy eſt toûjours Mineur, ou fort peu hors de Minorité, & par conſequent le gouvernement eſt changeant, ou en danger manifeſte de changer. De là vient que j'ay raiſon de craindre cette ſorte de Mer, qui de ſa nature même eſt tempêtueuſe, quand elle eſt plus tranquille. De la Nonciature d'Eſpagne il n'y a rien à eſperer, parce qu'on ne changera pas le Nonce de long-temps. Mais plûtôt que de vivre dans l'oiſiveté, tous autres emplois, & même les deux ſuſdits, qui ſont des plus conſiderables que le S. Siege Apoſtolique puiſſe donner, me ſeroient agreables. Cependant, la vie que je

mene à preſent à Rome me ſemble extraordinairement ſujette & ennuyeuſe ; principalement à l'égard de celle que je paſſois avec tant de liberté & ſi agreablement en Flandre. On fait icy des viſites perpetuelles ; des corteges frequens ; le ſommeil & le repas à la dérobée ; des vins qui ont trop de douceur ; un air qui paſſe le moderé ; des converſations qui ne finiſſent jamais ; des ſervices ſans liberté ; & enfin une vie toute differente de celle qui eſt paſſée. Et ce qui eſt pire, je n'auray pas icy l'Eté frais de Flandre, & nos agreables promenades de Bruxelles. Mais n'en parlons pas davantage dans cette Lettre. Les baiſes-mains accoûtumés à nôtre Pere Confeſſeur. Et pour finir je vous ſouhaite toute ſorte de plus grand bien. De Rome le 10 Avril 1616.

AU MEME.

A Bruxelles.

J'Ecris cette Lettre à V. R. avec une main plûtôt convaleſcente que ſaine ; par les precedentes, qui étoient de la main de mon Secretaire, vous aurez receu la nouvelle de mon indiſpoſition : & à preſent je vous envoye moy même celle de la ſanté, que j'ay recouvert. Mais je ſuis toûjours bien languiſſant. J'avois raiſon d'apprehender cét air, & plus encore cette maniere de vie. A peine le chaud commença-t'il, que je ſentis mon ſang s'alterer, l'agitation l'échauffa davantage & la fiévre s'en alluma. O quelle étrange ſoif j'ay endurée ! O quelles cruelles veilles j'ay ſouffertes ! mais pourveu que je ne retombe pas de nouveau, je perdray volontiers tout le

ſouvenir de l'indiſpoſition paſſée. Combien j'ay deſiré dans mon mal de jouyr de la converſation de V. R. & combien de fois la trompette reſonnante de vos Sermons m'a frappé les oreilles ! Plus ils ſont longs, plus je les trouve courts ; & plus ils lancent de foudres d'épouvante, c'eſt alors qu'ils me ſemblent plus remplis de douceurs. Pendant ces veilles j'ay repaſſé mille fois en moy-même nos voyages d'Anvers, de Cambray, de Marimont ; & particulierement celuy que nous fîmes avec l'Armée, quand on châtia les Heretiques d'Aix-la-Chapelle ; & toutes nos autres plus douces & plus familieres converſations de Bruxelles. Mais je reviens a Rome, & aux affaires que j'y ay preſentement. Je vois l'impatience que vous avez de les voir reuſſir ; je vous avouë auſſi avec ſincerité, que je n'en ay pas moins que vous. Si j'en croyois le bruit de la Cour, je ſerois déja Nonce au de-là des Alpes, & même au bord du Tybre. Mais les Emplois viennent du Palais, & non pas de la Cour, elle choiſit bien ſouvent, mais ſouvent elle ſe trompe. Il faut donc que l'Enigme des deux charges ſuſdites ſoit expliqué par le veritable Oracle. Cependant, arrive ce qui pourra, je ſuis tout prêt de partir. Et pour finir ; mais non pas encore : j'écrivis de Spire au Pere Confeſſeur, & jamais je n'ay eu de réponſe. Tâchez de ſçavoir s'il a receu ma Lettre. Je ne luy ay pas écrit depuis, parce que j'ay crû que mes Lettres ſont également pour vous & pour luy. Je finis icy ; & je prie Dieu qu'il vous conſerve long-temps l'un & l'autre. De Rome le 15. Juin 1616.

AU MEME.

A Bruxelles.

ENfin l'Enigme eſt expliqué ; me voila Nonce de France, & déja je m'imagine que je ſuis hors d'Italie Je ſçay bien que V. R. le Pere Confeſſeur, tous mes amis & Seigneurs de par de-là, auroient mieux aimé que j'allaſſe en Eſpagne, comme fit le Cardinal Caraffa mon predeceſſeur en Flandre. Mais comme j'ay déja écrit, on ne nommera de long-temps à cette Nonciature. Au reſte, ces deux charges ont bien du rapport enſemble, & on peut dire auſſi, qu'il y a dans toutes les deux des occaſions de ſervir utilement l'Egliſe. C'eſt un grand avantage pour l'une & pour l'autre, de voir ces deux Couronnes ſi bien unies par ces nouvelles alliances. Je n'auray point d'autres ſentimens que ceux de mon Prince ; & les ſiens ne peuvent être que ceux d'un Pere commun. Il l'a bien fait paroître juſques à preſent, puis qu'il ne s'eſt jamais employé pour aucune choſe avec tant d'empreſſement, que pour voir les deux Rois bien unis enſemble ; afin que ces deux Aſtres Polaires du monde Catholique répandent d'heureuſes influences de Religion & de paix par toute la Chrêtienté. Monſeigneur Viſconti, Clerc de Chambre, Prelat Milanois, de grande Nobleſſe, & de qui on eſpere beaucoup, eſt declaré Nonce d'Alemagne. Pour ce qui eſt de mon départ, il faut qu'auparavant le temps ſe rafraîchiſſe ; & ce ne pourra être qu'au commencement de Septembre. Je voudrois être déja hors de Rome, tant je crains cét air, & princi-

palement à preſent au mois de Juillet ; parce qu'icy le Soleil n'échauffe pas, mais il brûle. C'eſt pourquoy j'apprehende toûjours qu'il ne m'arrive quelque autre rechute, qui ſoit plus dangereuſe que la derniere. Mais laiſſons-là les mauvais augures. Je vous fis ſçavoir ma rechute, & comme bien-tôt aprés j'en étois rêtabli. Je vous feray ſçavoir de même mon départ & mon voyage. J'ay envie d'en faire une partie ſur les Galeres, depuis Civitavecchia juſques à Marſeille, & d'éprouver un peu le dégoût de la Mer, aprés les cahos des Montagnes. J'apprehende pourtant qu'il ne ſe trouve point de commodité, & qu'il me faudra meſurer les Alpes de la Savoye, comme j'ay fait celles des Suiſſes & du Tirol. Mais puis que le ſort veut que je m'approche de nouveau de la Flandre ; qui ſçait s'il n'arrivera pas encore quelque occaſion de revoir vôtre Reverence à Paris, ou aux environs ? Et je ſuis perſuadé que de vôtre côté vous voudrez bien vous flater d'une pareille eſperance. J'apprens que Monſieur le Duc de Monteleon, qui a conduit en France la jeune Reine au Roy ſon époux, reſtera pendant quelque temps auprés de ſa Majeſté tres-Chrêtienne, pour les affaires du Roy Catholique. Chacun me dit que c'eſt une perſonne de grande capacité, bon, affable, & genereux. La qualité de ſon employ fait bien voir la grandeur de ſon merite. Je m'en réjouys infiniment ; puis que j'auray occaſion de negotier avec luy pour les affaires publiques. Je ne ſçaurois auſſi exprimer la joye que j'auray encore, de voir pour Ambaſſadeur de leurs Alteſſes à Paris, nôtre bon amy Monſieur Ferdinand de Buiſcot, qui eſt de retour depuis peu de ſon Ambaſſade d'Angleterre. O que nous dirons de choſes, & de toute ſorte ! mais particulierement de Flandre, & de

V. R. qui ſera preſente à toutes nos converſations, quoy qu'elle en ſoit bien éloignée. Et pour finir je baiſe les mains au Pere Confeſſeur, & je vous ſouhaite toute ſorte de bien. De Rome le 15. Juillet 1616.

A MONSIEUR LE CARDINAL Ludoviſio, qui fut depuis le Pape Gregoire XV.

A Pavie.

JE paſſay à Bologne pour aller à ma Noncia-ture de France, quand l'avis de vôtre promotion au Cardinalat arriva. J'allay auſſi-tôt en témoigner ma joye à Monſieur le Comte vôtre frere; & je differay juſques à Ferrare de vous en faire mes complimens par Lettres. Mais je n'y fus pas ſi-tôt arrivé, que je retombay malade d'une indiſpoſition que j'avois ſoufferte à Rome. A preſent que par grace de la bonté divine je me trouve rétabli, je viens avec autant de reſpect que je puis, me réjouir avec vous, de vous voir élevé à ce degré, que vous aviez merité long-temps auparavant, par les peines que vous avez priſes à Rome, & par celles que vous avez continué de prendre ſi dignement à Bologne; & qui feront d'autant plus paroître la grandeur de vôtre merite, que le public témoigne à preſent de joye de vous en voir recompenſé: je me ſers auſſi de cette occaſion, pour vous faire ſçavoir que je pars d'icy pour continuer mon voyage: Pendant lequel je tâcheray d'avoir le bien de vous ſaluer en perſonne; afin que ſelon l'ordre que j'ay eu à Rome, je prenne information de vous ſur-

les affaires de Lombardie, & que je me regle ſur ce que vous jugerez plus convenable aux devoirs dont je me dois acquiter en France pour le ſervice public. Et pour finir je vous baiſe les mains avec toute ſorte de reſpect, priant Dieu qu'il vous donne toutes les proſperitez que vous pouvez ſouhaiter. De Ferrare le 27. Octobre 1616.

A MONSEIGNEUR Landinelli, Evêque d'Albenga.

A Rome.

ENfin, l'impatience a eu le deſſus. Je vous l'avouë à preſent, puis qu'à vous dire vray, je partis de Ferrare avant que je fuſſe en êtat d'en partir. Mais quoy, je n'aurois jamais gueri dans l'obſcurité de ce climat, & dans ce nid de bouc & de cannes. Je m'embarquay ſur le Po; mais je m'en repentis bien-tôt, parce que je croyois reculer au lieu d'avancer; & ce voyage contre le fil de l'eau me paroiſſoit ſi long & ſi ennuyant, que je ne croyois jamais voir l'heure de deſcendre à terre à Gualtieri. J'y demeuray trois jours avec mon frere le Marquis, pour reprendre un peu mieux mes forces, qui me donnerent courage de continuer mon voyage par terre. J'allay à Cremone en deux jours, & de là à Pavie en deux autres, & en un & demy à Caſal de Montferrat. Je fis ce voyage dans une litiere de Monſieur le Prince de Guaſtalla. A Caſal je fis mes complimens à Monſieur le Duc de Mantouë, qui y étoit arrivé le jour precedent, & je m'en allay enſuite à Trino, qui eſt à ſept

milles de là ; j'y reſtay un jour dans le même logis, où étoit Monſieur le Cardinal Ludoviſio avec Monſieur de Bethune, Ambaſſadeur extraordinaire de France, pour terminer le Traité dont l'accommodement eſt remis entre leurs mains. Ils me communiquerent l'un & l'autre ce Traité, & Dom Pierre de Tolede, Gouverneur de Milan, que je fus voir à un mille de là, m'en parla encore bien au long. Et ainſi, aprés que j'eus fait ce que je devois touchant ces conferences, je m'en vins vers Turin, où je ſuis arrivé en un jour & demy, juſtement aujourd'huy, que nous ſommes au 16. C'eſt aſſez parler de mon voyage. Ce que je puis dire de ma convaleſcence, eſt que de convaleſcent je ſuis à preſent en bonne ſanté. J'ay repris des forces, du ſommeil, de l'appetit, de la vigueur d'eſprit, de la joye dans l'ame, & il ne me manque autre choſe pour être entierement ſain, que de me remettre un peu plus en bon point. Ce que j'eſpere qui viendra peut-être auparavant que de paſſer les Alpes, qui blanchiſſent icy prés, étant plûtôt parſemées, que pleines de neiges. C'eſt pourquoy, il ſera facile de les paſſer. La ſaiſon juſques à preſent ne pouvoit être plus favorable à mon voyage. Je n'ay pas trouvé Monſieur le Duc à Turin ; parce que ſon Alteſſe eſt allée à un lieu appellé Maſino, qui eſt éloigné d'icy de vingt milles, où Monſieur le Cardinal Ludoviſio, ſon Alteſſe, & Monſieur de Bethune, doivent conferer enſemble. Au reſte, par tout le Pays par où j'ay paſſé, depuis Caſal juſques icy, tout eſt en armes. On traite avec grande ardeur l'accommodement ; mais les difficultés qui s'y rencontrent, ſont encore grandes. Dieu veüille remettre l'Italie à ſon premier repos, & particulierement pour mes interêts : parce que ſi on ne met bas les armes d'Italie, ſans doute

doute les commencemens de ma reſidence en France me cauſeront bien des troubles. Je reſteray à Turin demain tout le jour. Je ſuis logé chez Monſieur le Nonce, qui me traite avec grand honneur & affection; & j'eſpere en huit ou dix jours de paſſer d'icy à Lyon. Souvenez-vous cependant de moy, & ayez un amour égal à l'affection que j'ay pour vous. Suivez-moy d'eſprit en France, & je vous accompagneray toûjours de volonté en Italie. Et pour finir je vous baiſe les mains de tout mon cœur. De Turin le 16. Novembre 1616.

A MONSIEUR LE CARDINAL Leni.

A Rome.

J'Ay en verité trop differé de vous donner de mes nouvelles depuis que je partis de la Cour: Mais ma nouvelle indiſpoſition de Ferrare, qui m'incommoda pendant pluſieurs jours, m'aura (comme j'eſpere) excuſé en partie auprés de vous. A peine y arrivay-je, que je retombay malade de nouveau; & parce que la rechute fut plus fâcheuſe que dangereuſe, j'eus de la peine plus d'un mois à en revenir. Enfin, graces à Dieu, je me remis en chemin, & juſques à preſent le voyage m'a été ſi favorable, que je n'aurois pû ſouhaiter une ſaiſon plus douce, ny des chemins plus aiſés. Je paſſay par l'Etat de Milan, & aprés que je fus hors des bruits de guerre de Lombardie, je vins à Turin: J'ay fait enſuite le chemin des Alpes avec grand plaiſir, & je ſuis déja aux portes de France; c'eſt à dire à Lyon, où je ſuis

logé chez Monſeigneur l'Archevêque. Les Marons, qui meritent plûtôt le nom de Chamois que d'hommes, me porterent en chaiſe ſur le Mont Senis. Ils vont parmy les rochers & les precipices, comme s'ils étoient au milieu d'une plaine : ils ſont endurcis au froid & au vent, & ils ſe réjouyſſent autant que les autres s'affligent d'être parmy la glace & la neige. Comme j'ay beaucoup de reſpect pour vous, & que vous avez bien de la bonté pour moy, j'oſe eſperer que vous prendrez quelque plaiſir à cette petite Relation, que je vous ay donnée, du bon voyage que j'ay fait juſques à preſent, & de l'heureux état de ma ſanté. Et pour finir je vous baiſe treshumblement les mains. De Lyon le 29. Novembre 1616.

A MONSIEUR AUGUSTIN Pallavicin.

A Rome.

JE vous ay peut-être écrit de volonté, auparavant que vous m'euſſiez écrit avec la plume : Et c'eſt la verité ; J'eus la penſée de vous écrire dés que j'étois en voyage, & enſuite à mon arrivée à Paris. Mais pluſieurs grands embarras m'ont obligé de differer ſi long-temps à vous rendre mes devoirs, qu'enfin j'ay été prevenu de vôtre obligeante Lettre. Je ſuis tellement perſuadé que vous avez eu autant d'affliction que vous me marquez de ma nouvelle rechute à Ferrare, que je ne pourrois pas me le perſuader davantage. Vous m'en aviez donné trop de marques à Rome ; & vous aviez aſſez fait connoître l'affection

que vous aviez pour moy. Mais, graces à Dieu, je ſuis arrivé en France & en tres-bonne ſanté; j'ay fait un voyage autant heureux que je pouvois ſouhaiter; & j'ay êté receu de leurs Majeſtés, qui m'ont fait beaucoup d'honneur, & témoigné bien de bonté. Plût à Dieu que je puiſſe trouver les affaires de ce Royaume moins embroüillées. Les eſprits ſont autant irrités en Cour & hors de la Cour, qu'on ſçauroit s'imaginer; & en verité ce ſera un miracle, s'il n'arrive quelque grand deſordre. Quoy que ces miracles ſoient communs en France; qui en douze cens ans de Monarchie, a, comme on peut dire, veu naître une fois autant de troubles. Les mouvemens & le repos regnent alternativement dans les autres Royaumes. Dans celuy-cy, ou le repos n'y a point de lieu, ou il diſparoît en même temps qu'il y commence à naître. Mais pour le preſent, je n'en écriray pas davantage. La matiere des Relations ne manquera pas; & nous ferons enſuite la comparaiſon de celle de France avec celle de Flandre. Et pour finir je vous baiſe mille fois les mains. De Paris le premier de Fevrier 1617.

A MONSIEUR LE COMTE Annibal Manfredi, Ambaſſadeur de Ferrare.

A Rome.

LEs troubles de France, qui ont êté cauſe que j'ay gardé un ſi long ſilence, me doivent ſervir d'excuſe auprés de vous Quand j'arrivay à Paris, ce dernier trouble étoit preſt d'éclater. Les

tumultes augmenterent en un inſtant ; la France fut toute en armes ; & on croyoit qu'elle en ſeroit entierement ruinée. Les Tragedies militaires qu'on craignoit dans le Royaume, ſe terminerent enfin en quelques Scenes lugubres de la Cour : & dans l'état preſent des affaires, on a quelque peu de repos ; ce qui fait que je prens la plume, pour reparer la faute paſſée de ne vous avoir pas écrit depuis ſi long-temps. Je recouvray ma ſanté pendant mon voyage, comme je vous ay fait ſçavoir par mes autres Lettres ; & le ſejour de Paris me l'a enſuite rétablie : j'y ay trouvé l'air favorable de Flandre ; parce que ces Pays ſont ſi proches, qu'il n'y a quaſi point de difference à l'égard du climat. Je ſens à Paris le même frais que je ſentois à Bruxelles ; car le mois de Juin de France, n'eſt à peu prés que le mois d'Avril d'Italie. Quant au reſte, les nations, les mœurs & les Cours, ſont bien differentes. Le premier mois de ma reſidence en Flandre ſuffit pour me faire connoître preſque toute la maniere dont les Princes devoient vivre, pendant les neuf ans de ma Nonciature. Mais quand je demeurerois icy neuf ſiecles, jamais je ne trouveray un jour de cette Cour ſemblable à ceux de l'autre. La concorde regne en ces Pays-là, & icy le changement domine : là on peche par trop de lenteur, & icy on excede en trop d'ardeur : & enfin on y voit la même contrarieté preſque en toute autre choſe. Mais dans toutes les Cours & parmy toutes les Nations, il y a des matieres de loüanges & de blâmes : & il faut qu'un Miniſtre public s'accommode au temperament des humeurs dont chacune d'icelles eſt compoſée. Il arrive pour l'ordinaire de grandes nouveautés en France, à cauſe du changement continuel des affaires. Depuis peu de mois que j'y ſuis, il y en a eu de ſi gran-

les & de ſi étranges, que ceux-là même qui les ont veus ont de la peine à les croire. La France s'eſt preſque en un moment miſe en armes de toutes parts. Elle a été partagée quaſi en autant de factions qu'il y a de Gouverneurs, & chaque faction ſous divers pretextes; mais toutes en apparence au nom du Roy. C'eſt ſous ce nom qu'on fit les mouvemens d'armes, dont Monſieur Concini Marêchal d'Ancre fut l'auteur principal; & le party contraire fut celuy de Nevers, du Maine & de Vendôme: pluſieurs autres grands Seigneurs du Royaume étoient ſur le point de ſe ſoûlever, ſous le même pretexte; & les Huguenots auſſi, qui parmy les diſcordes des Catholiques cherchent toûjours d'agrandir davantage leur faction Heretique. Mais enfin le Roy a voulu être Roy, & a fait valoir ſon autorité Royale de tous côtés. Et à vous dire vray (en parlant à preſent du Marêchal d'Ancre) on ne pouvoit plus ſupporter icy ſon arrogance, & ſa ſuperbe. C'eſt pourquoy la France a enfin voulu le ſang de cette victime, & abſolument il a fallu luy ſacrifier. Les nouvelles ſeront déja arrivées en Italie de quelle maniere & de quelle ſorte ces tragiques accidens ſe ſont paſſez. Je vous avouë que j'aurois trop d'horreur, ſi j'en voulois faire la relation dans cette Lettre: je n'en fus que trop ſaiſi, lors que j'en vis icy le cruel ſpectacle. On devoit avoir eu à Rome quelque preſſentiment de ces accidens; car j'avois écrit pluſieurs fois, que la violence du Marêchal d'Ancre, ſelon l'opinion commune, ne pouvoit pas durer: & que plus ſon ambition le portoit haut, plus ſon precipice en devoit être grand. Voila quelle a été la fin des grandeurs de Concini; & on croit que ſa femme finira auſſi les ſiennes d'une maniere tragique, & que le Parlement la fera bien-tôt mourir dans la

Place publique de Paris. On ne ſçauroit croire combien on a d'horreur pour l'un, & pour l'autre, & particulierement, à cauſe qu'on leur attribuë la ſeparation du Roy & de la Reine ſa mere. Laquelle n'ayant pas eu moins de prudence pour quitter à preſent le gouvernement qu'elle en fait paroître auparavant, pour ſoûtenir le poids des affaires du Royaume, a jugé pour le mieux de ſe retirer à Blois, & d'y demeurer quelque temps. Mais il faut eſperer que le temps même, qui eſt le maître de tout, reünira bien-tôt les eſprits de leurs Majeſtés. Le Roy cependant a pris le gouvernement en main; & il ſemble que la mort d'un ſeul ait appaiſé l'ire de tout le Royaume, & établi de toutes parts l'obeyſſance & le repos. Mais tout cela ne diminuë rien de l'humeur boüillante de cette Nation, qui ſelon ſa coûtume ne manquera pas, comme j'ay dit cy-deſſus, d'exciter des nouveautez en abondance. Et outre la diſpoſition naturelle de l'humeur ſi changeante du Peuple, il faut conſiderer le mal que l'Hereſie engendre icy; c'eſt la peſte du Royaume; car elle a mis la diviſion dans tous les Gouvernemens. L'Hereſie de Calvin eſt une extrémité toute oppoſée à la Religion Catholique: & la Republique que les Huguenots tâchent de former icy, une autre extremité non moins oppoſée à la Monarchie Françoiſe. Nous devons pour cela prier Dieu, qu'il prenne la protection de ce Royaume, & particulierement du Roy, qui eſt bien jeune. Sa Majeſté a fait voir juſques à preſent des ſentimens d'un grand jugement & d'une grande pieté: Il eſt né Roy; il porte le nom d'un Roy qui eſt Saint, & a eu pour pere un Roy tres-glorieux. Tous ces caracteres ſont des prejugés, qu'il ſera auſſi un tres grand Prince. Pendant cette conjoncture de temps & de matieres, j'ay eu

bien de la peine, & j'en auray auſſi beaucoup pour l'avenir. Je me ſuis déja accommodé à la maniere de cette Cour, & a la façon de vivre de Paris : en verité je reçois icy toutes ſortes d'honneurs. La Cour eſt tres-belle, & particulierement à preſent, que tous les Princes & preſque tous les autres principaux Seigneurs du Royaume ſont auprés du Roy. Mais on ne ſçauroit croire combien la confuſion y eſt grande : & on ne penſe guere à y remedier ; car plus il y a de foule & d'embarras, c'eſt alors qu'elle en eſt plus agreable. Les grands Seigneurs, & les perſonnes d'une qualité conſiderable ; comme auſſi celles d'une condition inferieure, croyent que de s'avancer dans la Chambre du Roy, juſques devant ſes yeux, & à ſes côtez, eſt une marque de grandeur extraordinaire, & une grande pompe de Majeſté. Je me deſeſpere quelquefois, parce qu'à l'Audiance j'ay peine à trouver place pour parler au Roy. Paris eſt une Ville digne d'une ſi grande Cour, & la Seine eſt une Riviere digne d'une ſi grande Ville ; la ſituation eſt tres-digne pour être le centre du Domaine d'un ſi beau Royaume. Paris eſt entouré d'une infinité de gros Villages, & de Campagnes tres fertiles, qui l'environnent : il y a dans cette Ville plus de ſix cent mille Habitans ; c'eſt pourquoy, la ſituation ne ſçauroit être plus agreable & plus facile pour une Ville ſi ample & ſi peuplée : mais en vous écrivant ſi au long, je m'apperçois que j'écris. J'y prenois tant de plaiſir, que je ne croyois pas vous écrire, mais vous parler : je ne penſois pas auſſi être à Rome de France, mais à celle d'Italie, aſſis auprés de vous, & que nous diſcourions enſemble en confidence, & avec la liberté ordinaire. C'eſt pourquoy je finis, & je vous baiſe les mains de tout mon cœur. De Paris le 8. Juin 1617.

A MONSEIGNEUR de Marquemont, Archevêque de Lyon, Envoyé par le Roy tres-Chrêtien Loüis XIII. à nôtre ſaint Pere Paul V. & qui fut enſuite creé Cardinal par le Pape Urbain VIII.

A Rome.

LA France ne pouvoit donner un plus digne ſujet de joye à l'Italie, qu'en luy faiſant ſçavoir que la guerre eſt changée en une douce Paix. Sa Majeſté a bien fait connoître, que Dieu l'a deſtinée à des choſes tres glorieuſes; puis qu'aprés avoir en un moment rêtabli le repos en ſon Royaume, il l'a auſſi rêtabli en même temps chez ſes voiſins, & même dans les Pays les plus éloignez de la Chrêtienté, qui êtoit à la veille de voir quaſi toutes les autres Provinces de l'Europe opprimées des armes, de même que l'étoit l'Italie. Dieu ſoit loüé mille fois, d'un ſuccez ſi heureux; je m'en réjouys avec vous de tout mon cœur, & je vous felicite en même temps, de ce que les peines que vous avez eu à Rome ont ſi bien reuſſi, & ont été ſi conformes à celles que l'on a priſes pour l'accommodement qu'on a fait à Paris. Les Miniſtres du Roy m'ont fait part de tout le ſecret des negotiations, avec autant de marques de confiance & de témoignage d'honneur, que ſa Sainteté n'en auroit pû ſouhaiter davantage. Je vous remercie auſſi tres-humblement, de l'obligeante Lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire, & de tant de bons ſervices que vous

avez bien voulu me rendre en cette occaſion auprés de ſa Sainteté, & de Monſieur l'Illuſtriſſime Cardinal Borgheſe. Vous pouvez bien croire, Monſieur, que j'ay été de concert avec les autres, pour publier icy vos loüanges ; mon devoir m'y excitoit d'un côté, & la maniere obligeante dont vous en avez uſé en ce qui regarde mes affaires, m'y pouſſoit de l'autre. Et pour finir je vous baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 6. Septembre 1617.

A MONSIEUR AUGUSTIN Pallavicin.

A Rome.

JE n'ay point fait de réponſe à vôtre derniere ; mais il n'y a rien que je faſſe plus volontiers que d'y répondre preſentement. Je receus vôtre Lettre dans le temps que nous êtions icy ſur le point d'accommoder les affaires d'Italie : mes occupations ont été ſi grandes depuis ce temps-là, que je n'ay pû vous faire réponſe plûtôt. J'eus bien de la joye de recevoir cette Lettre ; & je ne ſçaurois vous dire avec combien de plaiſir je lis toûjours les choſes que vous m'écrivez. Nous accommodons icy les affaires d'Italie, comme j'ay déja dit ; & je ſçay que vous ſerez bien aiſe d'apprendre que les peines que j'y ay priſes m'ont attiré bien de l'honneur. Car non ſeulement on a ratifié en Eſpagne nos projets ſur ces affaires ; mais par un traité ſolemnel & particulier, ils y ont été bien mieux établis. L'execution a balancé en quelque maniere en Italie ; nous eſperons neanmoins, que toute la negotiation reüſſira en-

fin, & que s'il plaît à Dieu, nous jouyrons pour long-temps des douceurs & du repos de la Paix. Mais que dit-on par de-là entre vous autres, de nôtre grande Assemblée de Roüen ? qu'en juge-t'on ? Peu de chose de bon, à ce que je m'imagine ; parce que le corps de ce Royaume ne doit pas moins paroître accablé d'humeurs & (pour ainsi dire) moins febricitant à vous autres, qui étes éloignés, qu'à nous qui sommes presens. Le Roy est déja avec toute la Cour à Roüen. Je parts demain, & nôtre retour sera, selon quelques-uns, vers Noël, & plus tard selon d'autres. Voila le tour que fait à present la Sphere de nos affaires. Il me semble que la vôtre de Rome est immobile, tant elle produit peu de changemens ; & si elle en fait naître quelques-uns, ce sont toûjours les mêmes. On parle assez du nouveau Nonce d'Espagne, selon ce qu'on en écrit de divers endroits. Combien de pretendans entrerons en course pour gagner un si riche prix ! Qui a la meilleure part ? Qui est-ce qui s'en approche le plus ? faites moy la grace de me le faire sçavoir, & de m'aimer à l'ordinaire. Et pour finir je vous baise les mains de tout mon cœur. De Paris le 6. Septembre 1617.

AU PERE MUTIO VITELLESCHI, General des Jesuites.

A Rome.

VOtre Reverence, qui sçait les raisons publiques & particulieres qui m'interessent dans les affaires de vôtre Compagnie, jugera facilement combien je me suis réjouy de voir à present

le College rétabli à Paris. Dieu ſoit loüé, d'avoir inſpiré au Roy de ſi dignes reſolutions. Celle que ſa Majeſté a pris depuis peu de mois en faveur de la Religion en Bearn, fut tres-loüable; & pas une autre ne pouvoit être en France plus utile à l'Egliſe que cette derniere. Je me réjouis autant que je le puis avec V. R. d'un ſuccez ſi heureux, & je ne m'en réjouys pas moins en moy-même, puis que c'eſt ſans doute un grand bonheur pour moy, que du temps de mon Employ, & par l'interpoſition de mes ſervices, l'Egliſe obtienne en ce Royaume des avantages ſi conſiderables. J'en ay loüé le Roy; il a agreé mon compliment, avec des marques evidentes de ſon zele pour la Religion, & de ſon eſtime pour vôtre Compagnie Et pour finir je vous baiſe les mains avec toute ſorte d'affection. De Paris le 28. Fevrier 1618.

A MONSIEUR LE CHEVALIER Tedeſchi.

A Veniſe.

ENfin, j'ay pourtant vos Lettres, mon cher Tedeſchi, aprés un ſi long & ſi mal-heureux ſilence. Je les reconnus à l'inſcription auparavant de les ouvrir, & je conceus auſſi-tôt l'eſperance qu'elles m'apportoient la nouvelle de vôtre liberté. Mais ayant appris en les liſant, que c'étoit plûtôt un élargiſſement que la fin de vôtre priſon, je n'eus pas le plaiſir entier que j'aurois ſouhaité. Neanmoins, je ſuis ravi autant que vous pouvez l'imaginer vous-même, de vous voir enfin ſur le point d'obtenir la liberté, puis

que, comme vous dites fort bien, on peut ſe croire en liberté, quand on eſt reconnu innocent. J'ay tâché d'entrer en connoiſſance de vos affaires, par toutes les voyes que j'ay pû. Je recommanday inſtamment vôtre cauſe a Monſieur Bono, Ambaſſadeur extraordinaire de la Republique, quand il partit de cette Cour pour retourner à Veniſe. Et ſi je pouvois vous rendre d'icy quelque autre ſervice particulier, vous pouvez bien croire que je ſeray toûjours prêt à vous ſervir; ou s'il étoit à propos d'obtenir quelque grace du Roy même, je ne manqueray pas auſſi de vous la procurer. Mais ne parlons plus de vous pour le preſent: Et que vous diray-je de moy? une Lettre ne ſuffiroit pas, ny même un volume, pour vous faire ſçavoir ce que j'ay fait. Je partis de Flandre aprés neuf ans de reſidence. O ma chere Flandre! ô Cour! ô Pays où j'ay demeuré ſi long-temps, & avec tant de ſatisfaction! J'entray en Italie par vôtre Ville de Verone. A peine eus-je le temps de voir Ferrare & mes parens. Etant arrivé à Rome, je ne reconnus quaſi plus Rome, tant je trouvay à la Cour de nouveaux intereſts, & de differents viſages; & les edifices & les ruës de la Ville ſi changées. A peine y eus-je paru, que la Cour me deſtina à cét Employ, & peu aprés l'effet s'enſuivit; & cela, par la ſeule bonté de mes Maîtres. Mais ſi la Cour me traita bien en honneur, Rome me traita mal en ſanté. Je tombay pluſieurs fois malade; & ſans doute les chaleurs que je n'avois pas reſſenti pendant tant de temps, en furent la cauſe principale. Ferrare me traita encore plus mal au temps de l'Automne; parce qu'une nouvelle rechute que j'y eus, me dura plus de quarante jours. Enfin, avec plus de courage que de force, je continuay mon voyage, pendant lequel Dieu me fit la grace de rétablir

ma

ma ſanté, & de me la faire entierement recouvrer à Paris. Et ainſi me voicy en France : & il y a à preſent un an & demy que j'y arrivay. L'on aura ſceu juſques dans vos priſons combien il y avoit icy de troubles à mon arrivée ; quels en ont été enſuite les mouvemens, & combien il y en a eu qui ont inſpiré de l'horreur. Et pour ce qui eſt de moy, cét avis general ſuffira pour le preſent. J'attens de meilleures nouvelles de vous & de vos affaires. Mais ſortez de priſon, & nous nous écrirons alors plus au long ; ou pour dire mieux, ſortez-en, & faites auſſi-tôt un voyage en France. O que nous dirions de choſes, & avec combien de plaiſir ! Vous devriez bien à cette heure venir en France, pour vous acquitter de la promeſſe que vous me fîtes autrefois, & que vous n'avez pas tenuë quand vous vous engageâtes d'aller en Flandre. Vous verrez ce beau Royaume ; vous verrez cette grande Cour ; & vous pourrez voir auſſi avec tres-grande facilité l'Angleterre, la Flandre, & l'Alemagne à vôtre retour. Paſſez donc de la priſon à la liberté : je veux dire, que vous veniez connoître que vous êtes veritablement libre, en voyageant pour quelque temps hors d'Italie ; puis qu'en vous renfermant auſſi-tôt à Verone, ce ſera paſſer d'une priſon étroite à une autre plus large. Que vôtre amitié vous y excite auſſi, vous m'y trouverez toûjours conſtant. Et pour fin je vous embraſſe de toute mon ame, & vous ſouhaite toute ſorte de veritable contentement. De Paris le 2. May 1618.

A MONSIEUR JEAN Barclaio.

A Rome.

JE vous connoissois déja de reputation avant que de vous avoir veu; vos ouvrages, que je leus en Flandre, me procurerent vôtre connoissance. Et comme j'admiray dés-lors vôtre esprit, maintenant je rends à vôtre pieté la justice que tout le monde luy rend; elle paroît avec éclat dans le Livre que vous avez nouvellement composé. Il ne restoit plus que cela à faire; c'est à dire, d'employer vôtre plume aux bonnes choses. Et il ne faut pas douter qu'il ne vous en revienne un grand honneur, une grande utilité à l'Eglise, une consolation infinie aux Catholiques, & une tres-grande confusion aux Heretiques. Quant à mon particulier, je ne sçaurois exprimer le plaisir que j'en ay receu. J'apprens que le Livre est déja reimprimé à Paris, & sans doute il ira par tout avec un grand applaudissement. Mais que diront icy les Huguenots, particulierement sur le Chapitre 7. où on prouve si evidemment que Clovis premier Roy Chrêtien des Rois François, receut la Foy en ce temps, que selon leur opinion il n'y avoit plus d'Eglise? O (quand cela seroit vray) l'excellente origine des Rois, appellez depuis tres-Chrêtiens, & Fils aînés, non de cette Eglise qui êtoit finie, mais de celle qui devoit renaître en ce Royaume, par les bouches & les plumes immondes de Calvin & de Beze! Je souhaite encore passionnément de sçavoir ce qu'on dira de cét Ouvrage en Angleterre, parce que

ſans doute il fera grand bruit en ce Royaume : Et la Preface ſeulement ſuffit pour le faire. Cependant, je vous remercie tres-humblement, de l'exemplaire que vous avez bien voulu m'envoyer, & je vous en ſuis autant obligé que le preſent le merite, venant d'une perſonne ſi liberale. Et pour fin je vous ſouhaite toute ſorte de contentement. De Paris le 15. May 1618.

A MONSEIGNEUR Cornaro, Clerc de Chambre, qui fut depuis creé Cardinal par le Pape Urbain VIII.

A Rome.

C'Eſt la verité, je l'avouë : C'étoit affaire à moy à vous répondre, & je l'aurois fait, tant pour la joye que j'en aurois receu, que pour ſatisfaire à mon devoir ; mais d'abord j'en fus empêché par un certain mal de foye, & mes occupations ont enſuite duré ſi long-temps, que je me trouve encore prevenu de nouveau par vôtre derniere & tres-obligeante Lettre. Si ces raiſons peuvent ſervir, je ſeray ſuffiſamment excuſé ; & ſi elles ne ſervent pas, j'avouëray que vous m'aurez vaincu, c'eſt à dire vaincu en ces demonſtrations exterieures d'amour ; parce qu'en affection interieure, vous ſçavez bien que vous ne pouvez avoir aucune victoire ſur moy. Je ſuis preſentement en campagne, pour prendre le frais, & pour achever de rétablir ma premiere ſanté. J'arrivay il y a cinq jours à Noiſy, Maiſon de plaiſance de Monſieur le Cardinal de Retz, éloignée de Paris de quatre petites lieuës. La ſaiſon ne

ſçauroit être à preſent plus agreable pour demeurer en campagne ; ny le lieu où je me trouve plus delicieux pour en joüir. La maiſon où je ſuis eſt bâtie ſur une eminence ; il y a des Jardins, des Bois, des Plaines, & des Collines, & cette ſorte de decoration ne peut être plus belle ; parce qu'elle ne peut être plus diverſifiée : elle preſente tantôt toutes ces choſes enſemble à la veuë, & tantôt chacune en particulier, & avec tant de plaiſir, que la veuë même en reſte quelquefois confuſe, ne ſçachant de quelle maniere elle ſe doit divertir le plus. A tant de beautez, il n'en manque qu'une ſeule, qui eſt l'eau. S'il y avoit des Fontaines icy, ce ſeroit peut-être, le lieu le plus delicieux de France, & il pourroit quaſi l'emporter ſur Saint Germain, Maiſon de plaiſance du Roy, qui eſt à une lieuë d'icy. J'ay veu auſſi S. Germain par cette occaſion. Il eſt ſitué ſur une colline, & en verité il ne ſçauroit être plus beau. Il y a particulierement de Royal, de tres-grandes deſcentes d'eſcaliers, ornés de baluſtres, qui ſe détachant majeſtueuſement du Palais par un double rang, deſcendent par une grande longueur de chemin, quaſi-juſques au bord de la Seine, qui en ſerpentant doucement, s'écoule là au bas dans la Plaine, & par une fuite aſſez lente, & par pluſieurs détours, va agreablement chercher ſon lit. Enfin, on ne ſçauroit ſe figurer des Pays plus delicieux que ceux cy. Et les Collines n'y ſont pas comme en nôtre Pays, élevées, eſcarpées, & qui ont quelque choſe d'horrible en pluſieurs endroits, n'étant revêtuës que d'un vilain verd, & à demi vif. Mais ces Collines verdoyantes de France, conſervant la couleur vive du Printemps, pendant tout le temps qu'elles ſont vertes, s'élevent doucement, étant entourées de tres-grandes Campagnes, que l'on peut

comparer aux delices mêmes. C'eſt pourquoy, les veuës y ſont ſi belles & ſi étenduës, que pluſieurs fois elles ſont au de-là de la portée de la veuë même, & les dernieres ſemblent toûjours être plus agreables & plus charmantes que les premieres. J'ay demeuré ſix jours dans ce lieu icy, qui eſt à Monſieur le Cardinal de Retz: J'aurois voulu m'y arrêter un peu davantage; mais l'ordinaire de Rome eſt arrivé, qui me rappelle demain à Paris; peut-être pour me chaſſer delà, & me faire aller a la Cour à Monceaux, qui eſt auſſi un tres-beau lieu, à cauſe de ſa ſituation, des Jardins, & des bâtimens. Aprés que la Cour ſera de retour de Monceaux à Paris, le Roy pourra peut-être aller à Fontaine-bleau, qui eſt la plus grande Maiſon que les Rois de France ayent en campagne; mais il n'y a point de veuë, parce qu'elle eſt ſituée dans une tres-grande Foreſt, qui s'étend dans une Plaine toute remplie d'une infinité de Cerfs, qui eſt la chaſſe la plus ordinaire du Roy. Ces trois lieux de plaiſance; ſçavoir, Fontaine-bleau, Saint Germain, & Monceaux, ſont les plus proches de Paris, & où la Cour eſt le plus, elle les change auſſi-tôt en Villes, tant le nombre eſt grand des perſonnes qui ſuivent ordinairement le Roy, & de celles que la Cour attire en tout temps & de tous côtés, pour des affaires extraordinaires. J'en ay pourtant été dehors ces derniers ſix jours, & particulierement de Paris, qui avec ſon grand bruit de tant de peuple, & de tant de caroſſes & charettes, me fait quelquefois tourner la veuë, & m'étourdit les oreilles. Pendant que je jouys de ce repos, & de ce ſilence, je fais réponſe à vôtre Lettre. Me voicy tout avec vous; & je ſuis bien tout avec vous, puis que je vous ay fait un détail ſi particulier de cette Maiſon de campagne, &

en même temps de moy-même, qui l'ay habitée. Que cela ſuffiſe à preſent, tant pour moy, que pour les affaires particulieres. Pour les nôtres, qui ſont publiques en Italie, je vois ce que vous m'en écrivez, & ce que vous en craignez. Je continuë neanmoins en mes premieres eſperances; & je crois qu'aprés un ſi bon accommodement pour les affaires de terre, toutes les nouveautez de la mer ceſſeront auſſi. Dieu les veüille terminer au plûtôt, afin que l'Italie, aprés les miſeres de cette guerre, apprenne pour l'avenir à jouyr de plus en plus du bon-heur de la Paix. Nous vivons preſentement icy en un tres-grand repos; mais pourtant dans un repos de France, qui n'a coûtume d'avoir autre choſe de certain que l'incertitude même. Il en eſt de même que de la Mer, quand elle eſt la plus tranquille, elle n'en eſt pas pour cela moins profonde, ny moins expoſée à la fureur des tempêtes; ainſi quand la France promet plus de tranquilité, c'eſt alors qu'il ſe faut moins fier à ce qu'elle promet. Mais cependant, nous profiterons de la preſente bonace, & nous remettrons à la Providence Divine les accidens à venir. Que nous venons de faire une grande perte icy, par la mort de Monſieur le Cardinal du Perron! c'étoit l'Auguſtin de France, & l'un des meilleurs ornemens de nôtre ſiecle; il ſçavoit toutes choſes; & quand on l'entendoit parler d'une ſcience, on auroit crû qu'il n'auroit jamais étudié que celle-là ſeule. Je reviens à vôtre Lettre avant que de finir la mienne. Je vois les bons ſouhaits que vous faites pour moy au ſujet du voyage de Monſeigneur d'Amelie en Eſpagne, & je reconnois que vôtre bonne volonté, qui eſt accoûtumé d'être ſi partiale pour mes intereſts, fait que vous me ſouhaitez plus d'honneur que je ne merite d'en recevoir. Je prie

Dieu que vos affaires ayent dans peu de jours un heureux ſuccez, tant pour vôtre propre ſatisfaction, qu'afin que vôtre tres-noble Famille, qui eſt un Seminaire de pourpre, puiſſe encore ſe réjouyr bien-tôt de vous en voir orné, aprés l'avoir ſi juſtement merité. Et pour finir je vous baiſe tres-affectueuſement les mains. De Noiſy le 22. Septembre 1618.

A MONSIEUR LE CARDINAL de Retz.

A Monceaux.

LOüé ſoit Dieu, d'avoir donné à la France un Roy qui a tant de zele & de pieté. On connoît cela à preſent plus que jamais, & particulierement depuis que ſa Majeſté a voulu avoir auprés d'elle Monſieur le Cardinal de la Rochefoucault, en qualité de grand Aumônier de ſon Royaume; & qu'elle vous a choiſi pour adminiſtrer ſes affaires les plus importantes, en vous faiſant un des Miniſtres de ſon Conſeil ſecret. Il n'eſt pas neceſſaire que je me réjoüiſſe avec vous de cette élection, parce que vous êtes doüé d'une vertu ſinguliere, qui ne cherche point d'applaudiſſemens exterieurs; mais je m'en réjoüis infiniment avec le Roy, avec la France, avec la Religion, & en moy même. Avec le Roy, pour la loüange qu'il en reçoit; avec la France, pour l'utilité qu'elle en attend; [illegible] la Religion, à cauſe du nouveau appuy qu'on luy donne; & enfin avec moy-même; parce qu'aprés vous avoir ſouhaité avec une ſi grande affection la dignité de Cardinal, je ne puis que je ne me réjoüiſſe infi-

niment, qu'un employ d'une ſi grande reputation ſoit uni à un ſi eminent degré. Je le feray ſçavoir à ſa Sainteté, & je ne doute pas qu'elle n'en reçoive bien de la joye, & qu'elle n'en loüe particulierement ſa Majeſté. Je croyois bien aller partir pour Monceaux; mais les avis qui ſont venus icy du départ du Roy pour Soiſſons, m'ont fait differer le voyage: Je dis differer, parce qu'il ne faut pas que le lit que vous avez eu la bonté de me faire preparer, ſoit inutile; car je deſire de voir Monceaux, en quelque maniere que ce ſoit, & ſur tout de recevoir vos faveurs dans un lieu ſi bien ſitué, comme je les ay receu ces jours paſſez dans vôtre tres-agreable Maiſon de Noiſy. Et pour finir je vous baiſe les mains avec toute ſorte de reſpects, & je vous ſouhaite toute ſorte de proſperité. De Paris le 24. Septembre 1618.

AU PERE ARNAUD, Jeſuite, Confeſſeur du Roy tres-Chrêtien.

A Soiſſons.

LE voyage de vôtre Reverence à Blois, n'a aucunement trompé l'attente qu'on s'en étoit formée. Puis qu'il a fallu enfin que les difficultez qui étoient conteſtées en vain par les raiſons humaines de certains particuliers, cedaſſent au grand zele de [illegible] religieuſes perſuaſions. J'ay ſouhaité avec une égale impatience, vôtre départ & vôtre retour; & je n'en ay pas moins eu de ne m'être pas trouvé à Paris quand vôtre Reverence y arriva; je fus ſur le point d'aller moy-

même en Cour ; mais on apprit auſſi-tôt que le Roy ſe preparoit à partir ; c'eſt pourquoy je n'ay pû differer davantage de vous rendre ce devoir. Je me réjouys tres-affectueuſement avec V. R. de l'heureux ſuccez de vôtre negotiation avec la Reine mere ; quoy que j'eſpere de m'en devoir réjoüyr beaucoup plus en vôtre preſence, quand je ſçauray plus particulierement ce que je n'ay appris juſques à preſent qu'en general, & par le bruit commun. Je me réjoüys auſſi infiniment avec vous, de la reſolution que ſa Majeſté a priſe, de faire Monſieur le Cardinal de Retz de ſon Conſeil ſecret. C'eſt en verité un avantage ſi favorable pour l'Egliſe, que l'Egliſe même n'en pouvoit deſirer aucun autre qui luy fût plus utile & plus honorable Conſervez moy vôtre amitié comme de coûtume. Et pour finir je vous ſouhaite toute ſorte de bien & de contentement. De Paris le premier Octobre 1618.

A MONSIEUR PAUL Gualdo, Archiprêtre de Padouë.

J'Ay deux de vos Lettres, l'une écrite, & l'autre animée ; j'ay leu la derniere ſur le viſage & dans les paroles de Monſieur Jean-Baptiſte vôtre neveu, & la premiere dans les termes obligeans que vôtre plume a formé. La Lettre animée me repreſente vôtre portrait, & l'écrite me rappelle dans la memoire les choſes de Padouë. Je ne ſçaurois vous exprimer le plaiſir que j'ay receu de l'une & de l'autre, & principalement de voir à Paris Monſieur Jean-Baptiſte avec Monſieur Ange Contarini nouveau Ambaſſadeur de Veniſe : Je l'ay déja veu pluſieurs fois, & particuliere-

ment l'un de ces derniers jours, qu'il me vint voir, nous fûmes long-temps enſemble, & nous parlâmes de mille choſes : Mais ſur tout de vous & de nos amis. Que je ſuis aiſe de la vieilleſſe immortelle de nôtre Pigna ! il me ſemble que je l'entens, & que je le vois ; comme auſſi nôtre cher Docteur Livello, avec ſes douces & agreables plaiſanteries ; & il me ſemble de même que je vois & que j'entens les autres que vous me nommez, & dans ce moment, je ſuis ſaiſi d'un deſir le plus paſſionné du monde, de voir Padouë. Quoy que depuis vingt ans j'y trouverois ſans doute pluſieurs choſes changées, & quantité d'autres nouveautez. J'eus des indices tres-certains, de la reſolution que Monſieur Octavien Bono avoit priſe, de ſe retirer à Padouë, pour y mener une vie privée, dés même qu'il vint en cette Cour. Qu'il eſt heureux, d'avoir ſceu choiſir un ſi grand repos ! & plus heureux encore, d'avoir choiſi enſuite ce lieu pour joüir de ce repos ! C'eſt ſans doute un grand avantage pour luy, d'avoir trouvé un lieu ſi tranquille ; mais ce ne peut être ſans une perte & un prejudice conſiderable pour la Republique, qui eſt privée d'un Sujet dont on faiſoit tant d'eſtime. Je ne vous ſçaurois exprimer la bonne opinion qu'on avoir de luy quand il partit de France, & comme on conſerve encore icy un entier ſouvenir de ſon merite & de ſa capacité. Mais je recommence à dire qu'il eſt heureux, puis que d'une mer agitée des affaires publiques, il eſt entré en un port ſi tranquille & ſi plein de repos ! Il vivra à l'avenir pour luy même ; c'eſt à dire, pour jouyr de ſes vertus. Il ſera doreſnavant hors de toutes les agitations civiles, & particulierement hors des tempêtes d'Italie Il n'entendra plus le bruit des armes de l'Europe, que l'on pro-

mene d'un lieu à un autre, plûtôt que de les mettre bas; ny les differends des Princes qui ſe font ſi ſouvent la guerre par jalouſie pendant la paix même. Il ne verra plus tant de mal-heureux naufrages que l'Egée de la Cour a coûtume de produire, & qui eſt plus irrité lors qu'il paroît le plus tranquille: Et enfin il ne ſera plus expoſé à tant de troubles & d'inquietudes, qu'on eſt obligé de ſouffrir parmy les tumultes & les obſcuritez de ce monde. Que Monſieur Bono joüiſſe donc de ce repos incomparable, qu'il a choiſi, non ſeulement je l'en loüeray infiniment, mais j'envieray auſſi ſon bon-heur. Je vous prie de luy baiſer tres-humblement les mains de ma part, & de luy dire qu'il me garde un petit coin d'une ſi agreable retraite, pour le temps que Dieu m'inſpirera auſſi d'en pouvoir profiter. Et partagez pour moy mille baiſes-mains, qui viennent du profond de mon cœur, à nos amis; & recevez-les vous même devant tous les autres. Et pour finir je vous ſouhaite toute ſorte de bien & de contentement. De Paris le 12. Decembre 1618.

A MONSIEUR LE CARDINAL d'Eſte.

A Modene.

JE me trouvay à l'Aſſemblée de Roüen, quand Monſieur de Villeroy mourut. Tout ce Royaume, qui étoit repreſenté par une ſi grande Aſſemblée, en témoigna ſa douleur, comme d'une perte publique; & chacun exalta en cette occaſion ſes merites, avec de tres grandes loüanges,

Ils ne pouvoient être publiez en chaiſe avec une plus digne éloquence, que celle du Pere Cotton, ny mis ſous la preſſe, d'une plus noble compoſition, que celle de Monſieur Pierre Mattei. Mais preſentement que vous les faites retentir en nôtre langue, par une ſi belle traduction, & dont on fait tant d'eſtime; la gloire de Monſieur de Villeroy, & en même temps celle de la France, s'augmente tellement, que Monſieur de Villeroy n'auroit pû, étant prêt à mourir, ſouhaiter rien de plus avantageux pour revivre aprés ſa mort; & la France ne pourroit preſentement ſe réjoüyr davantage d'aucune autre choſe, que de voir l'Italie conſpirer avec elle, pour immortaliſer l'un des plus illuſtres de ſes Sujets. Monſieur de Villeroy eſtimoit beaucoup l'Italie; il me l'a fait connoître pluſieurs fois: il parloit des affaires de nôtre Nation avec un grand plaiſir. Et le jour même auparavant qu'il mourût ſubitement, j'avois eu à Roüen une longue conference avec luy, ſur les differends qu'il y avoit alors pour les affaires d'Italie, touchant l'execution de l'accommodement qu'on avoit propoſé icy en France; & je me ſouviens qu'il me dit ces paroles, avec un zele qui marquoit ſon affection pour le Public: Faiſons, je vous prie, cette Paix d'Italie; aprés cela, je n'auray plus de regret à mourir. Et comme s'il eût juſtement predit ſa mort par ces termes, il tomba malade la même nuit, & bien-tôt aprés il mourut en tres-peu de temps. Et quoy qu'il n'ait pas veu l'accommodement des affaires d'Italie mis en execution, il le laiſſa neanmoins en ſi bon état, qu'il en aura reſſenti dans le Ciel la conſolation qu'il ne put pas recevoir toute entiere ſur la Terre. Et on peut bien croire, que de tant de fatigues qu'il a ſouffertes pour le ſervice du Public en cette vie, Dieu l'en a amplement

ment recompenſé parmy le repos eternel de l'autre. C'étoit en verité un grand Miniſtre d'Etat! & ſans doute le plus conſommé & le plus intelligent de toute la France: & on peut dire, aprés la mort de Dom Jean Idiachez, de toute la Chrêtienté; il ſembloit juſtement qu'il êtoit l'Idiachez François, & l'autre le Villeroy Eſpagnol, tant ils ſe reſſembloient en toutes choſes. Ils êtoient de même âge; dés leur jeuneſſe ils avoient été élevés l'un & l'autre parmy les grandes affaires, l'un & l'autre avoient du penchant pour le ſerieux; ils avoit tous deux une grande fermeté, une grande foy, & une tres-grande équité: ils êtoient tous deux d'une ſolidité conforme, & bien égaux dans tout le cours de leurs actions publiques & particulieres. Et comme ſi la nature eût pris plaiſir à repreſenter leur corps avec quelque ſimetrie, de même qu'elle avoit fait leurs eſprits: ils êtoient tous deux de petite taille, & quaſi d'une même proportion de membres. Je n'ay jamais veu Dom Jean d'Idiachez; mais on voit & on connoît en tout lieu les Hommes Illuſtres, par le bruit que la Renommée en fait retentir par tout en mille manieres. Le plaiſir que j'ay pris en parlant de ces deux perſonnes, m'a fait éloigner plus que je ne penſois du commencement de cette Lettre, je le reprens donc, & reviens à vôtre traduction, & je ne ſçaurois dire combien Monſieur Mattei s'en loue; puis qu'il voit que ſes compoſitions ne ſont pas receuës en Italie comme étrangeres, mais comme celles d'une perſonne du Pays, & qu'elles ont obtenu cét avantage, par la traduction d'une perſonne qui les pouvoit aſſez honorer en les liſant ſeulement. Je luy ay donné moy-même le volume qui êtoit deſtiné pour luy; & je vous remercie tres-humblement de l'autre qui

m'êtoit adreſſé : comme auſſi de l'honneur que vous m'avez fait, en m'écrivant ſur ce ſujet une Lettre ſi obligeante. Et pour finir je vous baiſe tres-humblement les mains, priant Dieu qu'il vous envoye toute ſorte de bon-heur. De Paris le 26. Decembre 1618.

A LA REINE MERE.

A Angoulême.

SA Sainteté a tâché de faire connoître en toutes ſortes d'occaſions combien elle ſouhaite la proſperité de la France, & pour le bien de cette Couronne, & pour celuy qui en revient auſſi à toute la Chrêtienté. Et comme il n'y a rien qui rende le bon-heur des Royaumes plus grand, que la concorde entre les perſonnes qui y regnent ; c'eſt ce qui a fait que ſa Sainteté a deſiré avec grande affection de voir une entiere union entre vôtre Majeſté & le Roy ſon fils. Elle offre pour ce ſujet continuellement ſes prieres à Dieu, & m'a donné ordre, que pour le même effet j'employaſſe icy de ſa part tous les ſoins neceſſaires auprés du Roy & de vôtre Majeſté, comme j'ay déja fait pluſieurs fois. Vôtre Majeſté pourra à preſent juger facilement quelle grande affliction vont cauſer à Nôtre S. Pere les troubles qui ſe preparent dans ce Royaume, aprés vôtre ſortie de Blois. Je n'ay pas manqué auſſitôt aprés cette retraite, de ſatisfaire aux ordres de ſa Sainteté, de voir le Roy ; je l'ay exhorté & ſupplié tres-inſtamment, de vouloir ſe diſpoſer de ſon côté à une correſpondance d'amour, & à une parfaite reconciliation avec vô-

te Majeſté. On doit ſouhaiter, pour pluſieurs raiſons, qu'elle ſoit reciproque de part & d'autre. J'y ay trouvé le Roy tres-bien diſpoſé, & je ne doute pas que j'y aurois auſſi trouvé vôtre Majeſté de même, ſi j'avois pû m'acquiter en perſonne de ce devoir. Mais puis que je ne puis à preſent m'éloigner du Roy, je prens la liberté de ſupplier tres-humblement vôtre Majeſté, de vouloir avoir la bonté d'écouter en ma place le Pere Berulle, qui va vous trouver pour l'affaire qu'il vous expoſera luy-même. Je prie auſſi vôtre Majeſté de vouloir croire tout ce qu'il dira, comme ſi je le diſois moy-même. Vôtre Majeſté connoît déja aſſez le zele & l'eſprit de ce Pere : C'eſt pourquoy je me réjoüys infiniment de l'occaſion qu'il a eu, d'aller traiter avec elle. Et je ne doute pas qu'elle n'entende volontiers ſes propoſitions, & quelle ne reçoive auſſi ſes conſeils avec une grande bonté; puis qu'ils ſeront ſans doute tous portés pour la gloire de Dieu, pour le bien public de la France, & pour la ſatisfaction particuliere de vôtre Majeſté. J'eſpere que Dieu benira ſon voyage, & rendra ſa negotiation favorable, & particulierement parce qu'elle doit être appuyée de celle de Monſieur de Bethune, Chevalier doüé de tant de prudence & de bonté, & que la France aura bientôt occaſion de ſe réjoüyr, en voyant vôtre Majeſté & le Roy reünis plus que jamais, & liés avec leurs parens & alliés d'une plus étroite amitié & fidelité, qu'on en ait jamais veu dans le Royaume. C'eſt de quoy je prie Dieu du plus profond de mon cœur. Et pour finir je baiſe tres-humblement les mains à vôtre Majeſté. De Paris le 16. Mars 1619.

A MONSIEUR PAUL Gualdo, Archiprêtre de Padouë.

JE ſceus plûtôt le départ de Monſieur Jean-Baptiſte vôtre neveu, que ſa reſolution pour partir. J'avouë que cette penſée ne me plut pas. Quoy ! s'être enfuy de France auparavant même (comme on peut dire) d'y être arrivé ? c'eſt peut-être que les choſes de ce Royaume & de cette Cour ne meritent pas d'être conſiderées avec une particuliere application. Faire un voyage en des Pays étrangers, pour n'y apprendre autre choſe qu'à ſçavoir faire un recit en retournant chez ſoy, des Rivieres, des Campagnes, des Forêts, des Montagnes, des Places, des Villes, du nombre & de la maniere de s'habiller des Habitans ; c'eſt ſeulement avoir une connoiſſance des choſes muettes & inanimées, qui repaiſſent plus les yeux que l'eſprit. Celuy qui va hors de ſon Pays pour voir le monde, devroit, à mon avis, obſerver principalement les coûtumes & les mœurs des Nations étrangeres ; la nature des Rois ; les qualités de leurs Conſeils ; leurs forces ; les Loix des Royaumes ; l'état de la Religion ; comme l'autorité de commander eſt mélée avec la maniere d'obeyr : comme ils ſont avec leurs voiſins ; quelle humeur peccante il y a en chaque Gouvernement, & quel remede y ſeroit neceſſaire, ſi la Medecine y pouvoit avoir lieu. Ce ſont ces choſes, & autres ſemblables, concernantes les Gouvernemens, que je voudrois que les perſonnes qui vont voyager par le monde, ſceuſſent & remarquaſſent bien. De même que l'ame nous donne l'être, ainſi le gouverne-

ment donne l'être aux Royaumes. C'eſt pourquoy, il faut mettre toute ſon application à cette partie, & tâcher de la bien ſçavoir. Tout le reſte ſent le materiel. C'eſt de même que nos membres, qui ne ſont point de mouvement, que quand l'ame les fait mouvoir. Mais on ne peut comprendre le gouvernement des Royaumes en un jour ou deux. Il faut de l'étude pour cela, & pour l'étude, il faut du temps. Et ſi on examine toutes ces choſes en d'autres endroits, il les faut examiner en France, qui eſt un Etat ſi grand, ſi diviſé en matiere de Religion; ſi ſouvent agité par les diſcordes civiles; c'eſt l'une des plus grandes Cours de l'Europe, & un des plus conſiderables Gouvernemens du Monde, où il y a tant d'autres particularités dignes d'être conſiderées, que pluſieurs années ne ſuffiroient pas pour en avoir une entiere connoiſſance. Mais ce qu'il y a de plus particulier à obſerver, ce ſont les changemens continuels que l'on y voit. Et ſi pour ſe rendre propre au maniment des affaires publiques, il n'y a rien qui puiſſe ſervir davantage, que de voir la ſuite de pluſieurs evenemens, tous les autres Pays peuvent ceder à la France, parce que la France en cela peut ſervir d'Ecole à tous les autres Pays. Il faloit donc que Monſieur Jean-Baptiſte demeurât icy au moins tout le temps que durera l'Ambaſſade de Monſieur Contarini. Vous voyez déja, qu'il auroit pû remarquer une choſe tres conſiderable au commencement de ſon arrivée à Paris, ſur la retraite ſi inopinée de la Reine Mere à Blois, qui cauſe icy une ſi grande émotion. Que je voudrois bien pouvoir être avec Monſieur Bono nôtre amy! pour parler à preſent avec luy de cét evenement ſi impreveu, comme nous nous entretenions il y a deux ans de cét autre, auquel on s'attendoit ſi peu, quand la

Reine ſe retira de Paris. Sans doute que cét accident luy ſemblera bien grand. Il eſt grand de luy-même, & plus grand encore pour les ſuites qui regardent le public. Nous ſommes déja icy en alarme, & à la veille de voir d'étranges accidens, ſi Dieu n'a compaſſion de la France. Mais je laiſſe la France, & je reviens à vôtre Lettre; c'eſt une honte qu'on me l'ait renduë ſi tard. Et cependant ſi je deſire que les Lettres que l'on m'écrit ayent des aîles, c'eſt particulierement pour les vôtres, tant j'eſtime les nouveaux témoignages de vôtre amour, & tant je prens plaiſir aux nouveaux recits des choſes de Padouë. Quant au ſieur Tedeſchi, il me ſembloit bien que je pouvois croire qu'il n'avoit pas eu la hardieſſe de venir icy. Mais il ne prend plus la peine de m'écrire, ny de faire des Vers à ma loüange. Vous m'avez tout réjoüy, en me donnant des nouvelles de Monſeigneur de Feltre nôtre amy. Il y a un ſiecle deſormais que le cruel ne m'écrit point. Quelle belle excuſe trouvet'il dans ſa ſituation Boreales, afin de ne pas faire de reſidence pendant l'Hyver? je l'ay fait pendant neuf ans en Flandre, & je n'y ay pas été glacé. Si jamais il retourne en Italie, qu'il m'attende: Mais je ſuſpens mes menaces pour le preſent. Mille baiſemains de tout mon cœur à Monſieur Bono, & mille reïterations d'envie de ce doux repos dont il jouyt à Padouë; je m'imagine qu'il augmente tous les jours; parce qu'il eſt dans un lieu ſolitaire de luy-même: & moy au contraire, je paſſe ma vie en France parmy tant de bruit & d'embaras. Et pour finir je vous ſouhaite toute ſorte de contentement. De Paris le 20. Mars 1619.

AU PERE PIERRE BERULLE, *Superieur General de la Congregation de l'Oratoire en France, qui fut aprés creé Cardinal par le Pape Urbain VIII.*

A Angoulême.

LA Lettre de Vôtre Reverence a fait un tour auparavant que de m'être renduë. De Tours elle eſt allée à Paris, & de Paris elle eſt retournée à Tours, où enfin je ſuis venu pour pluſieurs affaires, & particulierement parce que le Roy m'a invité d'y venir. Je l'ay lû avec grand plaiſir, & j'ay remercié Dieu mille fois du bon état où ſont les affaires de la Reine, & ſur tout de ce que la plus grande partie de cette negotiation eſt tombée entre les mains de vôtre Reverence; dont la prudence & le zele promirent dés le commencement les heureux ſuccez que l'on voit déja paroître. Je n'ay pas encore veu le Roy; mais j'eſpere qu'aujourd'huy ou demain je pourray parler à ſa Majeſté. J'ay eu cependant une entiere connoiſſance de l'état où ſont icy les affaires. Et ſans doute l'arrivée de Monſieur le Prince de Piémont en ces Pays ſervira beaucoup, pour ôter les ombrages, remettre la confiance, & conduire le tout avec une plus grande facilité à ſa derniere perfection. V. R. peut bien croire, que je ne manqueray pas de continuer mes ſoins, & de les unir avec ceux que toutes les bonnes perſonnes y interpoſent; afin que nous puiſſions enfin voir une union entiere entre le Roy & la Reine Mere, la paix dans la Maiſon

Royale, & le repos par tout le Royaume. Et pour finir je ſouhaite à V. R. toute ſorte de bien. De Tours le 14. Juin 1619.

A LA REINE MERE.

A Angoulême.

COmme rien n'affligeoit davantage l'eſprit de nôtre Saint Pere, que de voir la mauvaiſe intelligence qui étoit entre Vôtre Majeſté & le Roy ſon fils, & qui alteroit entierement le repos de ce Royaume : ainſi rien ne pouvoit conſoler davantage ſa Sainteté, que la nouvelle de l'accommodement fait entre leurs Majeſtés, & du rêtabliſſement de la France en ſon premier état de tranquillité. La joye de ſa Sainteté en a encore été plus grande ; parce qu'elle a receu cette nouvelle par Vôtre Majeſté même, avec beaucoup de marques de confiance & d'affection. Vôtre Majeſté pourra voir par le Bref cy joint, la réponſe de ſa Sainteté, & par la Lettre qui y eſt incluſe, combien Monſieur le Cardinal Borgheſe eſtime l'honneur que Vôtre Majeſté luy a fait, de luy écrire ſur cette même matiere. Cette occaſion me rend hardy à prendre la plume, pour me réjouyr avec Vôtre Majeſté d'un ſi heureux ſuccez, à quoy je ſatisfais avec tous les ſentimens dont eſt capable une perſonne la plus dévoüée à ſon ſervice ; tant pour ce qui regarde le bien public, que pour les reſpects particuliers que j'ay pour vôtre perſonne Royale. Dieu veüille qu'un ſuccez ſi heureux ſoit accompagné de pluſieurs autres, & que le contentement de Vôtre Majeſté s'aug-

mente toûjours davantage parmy le bon-heur universel du Royaume. Et je baise tres-humblement les mains à Vôtre Majesté. De Tours le 4. Juillet 1619.

A LA REINE MERE.

A Angoulême.

LA resolution que Vôtre Majesté a prise de venir elle-même à Tours, pour s'y reünir entierement avec le Roy son fils, est en verité digne de sa prudence. Il ne pouvoit naître pour la France un jour plus heureux que celuy-cy ; & on peut bien croire, qu'elle donnera à present autant de marques d'allegresse de le voir arrivé, qu'on a veu d'ardeur dans ses desirs pendant qu'elle l'attendoit. J'ose assûrer Vôtre Majesté, que la joye que sa Sainteté en recevra, ne sçauroit être plus grande ; & que depuis long-temps nôtre S. Pere n'aura lû aucune Lettre avec plus de plaisir que ces dernieres, qui luy porteront une nouvelle qu'il a tant souhaitée. Je prie vôtre Majesté de vouloir avoir la bonté de me permettre aussi, que parmy tant d'applaudissemens publics, j'en puisse faire paroître ma joye particuliere à Vôtre Majesté ; j'ay pris la hardiesse de la témoigner par avance dans cette Lettre, en attendant que je la puisse mieux exprimer par ma presence. Et pour finir je baise tres-humblement les mains à Vôtre Majesté. De Tours le 18. Aoust 1619.

AU GRAND DUC de Toſcane.

LE retour de la Reine Mere auprés du Roy ſon fils, a réjouy infiniment toute la France. On ne peut pas douter que Vôtre Alteſſe, qui eſt ſi étroitement unie avec leurs Majeſtés, par la proximité du ſang, & tellement intereſſée pour ce Royaume, n'en faſſe ſon propre plaiſir, & celuy de ſes Etats. C'eſt pourquoy, je viens rendre à Vôtre Alteſſe ce devoir de congratulation, ſur un ſuccez ſi important, & qu'on a tant ſouhaité; comme nôtre S. Pere ne pouvoit avoir l'eſprit plus porté pour le faire reuſſir, les ſollicitations qu'il a voulu que je fiſſe pour cét effet de ſa part, ne pouvoient auſſi être plus efficaces. Avant hier la Reine arriva icy en tres-bonne ſanté, elle y fut receuë du Roy, avec de grands témoignages d'amour, & de reſpect. Je prie Dieu que la France puiſſe avoir lieu de ſe réjouyr autant de quelque ſuccez, qui augmente la proſperité de Vôtre Alteſſe; que Vôtre Alteſſe ſe réjouyt de celuy cy, qui eſt ſi favorable à la France. Et pour finir je luy baiſe tres-humblement les mains. De Tours le 7. Septembre 1619.

A MONSIEUR LE CHEVALIER Marin.

A Paris.

POurquoy, mon cher Monſieur le Chevalier, ne vous vis-je pas, quand je partis pour Fontaine-bleau ? ſans doute je vous aurois mené avec moy, ou je vous aurois enlevé. Quoy que je croye que vôtre veuë auroit été volontaire, & non pas forcée ; car je me perſuade, que vous ſeriés venu bien volontiers voir Fontaine bleau, qui eſt le lieu le plus eſtimé de toutes les Maiſons Royales que les Rois de France ont en campagne. Mais ſi je n'ay pû jouyr de vôtre converſation, j'ay au moins jouy de celle de vos Vers, dans l'armonie de vôtre agreable Muſette. C'a été tout mon divertiſſement pendant le chemin ; & à preſent que je ſuis arrêté, c'eſt la plus grande recreation que je prenne. O quelle veine Poëtique ! ô quelle pureté ! ô quelles nobles penſées ! mais quelle reſolution prendrez-vous de toutes vos autres compoſitions, qui ſont déja achevées, ou ſur le point d'être achevées ? Vous feriés en verité un grand tort à vôtre propre gloire ; à la liberalité d'un ſi grand Roy ; à la France & à l'Italie, qui font les mêmes ſouhaits, ou qui plûtôt ont de l'emulation pour participer à vos applaudiſſemens, ſi vous differiez plus long-temps de les mettre ſous la preſſe. Sur tout ſouvenez-vous, mon cher Chevalier, & je vous en prie de purger, comme je vous ay dit tant de fois, l'Adonis des Laſcivités, en ſorte qu'il n'ait rien à craindre de la rigueur de nos cenſures d'I-

talie, & qu'il ne s'expoſe pas enfin à mourir la ſeconde fois plus mal heureuſement par la violence de ces coups, qu'il fit la premiere par ces autres, que vous ferez paſſer pour fabuleux Je ſuis ſeur pourtant, que vous ne voudrez pas être l'homicide de vos productions. Cependant, nous prendrons plaiſir d'entendre le ſon de cette douce Muſette Pourquoy y avez-vous voulu mettre au commencement cette longue Lettre; ou plûtôt cette Apologie, à l'Achillini & à Preti? Vous avez trop abaiſſé vôtre vertu, & trop honoré l'envie de vos malveillans. Le mépris eſt le plus grand châtiment de l'envie; jamais aucune flêche n'a touché le Ciel. Quand on eſt arrivé à l'eminence de vôtre rang, on doit ſe ſoucier fort peu de quatre ou ſix ombres ambitieuſes, qui ne conviennent pas de l'applaudiſſement univerſel de tout le Theatre. Qui me trouverez-vous des grands hommes, tant anciens que modernes, de quelle Profeſſion que ce ſoit, qui n'ait eu des envies pendant ſa vie? Et parmy les Poëtes, laiſſant à part les anciens pour parler des modernes, que nous avons connus nous-mêmes, le Taſſe, & Guarini n'ont-ils pas auſſi reſſenti les dents de la malice & de l'envie? Et cependant, qui ſe ſouvient des oppoſitions qu'on a faites à leurs Poëmes. Ou bien, qui ſont ceux qui ne s'en mocquent pas? à preſent qu'ils ſont morts, ils vivent. Il en eſt arrivé de même aux Hommes Illuſtres dans les Lettres, dans les Armes, & en toutes les autres Profeſſions & Sciences. Enfin, la poſterité eſt celle qui donne la vie & la mort aux eſprits; c'eſt elle qui prononce la veritable ſentence, & il la faut attendre de ce Tribunal irreprochable & incorruptible. C'eſt aſſez parler ſur cette matiere; je vous diray le reſte de bouche. J'eſpere demeurer à Melun toute cette ſemaine, pour jouyr

un peu

un peu plus de ce bon air, & de cette belle ſituation. J'ay déja été une fois à Fontaine-bleau, & j'y retourneray demain. C'eſt à vray dire, une grande Maiſon, & digne d'un ſi grand Roy. Quoy que ce ſoit, pluſieurs Maiſons enſemble, qui ont été jointes l'une à l'autre en differents temps, & ſans aucun ordre, & toutes ces Maiſons forment une grande machine mal entenduë & confuſe; mais cette confuſion même eſt pleine de grandeur & de Majeſté. Sa ſituation eſt baſſe, & a quelque choſe d'horrible, particulierement en ce temps que la campagne n'eſt pas encore verte. Fontaine-bleau eſt au milieu d'une grande Foreſt; on voit à l'entour de la Maiſon pluſieurs collines couvertes de roches, qui ne produiſent aucun fruit ſur la terre, & ne preſentent aucun plaiſir à la veuë. La Foreſt eſt pleine de Cerfs; & comme c'eſt la chaſſe que les Rois de France aiment le plus, c'eſt pour cela que ce lieu, qui de luy-même n'eſt pas beaucoup conſiderable, devient ſi recommandable, par le ſejour que ſa Majeſté y fait avec tant d'autres perſonnes. Il y a pourtant de tres-beaux Jardins; & outre la premiere Fontaine, qui a donné le nom à la Maiſon, il y en a pluſieurs autres qui l'embelliſſent beaucoup. Mais pourquoy ne venez-vous pas vous-même faire un tour icy? Vous arriverez encore à temps pour voir Fontaine-bleau plus d'une fois, auparavant que je retourne à Paris. Vous connoîtrez cependant, par cette longue Lettre que je vous écris dans ma convalecence, le plaiſir que je prens d'avoir vôtre converſation de loin, puis que je n'ay pû en jouyr de prés. Et pour finir je vous ſouhaite toutes ſortes de biens & de contentemens. De Melun le 7. Avril 1620.

A MONSIEUR LE PRINCE de Vaudemont.

A Nancy.

COmme Vôtre Excellence a ſurpaſſé en toutes ſortes de vertus l'attente qu'on s'étoit formé de vôtre jeuneſſe ; on peut auſſi dire, que vous vous êtes ſurmonté vous-même, dans la genereuſe reſolution que vous avez priſe, d'aller pendant la delicateſſe de vos ans, vous exercer dans les armes d'Alemagne. Mais puis que Vôtre Excellence en prenant ce deſſein, eſt pouſſée par une fin ſi juſte, comme eſt celle de s'employer pour l'intereſt de l'Egliſe Catholique, on ne doit pas douter pour cét effet, que Dieu ne vous donne des forces au deſſus de vôtre âge, & une fortune qui ſurmontera tous les dangers. Allez-donc heureuſement, & j'eſpere qu'à vôtre retour vous ſerez receu avec de bien plus grands applaudiſſemens que ceux qui accompagnent preſentement vôtre départ. Cependant, je vous rends tres-humbles graces, de l'obligeante Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en cette occaſion. Et pour finir je vous baiſe les mains avec une tres-grande affection. De Paris le 15. Avril 1620.

A MONSIEUR LE PRINCE de Bozzolo.

A Bozzolo.

LA mort de Monſeigneur l'Evêque de Mantouë, que Dieu reçoive en ſa Gloire, a privé l'Egliſe d'un grand Prelat, vôtre Maiſon d'un grand ornement, & la mienne d'un Seigneur & d'un parent, qui étoit reſpecté avec grande affection de tous ceux de mon ſang. Mais puis que tous les accidens humains proviennent de Dieu, il faut auſſi ſoûmettre à ſa Divine volonté tous les mouvemens que la mort & la vie apportent avec elles. Je rends mille graces à Vôtre Excellence, de la nouvelle qu'elle a bien voulu me donner de ce funeſte accident, que j'accompagne de mes regrets, avec autant de ſentimens de condoleance, qu'il cauſe d'ennuy & de triſteſſe. Vous me trouverez toûjours icy diſpoſé à vous rendre mes ſervices, comme j'y ſuis obligé. Et pour finir je vous baiſe treshumblement les mains. De Paris le 22. Avril 1620.

A MONSIEUR LE CARDINAL Borgia.

A Rome.

JE ſuis ſi obligé à Monſieur Inico vôtre frere, pour les faveurs qu'il me fit en Flandre, & pour celle dont vous eûtes la bonté de m'honorer vous-même à Rome, que je dois toûjours ſouhaiter que vôtre famille s'avance de plus en plus dans les grandeurs, & me réjouyr avec grande affection, d'en voir arriver le ſuccez; ce dernier eſt d'une conſequence tres-importante, en ce que ſa Majeſté Catholique vous deſtine à preſent au Gouvernement du Royaume de Naples: Et je ne ſçay, à vray dire, quelle occaſion plus favorable on pourroit vous offrir pour exercer vôtre prudence & vôtre valeur, & pour en faire reſſentir les mêmes effets à ce noble Royaume, que vous avez fait paroître en tant d'occaſions à cette grande Cour de Rome. Je vous ſupplie d'agréer ce tres-humble témoignage de congratulation, que je viens vous preſenter en ce rencontre, & de me continuer comme auparavant, l'honneur que je deſire de vôtre protection. Et pour finir je vous baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 23. Avril 1620.

A MONSIEUR TOBIE Matthei, Gentil-homme Anglois.

A Bruxelles.

EN amitié, celuy qui a plus de ſouvenir, eſt celuy qui aime le plus. Cedez moy donc Monſieur en affection, puis qu'il y a preſentement un ſiecle que je n'ay receu aucune marque de la vôtre: cependant, je vous en ay donné pluſieurs de la mienne, & en diverſes manieres. Bien plus, je puis dire que pendant ces derniers temps je me ſuis transformé en eſprit en vôtre perſonne. Je paſſay avec vous de cette façon en Angleterre; je fus a Londre; je courus le riſque du ſerment, j'en remportay enſuite avec vous une victoire glorieuſe; & enfin je retournay avec vous en Flandre; & à preſent je ſuis pareillement en eſprit en vôtre compagnie à Bruxelles. Mais je ne veux pas croire pourtant, que pendant vôtre ſilence vous ne parliez quelquefois de moy en vous-même. Je vous écris à cette heure par l'occaſion qui ſe preſente de nôtre cher Monſieur Daniel. Cette Lettre ſera animée, car il vous dira de bouche ce que j'auray manqué d'écrire. Mais vous qui êtes un Uliſſe Anglois, quand viendrez-vous faire encore un tour en France? Venez-y je vous en prie, pendant que je ſuis icy. Quoy qu'on m'ait dit que vous ne voulez plus entendre parler ny de voyage ny de Cour, & que vous ne ſongez qu'à mener une vie paiſible. Si cela étoit vray, ô combien je vous porterois envie! Que je deſire auſſi de pouvoir pour l'avenir être le maître de mon temps, que j'ay employé

juſques à preſent pour les autres ! Les années ſe paſſent, mon cher Monſieur Tobie, & nôtre vie s'en va avec eux. Et comme dans les Fleuves une onde en entraîne une autre ſans jamais retourner ; ainſi dans la vie humaine un jour fait diſparoître l'autre, & celuy qui eſt paſſé ne revient jamais plus. Je voudrois donc, ſans attendre davantage, pouvoir auſſi vivre à moy-même dans une retraite tranquille hors de l'embarras des affaires publiques Dieu faſſe ce qu'il luy plaira ; car il faut ſoûmettre l'obeyſſance de nos ſens à la Loy de ſa Divine volonté. Et pour finir je vous baiſe les mains. De Paris le 19 May 1620.

AU MEME.

A Bruxelles.

NE parlons plus de guerre entre nos affections, mon cher Monſieur Tobie ; elles ont déja aſſez combattu. Et puis que la vôtre ne veut pas ceder à la mienne, que la victoire ſoit égale. Et vous pouvez bien croire, que je ne ſeray pas fâché de recevoir de vous un change qui ſoit égal en amour. Hier je receus vôtre Lettre, & aujourd'huy je vous écris tout de nouveau. Quant au Livre d'Auditilia, j'accepte l'offre que vous m'en faites, & j'en attens l'accompliſſement au plûtôt. On n'en trouve point icy, & quand il y en auroit, vôtre exemplaire apportera avec luy, non ſeulement l'eſprit de celuy qui l'a compoſé, mais auſſi de celuy qui l'a lû, & par conſequent, le profit que j'en tireray en le liſant, en ſera plus grand. Les Eſpagnols ſont en verité ſçavans dans leurs compoſitions ſpiri-

tuelles ; & cette langue a un je ne ſçay quoy de plus energique, par ſa gravité, pour mieux imprimer les choſes. Cependant, nôtre Belarmin fait retentir ſa pieté par ſes œuvres ſpirituelles, comme il a fait entendre ſa Doctrine en celles des Controverſes. Il vient de mettre au jour un petit ouvrage de l'Art de bien mourir, qui me paroît tres-utile. Il enſeigne enfin à bien mourir ; Art qui ſans doute eſt le Roy des Arts ; parce que ſi celuy-cy ne réüſſit bien, que ſerviroit-il d'avoir parfaitement exercé tous les autres ? De même que celuy qui a évité mille écueils & mille tempêtes en mer, ne peut pas dire d'avoir fait une heureuſe navigation, auparavant que d'être arrivé au port. Ainſi parmy les ondes & les naufrages des accidens humains, que pas-un ne tire avantage de ſa vie, que lors qu'il ſera au moment de ſa mort. Je vous envoye un exemplaire de ce Livre ; car je crois que juſques à preſent vous n'en avez point veu. Au reſte, pourquoy refuſez-vous de me faire part de ce doux repos, où vous me marquez vouloir vivre pour l'avenir ? Plus je le trouve preferable à cette vie pleine de brujt & de trouble des affaires publiques & des Cours, plus mon deſir s'en augmente de jour en jour. O jour heureux, ſi jamais j'y puis arriver ! Mais n'en parlons plus ; parce que pour trop penſer à la ſolitude, ſouvent le deſir qu'on en a, ſe change en tourment. Et pour finir je vous baiſe les mains. De Paris le 4. Juin 1620.

A LA REINE MERE.

A Angers.

LA joye que ſa Sainteté reſſentit l'année paſſée, fut tres grande, en voyant qu'il y avoit une ſi bonne reconciliation établie entre Vôtre Majeſté & le Roy ſon fils, dans leurs conferences de Tours. Sa Sainteté eſpera dés lors, que Vôtre Majeſté iroit bien tôt demeurer auprés du Roy, & que de cette maniere l'union de leurs perſonnes feroit beaucoup plus paroître celle de leurs cœurs, & que la paix de la Maiſon Royale confirmeroit d'autant plus celle du Royaume. Nôtre S. Pere a veu enſuite avec un tres-grand chagrin, que non ſeulement ce bien tant ſouhaité n'eſt pas juſques à preſent arrivé; mais qu'au contraire, les premieres méfiances ont commencé à renaître, & avec les méfiances, les mêmes dangers d'auparavant, & d'autant plus à craindre, que les rechutes ſont plus dangereuſes aprés les maladies. Sa Sainteté me commanda dernierement, que je parlaſſe au Roy de ſa part ſur une matiere ſi importante. C'eſt pourquoy, ſuivant cét ordre, je parlay il y a peu de jours à ſa Majeſté, je l'exhortay & la priay tres-inſtamment, de tâcher de ſon côté de ſe remettre en meilleure intelligence avec Vôtre Majeſté. Je repreſentay au Roy, qu'il devoit cela à Dieu, à la nature, à ſon Royaume, à la Chrêtienté, à la Religion, en France, & à la même Religion hors de France; mais particulierement à preſent en Alemagne, où les Heretiques s'efforcent de l'opprimer, & où ſa Majeſté a promis, par tant de mar-

ques de ſa pieté, de la ſecourir; & il ſera quaſi impoſſible que cela reüſſiſſe pendant que les diviſions domeſtiques de ſon Royaume dureront. Le Roy me répondit, qu'il avoit toûjours tâché de donner toute ſorte de ſatisfaction à Vôtre Majeſté; qu'il ſçavoit n'avoir jamais manqué de vous rendre l'honneur & porter le reſpect qu'il vous devoit : qu'il avoit premierement invité pluſieurs fois Vôtre Majeſté de venir auprés de luy, & que depuis il vous avoit fait les mêmes inſtances par trois fois d'y venir avec Monſieur de Blainville; & il conclut, qu'il ne ſouhaitoit rien davantage, que de vivre en une parfaite correſpondance & union avec Vôtre Majeſté, & de luy en donner des marques tres-obligeantes & tres-evidentes. Voila ce que je dis au Roy de la part de ſa Sainteté, & la réponſe que ſa Majeſté me fit. Pour ſatisfaire entierement aux ordres de Nôtre Saint Pere, il ne manqueroit autre à preſent, que d'expoſer auſſi les mêmes choſes à Vôtre Majeſté. Mais les affaires preſentes me retiennent icy auprés du Roy; je feray par cette Lettre ce que je ne puis faire en perſonne. C'eſt pourquoy, je repteſente à Vôtre Majeſté les mêmes raiſons marquées cy-deſſus, par leſquelles ſa Sainteté la prie, avec toute la tendreſſe poſſible, de tâcher de ſon côté de rentrer en cette union de ſentimens & de volonté avec le Roy ſon fils, pour pluſieurs raiſons; mais particulierement pour le ſervice de ce Royaume, & pour le bien public du Chriſtianiſme; & ſur toutes choſes, de fuyr par toutes ſortes de moyens poſſibles (comme je l'ay pareillement fait ſçavoir icy au Roy) toutes les occaſions d'en venir aux armes. Perſonne ne ſçait mieux que Vôtre Majeſté, de quelle nature ſont les guerres civiles. Comme elles privent de liberté, quand elles ſont

commencées, ceux qui en jouyſſoient d'une entiere auparavant que de les commencer, & combien elles ſont également pernitieuſes aux vainqueurs & aux vaincus ; dont les playes de la France même ſont un funeſte témoignage ; puis que c'eſt particulierement pendant les guerres civiles, que l'Hereſie s'eſt introduite icy ; & que par la faveur des armes elle a toûjours cherché de s'augmenter & de s'établir de plus en plus. Vôtre Majeſté connoît bien, qu'il ne pouvoit arriver dans ce Royaume un plus grand châtiment que celuy-là. Et puis qu'elle ſçait bien mieux que moy, que les Heretiques n'ont icy autre but, qu'à former un gouvernement de Republique, directement oppoſé à la Monarchie temporelle du Roy, de la même maniere qu'ils en ont déja formé un autre, directement contraire à la Monarchie ſpirituelle de l'Egliſe. Et comme l'Hereſie s'eſt toûjours augmentée davantage pendant les guerres civiles, & principalement parmi les diſcordes du Corps Catholique de ce Royaume ; ainſi par le moyen de la paix publique, & particulierement par l'union du même corps Catholique, il faut faire en ſorte de l'abaiſſer & de la détruire ; le Roy reüni, & ne faiſant qu'une même choſe avec Vôtre Majeſté, doit être l'ame de cette union. Voila quelles ſont les raiſons que Nôtre S. Pere s'eſt propoſé à luy-même, & qu'il a voulu que je propoſaſſe de ſa part au Roy & à Vôtre Majeſté. J'aurois ſouhaité paſſionnément, comme j'ay dit cy-deſſus, de pouvoir venir en perſonne rendre ce devoir à Vôtre Majeſté, & luy donner en cette occaſion quelque marque de mes tres-humbles reſpects. Mais puis que je ne puis recevoir cét honneur, j'ay prié Monſeigneur l'Archevêque de Sens de me faire la grace de ſatisfaire en mon nom à ce premier devoir, & de vous témoigner

en même temps ſes ſoûmiſſions & les miennes. C'eſt pourquoy, je ſupplie tres-humblement Vôtre Majeſté, d'avoir la bonté de le croire comme elle me croiroit moy-même. Sa Sainteté recevra ſans doute une joye particuliere, de voir que le Roy a mis entre les mains de ſi illuſtres Sujets, comme ſont ceux qu'il envoye à preſent traiter avec Vôtre Majeſté; & particulierement d'un ſi digne Prelat que Monſeigneur de Sens, une negotiation, qui ſans doute eſt une des plus conſiderables qui ſe ſoient preſentées depuis long-temps en ce Royaume. Je prie Dieu qu'il la faſſe reüſſir heureuſement, & qu'il donne à Vôtre Majeſté toutes ſortes de proſperités. Et pour finir je baiſe tres humblement les mains à Vôtre Majeſté. De Paris le 3. Juillet 1620.

AU ROY TRES-CHRE'TIEN,

IL ne pouvoit arriver aucune choſe qui tournât plus à la gloire de Vôtre Majeſté, que de faire en ſorte qu'aprés qu'on avoit veu ſes armes marcher par tout victorieuſes, on vid auſſi ſa Pieté remporter la Victoire ſur ſes armes; c'eſt ce que Vôtre Majeſté a fait paroître en peu de jours, en ſurmontant toutes les oppoſitions, & ayant, comme on peut dire, vaincu la Victoire même, lors qu'elle a donné la Paix à ſon Royaume, & établi une ſi heureuſe reünion avec la Reine ſa Mere. C'eſt pourquoy, on peut revoquer en doute lequel des deux grands Rois Vôtre Majeſté a voulu imiter le plus; ou le Roy ſon pere dans la gloire des armes, ou le Roy S. Louys, dont elle porte le nom, dans l'eminence de ſa pieté. Comme je prevois la joye que ſa Sainteté aura de ces

ſuccés, je viens dés à preſent la témoigner à Vôtre Majeſté, comme une des plus grandes que Nôtre S. Pere ait jamais receu, & je prens la liberté d'y joindre auſſi la mienne en particulier, pour marque de mes tres-humbles reſpects. Dieu veüille combler ces bon-heurs de Vôtre Majeſté avec d'autres plus nouveaux & plus grands. Et je luy baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 16. Aouſt 1620.

A MONSIEUR LE CARDINAL de Retz.

En Cour.

VOus avez mieux combattu, Monſieur, avec la force de vos conſeils, que les autres n'ont fait avec celle des armes: C'eſt pourquoy, il ne faut pas s'étonner ſi c'eſt particulierement par leur moyen, que la France a obtenu une paix la plus avantageuſe qu'elle pouvoit ſouhaiter. Je me réjouys le plus affectueuſement que je puis avec vous de ce ſuccez, qui reſulte tant à vôtre honneur; & je prie Dieu, qu'il en rende tous les jours les ſuites plus heureuſes pour le Royaume en general, & pour vous en particulier. La venuë de la Reine à Tours me fait eſperer, que je pourray auſſi aller bien-tôt en Cour. C'eſt ce que je ſouhaite paſſionnément, afin d'avoir lieu de faire moy-même ce que je ne faiſois que par Lettres, & de pouvoir vous témoigner mieux en cette maniere le deſir que j'ay de vous ſervir. Je vous baiſe les mains avec toutes ſortes de reſpects. De Paris le 16. Aouſt 1620.

AU PERE BERULLE,
Superieur General de la Congregation de l'Oratoire en France.

En Cour

NOus avons enfin la paix, j'en remercie Dieu mille fois. En verité, les nouveautez qui arrivent en France ſont toûjours grandes & impreveuës. Mais pour moy je ne ſçay s'il en pouvoit arriver une plus grande & plus inopinée que celle-cy; puis que l'on a veu qu'en un même jour on a fait la guerre & la paix dans le Royaume. J'ay receu un plaiſir particulier, de ce que V. R. m'a écrit touchant la reſolution reciproque du Roy & de la Reine ſa Mere, de ne vouloir plus ſe ſeparer pour l'avenir. Et comme la ſeparation de l'année paſſée avoit fait naître les nouveaux troubles, ſans doute l'union qui eſt à preſent entre leurs Majeſtés, ſera à l'avenir le veritable remede pour les éviter. Monſieur le Prince de Condé eſt digne de grande loüange, mais particulierement Monſieur le Duc de Luynes, d'avoir rendu de ſi bons offices, & d'avoir ſi vivement employé ſon autorité auprés du Roy, afin que les affaires reüſſiſſent comme elles ont fait. Il me ſemble qu'on peut croire, par toutes ſortes de raiſons, que Meſſieurs du Maine & d'Epernon, doivent jouyr de l'avantage de cette paix. En ce cas, il n'y a point de doute, que jamais il ne s'eſt preſenté une plus belle occaſion d'unir enſemble tant d'armes, & d'avancer icy les affaires, pour le ſervice commun de l'Egliſe & du Roy. Dieu veüille inſpirer de bons conſeils à ceux qui en peu-

vent donner le plus à ſa Majeſté. J'iray bien-tôt voir le Roy, & j'employeray pour cét effet tous mes ſoins; je ſçay auſſi que V. R. ne manquera pas, en un temps ſi favorable, d'employer les ſiens. Et pour finir je vous ſouhaite toute ſorte de contentement. De Paris le 21. Aouſt 1620.

AU ROY TRES-CHRE'TIEN.

DIeu reſervoit en Bearn le comble des Victoires de Vôtre Majeſté; & il l'a conduit comme de ſa propre main en ces Pays-là, pour y produire ces heureux & glorieux effets que l'on voit aujourd'huy. Vôtre Majeſté, par ſa preſence Royale, y a rétabli en un moment le culte de Dieu; rendu l'ancien honneur aux Autels; remis l'Egliſe dans ſes premiers biens, & la liberté dans le Pays. Vôtre Majeſté, aprés avoir fait triompher la Pieté, a voulu auſſi que la Juſtice triomphât en même temps; ce qui a été ſi avantageux à ſon autorité Royale, que l'on peut être en doute qui aura été le premier, ou de Vôtre Majeſté à rendre en cette occaſion ce ſervice à Dieu, ou de Dieu à en donner la recompenſe à Vôtre Majeſté. On a bien veu à preſent, comme en tant d'autres rencontres, combien les interêts de l'Egliſe ſont unis à ceux de Vôtre Majeſté; & combien ceux-cy conſpirent à l'avantage & en faveur des autres. La joye de Paris, que ces ſuccez de ſi grande importance rendent commune à tout le Royaume, me fait prendre la liberté d'en témoigner auſſi la mienne à Vôtre Majeſté par cette Lettre, qui luy fera connoître mes tres-humbles reſpects. Quoy que d'autre côté je m'y ſente plus porté, par l'o-

bligation de luy repreſenter dés à preſent, la joye que ſa Sainteté en reſſentira, qui ſans doute ſera infinie & inexplicable. Je prie Dieu qu'il veüille prolonger la vie de Vôtre Majeſté, & qu'à meſure de l'augmentation des années, elle augmente auſſi le bon-heur de ſes ſuccez. Et je luy baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 26. Octobre 1620.

A MESSIEURS LES Evêques de Leſcar & d'Oleron.

En Bearn.

APrés cinquante ans de tenebres, il a enfin plû à Dieu de rendre la lumiere en Bearn, & de faire naître ce jour que vous & les autres Eccleſiaſtiques & Catholiques du Pays, & generalement toutes les bonnes perſonnes de toutes les autres parties du Royaume, avez tant ſouhaité. La verité a ſuccedé à l'erreur; les chaiſes de l'Evangile à celle de la peſte; les Prelats legitimes, aux faux Paſteurs; & la Religion, à l'Hereſie: Enfin on a rendu le droit à l'Egliſe; & avec le droit de l'Egliſe, le Roy eſt rentré en celuy de ſon autorité Royale. Et afin que la prudence divine parût davantage en ces heureux evenemens, Dieu qui a donné au Roy le même zele & le même nom que ſon glorieux ayeul S. Louys, a voulu operer en ce rencontre par les propres mains de ſa Majeſté, avec des circonſtances autant ſurprenantes que merveilleuſes. Que ſa divine bonté en ſoit donc loüée mille fois, & que mille graces luy en ſoient renduës. Je me réjouys avec vous, de tous ces heureux

ſuccez, autant qu'il m'eſt poſſible, & vous aſſu-re, que la joye de vous voir rétablis dans les Dignitez, dans les biens & les Charges de vos Egliſes, ne cede aucunement au deſir paſſionné que j'en reſſentois auparavant en moy-même, & aux inſtances ſi efficaces que j'ay continuellement fait icy au nom de ſa Sainteté. Je luy feray ſçavoir le tout, & je ſçay qu'elle en rendra des graces particulieres à Dieu, & qu'elle loüera ſur tout le zele que vous avez fait paroître dans tout le cours de cette negotiation, qui a été terminée à vôtre honneur, & au profit de vos troupeaux. Il ne reſte plus à preſent que de les inſtruire & gouverner avec grand ſoin & diligence, & comme des peuples qui ont été ſi long-temps ſans veritables Paſteurs; en quoy je ſçay que vous ne manquerez pas de faire entierement vôtre devoir. Cependant, je viens vous offrir de nouveau mes ſervices, & icy, & à Rome, pour tout ce que je pourray faire dans l'une & l'autre Cour. Et pour finir je vous baiſe treshumblement les mains. De Paris le 26. Octobre 1620.

A MONSIEUR LE CARDINAL de Retz.

En Cour.

LEs Victoires naiſſent pour le Roy, mais auparavant elles prennent leur origine dans ſon Conſeil. C'eſt pourquoy chacun peut voir par vôtre voyage de Bearn, combien de part vous avez eu en celle que ſa Majeſté a remporté, & qui a fait le comble des autres precedentes. Le Gentil-homme qui a été envoyé icy, m'eſt venu trouver de la part de Monſieur le Duc de Luynes; & m'a fait un ample recit de ce qui étoit arrivé juſques à ſon départ. Il m'a dit entr'autres choſes, qu'il vous avoit veu à Navarreins, dont je me ſuis bien réjouy; puis que de cette maniere vous aurez non ſeulement été à temps pour conſulter, mais auſſi pour executer une affaire de ſi grande importance, comme étoit celle qu'une Place de cette conſequence vient ſous la domination du Roy. Ces illuſtres & devotes actions de ſa Majeſté ont rempli Paris de joye; la mienne eſt arrivée au point que vous pouvez vous imaginer: celle de ſa Sainteté ſera pareillement infinie; & je voudrois que mes Lettres euſſent des aîles, pour luy porter au plûtôt la nouvelle de ces ſuccez ſi favorables pour le bien commun de l'Egliſe, & pour celuy de ſa Majeſté. Je m'en réjouys à preſent avec vous du plus profond de mon cœur, & en attendant que je m'acquitte mieux de ce devoir par ma preſence. Je vous baiſe tres humblement les mains. De Paris le 28. Octobre 1620.

A NOTRE S. PERE LE PAPE Paul V.

VOtre Sainteté me fit, par un excez de ſa bonté, reſſentir ſes graces dés le commencement même de ſon Pontificat; & pour m'en combler de nouveau, elle a bien voulu me les continuer toûjours. Celle que je reçois à preſent avec la dignité du Cardinalat eſt ſi grande, que plus Vôtre Sainteté fait paroître en cela ſon humeur obligeante envers moy, moins je trouve de termes & de paroles pour luy en témoigner en cette occaſion mes reſſentimens. Mon ſilence plein de reſpects, ſervira ſeulement pour faire connoître mes obligations, que je ne ſçaurois exprimer, tant elles ſont grandes. J'eſpere pourtant, que Dieu me fera la grace d'exercer cette Dignité, avec un ſi grand zele vers le S. Siege Apoſtolique, & avec des ſentimens ſi ſoûmis à Vôtre Sainteté, qu'elle n'aura pas ſujet de ſe repentir de m'en avoir voulu ſi benignement gratifier, & honorer en même temps toute ma famille. Cependant, aprés avoir receu un ſi grand honneur, j'auray encore lieu de me vanter d'avoir été élevé à un ſi haut degré par un Pape doüé de ſi eminentes qualités, qu'il fut jugé digne du Pontificat beaucoup auparavant d'y être parvenu, & qui enſuite a fait reſſentir à l'Egliſe toute ſorte de bon-heur dans ſon adminiſtration. Et pour finir je baiſe les tres-ſaints pieds de Vôtre Sainteté avec toute ſorte d'humilité. De Paris le 31. Janvier 1621.

A MONSIEUR LE CARDINAL *Borgheſe.*

A Rome.

COmme c'eſt par vôtre favorable protection que j'ay premierement obtenu la Nonciature de Flandre, & enſuite celle de France; je reconnois auſſi, que c'eſt particulierement par vos bons offices, que ſa Sainteté a bien voulu m'honorer du Cardinalat. De ſorte que vous pouvez facilement connoître combien je vous ſuis redevable, & combien je ſuis obligé de ſuivre toûjours vôtre volonté plus que la mienne. Je ne ſçaurois exprimer avec ma plume les ſentimens qui abondent dans mon cœur : C'eſt pourquoy vous ne devez pas vous étonner, ſi les termes & les expreſſions me manquent, pour vous rendre les graces que cette Lettre vous devroit marquer, en reconnoiſſance de vos bien-faits & de vos faveurs. Je prie Dieu qu'il me faſſe la grace de pouvoir plus dignement ſuppléer par mes actions, au defaut de mes paroles; & qu'avec l'augmentation de cette Dignité, il augmente auſſi les occaſions de vous faire toûjours paroître davantage mes tres-humbles reconnoiſſances. Et je vous baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 31. Janvier 1621.

A L'EMPEREUR.

LE Marquis Bentivoglio mon neveu, mourut l'année paſſée étant au ſervice de Vôtre Majeſté ; & le plus grand déplaiſir qu'il eut en mourant, fut de n'avoir pû la ſervir plus longtemps. Comme j'ay toûjours eu un même attachement que luy pour le party de Vôtre Majeſté, pour avoir lieu de luy marquer mon obeïſſance, je viens luy faire part de ma promotion au Cardinalat, & la ſupplier en même temps de vouloir avoir la bonté de m'honorer dans cette Dignité de ſes commandemens, en ſorte que je puiſſe faire connoître que je ſuis autant porté pour Elle dans la profeſſion Eccleſiaſtique, que mon neveu l'étoit dans l'Art Militaire Quoy que ce ſoit l'intereſt du public plus que le mien, qui excite ce deſir ſi paſſionné de ſervir Vôtre Majeſté, que Dieu a élevé à l'Empire, afin qu'elle s'intereſſe plus pour les affaires de l'Egliſe, que pour les ſiennes propres ; & afin que par l'union de leurs intereſts, elle obtienne enſuite, en faveur de l'une & de l'autre, quaſi plus par ſon zele que par ſes armes, toutes les victoires qu'elle a remportées. Je prie Vôtre Majeſté d'être perſuadée, que comme je n'ay pas manqué depuis que je ſuis auprés du Roy tres Chrêtien, de ſervir Vôtre Majeſté en toutes les occaſions qui ſe ſont preſentées, & particulierement l'année paſſée, lors que Monſieur le Comte de Firſtemberg, vôtre Ambaſſadeur extraordinaire, fut envoyé icy. Je ne manqueray pas auſſi d'en faire de même en toutes celles qui ſe preſenteront à Rome, & qui me donneront plus de lieu de faire

paroître en cette Cour mes tres-humbles reſpects pour Vôtre Majeſté, à qui je baiſe tres-humblement les mains, priant Dieu qu'il la comble de toute ſorte de bon-heur. De Paris le 10. Fevrier 1621.

AU ROY D'ESPAGNE.

PLuſieurs Hommes de ma famille ont eu le bon-heur d'être employés au ſervice de Vôtre Majeſté dans ſon Armée Royale de Flandre, & pluſieurs auſſi y ſont morts dans les Batailles. J'ay eu enſuite occaſion de rendre mes tres-humbles ſervices à Vôtre Majeſté pendant ma Nonciature en vos Provinces des Pays-bas, & pendant celle-cy de France, j'ay toûjours tâché de faire de même par tout où j'ay pû, & d'en donner de grands témoignages à ſes Miniſtres, mais particulierement à la Reine tres-Chrêtienne ſa fille. Pour continuer de donner des marques de mon obeyſſance à Vôtre Majeſté, je prens la liberté de luy faire ſçavoir l'honneur que ſa Sainteté a bien voulu me faire de m'élever à la Dignité de Cardinal. Je ſupplie Vôtre Majeſté de recevoir avec quelque ſorte de bonté, les tres-humbles devoirs que je luy rends, & d'être perſuadée que je n'auray pas moins d'empreſſement à l'avenir, de luy marquer en Cour de Rome l'attachement que j'ay à ſon ſervice, que j'en ay eu pour le paſſé dans la Cour de Flandre & en celle de France. On peut bien attribuer à grand honneur d'être employé au ſervice de vôtre Couronne, qui n'a point d'autres intereſts que ceux de l'Egliſe, & qui a toûjours eu pour but l'augmentation de la Religion, à meſure qu'elle aug-

mentoit ſes Royaumes. Je prie Dieu qu'il accorde à Vôtre Majeſté toute ſorte de grandeur & de bon-heur ; & je luy baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 12. Fevrier 1621.

AU SERENISSIME CARDINAL Infant.

A Madrid.

LA promotion de Vôtre Alteſſe au Cardinalat a comblé d'honneur le Sacré College : C'eſt pourquoy, ceux qui entrent dans ce rang, ne peuvent rien ſouhaiter avec tant d'empreſſement, que de rendre leurs ſervices à un Prince qui l'a rendu ſi recommandable. Comme ſa Sainteté a eu la bonté de m'élever auſſi à cette Dignité, je me ſens obligé d'offrir en même temps mes tres-humbles ſervices à Vôtre Alteſſe, & de la ſupplier de me donner quelque occaſion de les pouvoir employer avec autant d'ardeur & de ſoûmiſſion, que je les offre à preſent à Vôtre Alteſſe par cette Lettre. Je prie Dieu qu'il conſerve pendant long-temps à l'Egliſe, le bien qu'il luy a donné en luy donnant Vôtre Sereniſſime perſonne, à qui je baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 12. Fevrier 1621.

A LA SERENISSIME Infante.

A Bruxelles.

VOtre Alteſſe ſçait avec combien de zele & d'attachement j'ay toûjours ſouhaité de luy rendre mes ſervices pendant le temps de ma Nonciature auprés de ſa Sereniſſime Perſonne ; & combien j'ay auſſi ſouhaité d'en pouvoir faire de même en France auprés de la Reine tres-Chrêtienne ſa niéce. C'eſt pourquoy V. A. croira facilement, qu'il n'y a rien qui me rende plus joyeux de la Dignité du Cardinalat, à laquelle je viens d'être élevé, que parce que je ſuis en cette maniere plus capable de recevoir ſes commandemens, & plus propre à les executer. C'eſt pour cela que je fais part à V. A. de cette promotion, & je la ſupplie de me faire la grace pour l'avenir, de m'honorer de ſes ordres, & de vouloir me continuer les mêmes effets de ſa bonté en Cour de Rome, qu'elle m'a fait reſſentir en ſa Cour de Flandre. Dieu veuille faire proſperer V. A. pendant long-temps, & luy accorder les graces que ſes vertus Royales meritent, & que tout le monde admire en ſa Sereniſſime perſonne, à qui je baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 12. Fevrier 1621.

A MONSIEUR LE MARQUIS Spinola, Conſeiller d'Etat de ſa Majeſté Catholique, Meſtre de Camp General en Flandre, Capitaine General de l'Armée dans le Palatinat.

JE ne puis faire part à V. E. de ma promotion au Cardinalat, ſans me réjouyr en même temps de celle de Monſieur le Cardinal vôtre fils. Je me réjouys donc infiniment avec V. E. de l'honneur que l'Egliſe a fait à vôtre Famille, qui en avoit déja receu de ſi grands pour les beaux exploits de vôtre illuſtre perſonne. Je ne doute pas que Monſieur le Cardinal ne doive imiter les vertus de ſon pere, & qu'il n'employe utilement ſes ſervices pour les affaires Catholiques dans la profeſſion Eccleſiaſtique, comme V. E. a fait & fait encore plus que jamais, avec tant de courage, dans l'Art Militaire. Aprés avoir rendu ce devoir à V. E. je m'acquite de l'autre, qui eſt de luy faire ſçavoir que j'ay auſſi été élevé à la même Dignité; & je prie V. E. autant que je puis, d'en diſpoſer avec la même autorité qu'elle a toûjours eu ſur moy pendant mes Emplois de Flandre & de France. J'oſe bien aſſurer V. E. que Monſieur le Cardinal ſon fils n'aura perſonne qui luy ſoit plus acquis que moy; & j'eſpere que l'attachement que j'auray à ſon ſervice ſera ſi grand, que je meriteray par là d'avoir toûjours quelque nouvelle part dans les bonnes graces de V. E. Je ne ſçaurois finir cette Lettre ſans me réjouyr encore, des glorieux ſuccez qu'elle a eu dans le Palatinat, qui ont juſtement reuſſi ſelon l'eſperance qu'on avoit conceu

de ces armes commandées par un ſi grand General, & priſes pour une ſi juſte cauſe. Je prie Dieu qu'il les augmente de jour en jour, & qu'il comble V. E. de toutes ſortes de proſperités. Je luy baiſe tres-affectueuſement les mains. De Paris le 12. Fevrier 1621.

A MONSIEUR LE COMTE de Bucquois, General de l'Armée Imperiale.

JE ſuis tellement perſuadé de la joye que Vôtre Excellence a receu de ma promotion au Cardinalat, que j'en reçois ſes complimens auparavant même qu'elle me les ait fait. Et V. E. de ſon côté ne ſe ſera pas trompée, ſi elle a ſuppoſé que je luy ay offert en eſprit ma nouvelle Dignité, au moment même que j'y ay été élevé. J'employe neanmoins les termes de cette Lettre, pour mieux ſatisfaire à mon obligation. V. E. connoît l'attachement que j'ay eu depuis long-temps à ſes ſervices en Flandre; c'eſt pourquoy, elle peut s'aſſurer que je ſouhaiteray en tout temps de la pouvoir ſervir de la même maniere en Italie, & que j'en chercheray toutes les occaſions, mais particulierement en Cour de Rome. Cependant, parmi la joye que V. E. reſſentira de mes proſperités, je ne puis m'empêcher de me réjouyr infiniment des ſiennes, mais non ſeulement des ſiennes en particulier, mais en general de celles que ſa valeur fait reſſentir de plus en plus aux affaires de l'Egliſe Catholique en Alemagne. Et certes l'on pourroit douter en quel temps V. E. a fait paroître davantage ſon courage; ou quand elle a premierement ſoûtenu la guerre, parmi tant

de neceſſité & tant de dangers auprés de Vienne, ou quand enſuite elle l'a portée ſi genereuſement contre les ennemis, & reduite à ce glorieux ſuccez de Prague, qui eſt ſur le point d'être terminé tout à fait. Je baiſe tres-humblement les mains à V. E. & je luy ſouhaite toutes ſortes de proſperités. De Paris le 12. Fevrier 1621.

A MONSIEUR LE CARDINAL Valiero.

A Rome.

VOus êtes élevé à la Dignité du Cardinalat, & moy auſſi avec vous. Il étoit bien juſte que mon avancement accompagnât le vôtre, puis que j'ay toûjours eu un grand empreſſement de vous rendre ſervice, tant à Padoue, à cauſe de nos études, qu'enſuite en tant d'autres rencontres, mais particulierement en cette derniere, où nous étions employés pour le ſervice du Public. C'eſt pourquoy j'oſe me perſuader, que vous croirez facilement que je ne me ſuis pas moins réjouy de l'honneur que vous avez acquis, que de celuy que j'ay receu; & que pour l'avenir je n'auray point de plus grand deſir, que d'employer ma Dignité pour le ſervice de la vôtre. Mais quel funeſte accident vient ſi-tôt troubler nos plaiſirs, & qui nous oblige de faire plûtôt des complimens de condoleance, que de joye? c'eſt la mort, dis-je, du Pape Paul V. d'eternelle memoire, dont on a appris icy la nouvelle huit jours aprés celle de la promotion. C'eſt pourquoy je me ſuis preparé auſſi-tôt à mon départ pour l'Italie, quoy que la ſaiſon ſoit encore ſi rude, & que je ſois d'une

complexion si delicate, que je ne puis pas me promettre d'arriver à Rome si-tôt que je voudrois. Et Dieu sçait si cette Lettre ne vous sera pas renduë hors du Conclave, aprés l'élection du nouveau Pape. Que je suis fâché! & que vous le serez aussi, d'avoir perdu si-tôt un si grand bien-faicteur: Il est bien vray qu'on avoit appris depuis quelque mois, par les nouvelles de Rome, qu'il étoit tout à fait attenué & moribond. Je vous assure, Monsieur, & vous pouvez me croire, que j'apprehendois que le premier Courier qui arriva à Paris nous apportoit la nouvelle de sa mort, & non pas celle de nôtre promotion. L'autre, comme j'ay dit, survint quasi aussi-tôt, qui m'affligea autant que vous pouvez vous imaginer. Voila quelles sont les Scenes ordinaires de ce monde, & les plus funestes sont toûjours les plus frequentes. Je serois déja en chemin, si ce n'étoit que le Roy a souhaité que je receusse icy le bonnet de Cardinal de sa main; de Valet de Chambre qui le doit apporter arrivera demain. Si je ne suis pas à temps pour être à l'élection du nouveau Pape, comme j'en doute toûjours de plus en plus; Dieu veüille au moins, que nous en ayons un comme on doit le souhaiter, pour le service du Siege Apostolique, & pour le bien public de toute la Chrêtienté. Je sçay que vous ne douterez pas qu'en ce rencontre, mon vœu sera le même que le vôtre, & que dans la suite j'auray les mêmes sentimens que vous. Et pour finir je vous baise tres-humblement les mains. De Paris le 20. Fevrier 1621.

A NOTRE S. PERE LE PAPE Gregoire XV.

COmme l'une des plus grandes joyes que j'eus à mon arrivée en France fut de voir que Vôtre Sainteté étoit alors élevée à la Dignité du Cardinalat, je n'en pouvois auſſi recevoir à preſent une plus grande en retournant en Italie, que de trouver vôtre tres-ſainte perſonne honorée de la Majeſté du Pontificat. J'en receus la nouvelle proche de Lyon, & je remerciay Dieu auſſitôt, d'avoir inſpiré au Sacré College une ſi digne élection; & quoy que je ne m'y ſois pas trouvé en perſonne, je n'ay pas manqué d'y aſſiſter en eſprit, de la maniere la plus affectueuſe & la plus ſoûmiſe que j'ay pû. J'ay crû être obligé dés cette Ville de m'acquitter par avance de mon devoir, & de me réjouyr le plus humblement que je puis avec V. S. de ſa Souveraine exaltation; je prie Dieu qu'elle en puiſſe jouyr pendant pluſieurs années, auſſi heureuſement qu'elle étoit auparavant ſouhaitée d'un chacun, pour le bien univerſel de l'Egliſe. Mais je ne dois pas finir cette Lettre, ſans faire ſçavoir à V. S. que j'ay laiſſé le Roy tres-Chrêtien dans des ſentimens de Pieté & de Religion, tellement portés pour le ſervice du S Siege Apoſtolique, & ſi bien intentionnés pour le bien public de la Chrêtienté, qu'ils ne ſçauroient en verité être plus dignes de ce titre glorieux de Tres-Chrêtien que porte ſa Majeſté, ny des vertus Royales avec leſquelles il l'accompagne ſi bien. Et en attendant que j'en faſſe une Relation plus diſtincte & de vive voix à V. S. comme auſſi de

l'état où je laiſſe les affaires de ce Royaume. Je baiſe avec toute ſorte d'humiliré, les tres-ſaints pieds de Vôtre Sainteté. De Lyon le 8. Mars 1621.

A MONSIEUR MUTIO Ricerio, Secretaire du College Apoſtolique.

A Rome.

ADieu Mutio, adieu : Mais c'eſt icy un adieu de retour au logis, & non pas de départ ; & me voicy juſtement de retour en Italie, & arrivé à Turin, & déja, graces à Dieu, je ſuis ſorti heureuſement hors des Alpes. C'eſt la quatriéme fois que je les ay paſſés, & toutes les fois en diverſes ſaiſons de l'année. La premiere, ce fut en Eté, du côté des Suiſſes, quand j'allois à ma Nonciature de Flandre. La ſeconde en Hyver, par l'Alemagne à mon retour des Pays-Bas. La troiſiéme en Automne, par la Savoye, quand je fus envoyé à ma Nonciature de France ; & la quatriéme au Printemps par la Savoye auſſi, je veux dire à preſent que je retourne de ces Pays-là étant Cardinal. Depuis Lyon juſques icy, j'ay particulierement commencé à jouyr du Printemps, qui m'a toûjours tenu bonne compagnie parmy les Alpes, avec un Ciel ſerain, & des chemins juſtement de Printemps, excepté le Mont Cenis, que j'ay trouvé couvert de neige, & encore avec ſa chevelure d'Hyver, & comme il convenoit au pere de la famille des Alpes. Mais ce peut bien être aſſez de ces quatre fois, parce qu'en verité je ſuis las de traverſer les Alpes, & tellement las

de voyages, qu'il m'eſt impoſſible d'en faire davantage. Mon départ de Paris fut autant impreveu, comme le fut l'accident qui le cauſa, c'eſt à dire, la mort inopinée du Pape Paul, de ſainte memoire. Et il y a eu ſi peu de temps depuis ma promotion juſques à ſa mort, & depuis l'accident de ſa mort juſques à mon départ, & je me ſuis trouvé tellement agité de corps & d'eſprit pendant tous ces evenemens, que j'en ſuis encore tout étourdi; & je ne ſçaurois dire auſſi ſi je ſuis en Italie ou en France; Cardinal, ou Nonce; avec le Pape Paul en vie, ou avec le nouveau Pape Gregoire, qui luy a ſuccedé J'appris ſa creation quelques journées en de-çà de Paris, on n'en pouvoit aſſurément faire une meilleure; c'eſt ce qu'a bien fait voir le commun conſentement du College, puis que le Conclave s'eſt ouvert & fermé quaſi en même temps. C'eſt pourquoy vôtre charge ne vous aura pas trop occupé, & vous aurez été peu de temps renfermé dans une ſi noble priſon. Mais je reviens à moy & à mon voyage. Je ſuis venu juſques à Lyon en litiere, & par les Alpes je me ſuis fait porter, partie en litiere, & partie en chaiſe, ſur les épaules endurcies de ces Chamois humains, qu'on appelle Marons. Je receus à mon départ de la Cour de France, autant de témoignage d'honneur & d'eſtime, qu'on en ſçauroit ſouhaiter. Et icy à Turin Meſſieurs les Princes m'ont fait un accueil tres honorable & avec bien de la bonté. Monſieur le Cardinal de Sourdis eſt party un peu auparavant moy, il s'en va à Rome. Je partiray auſſi dans deux jours, s'il plaît à Dieu; & j'ay la plus grande impatience du monde de pouvoir arriver au plûtôt en Cour. Voicy cependant, que vous avez pour gage de mon ſouvenir & de mon affection, cette Lettre qui me devance. Au lieu de me faire

réponſe, montez au plus haut ſommet de ma maiſon de Montecaval, & avec une Lunette à longue veuë épiez mon arrivée, & venez auſſi-tôt au devant de moy. J'ay receu vôtre Lettre, qui me donnoit avis de ma future promotion, mais je n'ay point eu l'autre qui m'en devoit marquer vôtre congratulation. Peut-être ſera-t'elle arrivée à Paris aprés mon départ. J'ay receu auſſi la relation des choſes arrivées depuis peu en Pologne: Mais nous nous entretiendrons de bouche ſur cette matiere, & ſur mille autres. Je puis bien à preſent dire, & vous appeller mon Mutio; & vous ne pouvez pas me le refuſer, puis que vous êtes Secretaire du College Apoſtolique, dont je ſuis auſſi un des membres. Mais je ne me contente pas de ce mon, qui eſt commun aux autres, je veux un mon de vous, qui ſoit tout à moy: Et enfin vous me le devrez, parce que je ſeray tout à vous. Et pour finir je vous ſouhaite toute ſorte de contentement. De Turin le 20. Mars 1621.

LETTRES
DU CARDINAL
BENTIVOGLIO.

Ecrites pendant le temps de ſa Nonciature de France au Duc de Monteleon en Eſpagne.

Digitized by Google

QUI ETOIT LE DUC de Monteleon, & comme les Lettres ſuivantes ont été écrites.

CE Duc de Monteleon fut Dom Hector Pignatello, l'un des principaux Seigneurs du Royaume de Naples; lequel étant allé perſonnellement en Eſpagne, pour y prendre la dignité de Grand, ſervit premierement le Roy Catholique Philippe III. en qualité de Vice-roy en Catalogne. Il exerça cette Charge ſi dignement pendant pluſieurs années, qu'il ne pouvoit s'en attirer une plus grande eſtime du Roy, & laiſſer une plus grande ſatisfaction dans la Province. De là ayant été declaré Grand, il fut choiſi du Roy pour mener en France l'Infante Anne, ſa fille aînée, que le Roy Tres-Chrêtien Loüis XIII. prit pour femme. Le Duc par cette occaſion, demeura en cette Cour plus de deux ans, comme Ambaſſadeur extraordinaire de ſa Majeſté Catholique; & il y receut pendant ce temps tant de marques d'honneur & de confiance, qu'on ne ſe ſouvient pas d'en avoir jamais veu donner de ſi grandes à pas-un Miniſtre Etranger. Mais neanmoins elles étoient toutes inferieures à ſon merite, tant il étoit doüé de rares Vertus, morales, civiles, & Chrêtiennes. Ce Duc étant retourné en Eſpa-

gne, le Roy le fit entrer quaſi auſſi-tôt, avec grand applaudiſſement de toute la Cour, dans ſon Conſeil d'Etat: c'eſt à dire dans l'Oracle de ſon Empire; & pendant qu'il ſe preparoit à faire de nouveaux honneurs à ſes nouveaux merites, il mourut en peu de temps: l'Eſpagne eut un ſi grand regret de ſa mort, qu'on n'en auroit pû témoigner un plus grand parmy ſa propre Nation en Italie. Le Cardinal Bentivoglio s'étant trouvé en France en même temps que luy, en qualité de Nonce Apoſtolique, ils contracterent enſemble une tres-étroite & particuliere correſpondance, à cauſe du maniment des affaires publiques. Cette correſpondance continua depuis par Lettres, le Cardinal en ayant eu un ordre exprés de Rome; ce qui ſe faiſoit auſſi avec grand plaiſir des Miniſtres mêmes de France; afin que de cette maniere le Cardinal & le Duc cherchaſſent de mettre une tres-bonne intelligence entre les deux Couronnes. Les Lettres ſuivantes furent donc écrites au Duc par le Cardinal, juſques au temps de ſa promotion; aprés laquelle il fut obligé de partir auſſi tôt pour Rome, à cauſe de la mort du Pape Paul V. d'eternelle & ſainte memoire, qui arriva pour lors.

LETTRES DU CARDINAL BENTIVOGLIO.

AU DUC DE MONTELEON.

A Bruxelles.

CETTE Lettre arrivera peut-être à Bruxelles avant V. E. plût à Dieu, que je puſſe faire comme ma Lettre, un tour par de-là, que j'aurois de plaiſir d'y aller, pour vous y rendre mes ſervices; pour donner de nouveaux témoignages de mes reſpects à leurs Alteſſes; & pour paſſer encore quelques jours à leur Cour. Mais j'ay un Employ qui m'attache icy, & qui m'ôte l'eſperance de pouvoir à preſent, quitter Paris pour Bruxelles. J'ay receu la Lettre qu'il a plû à V. E. de m'écrire de Villieres-Coterets, par laquelle j'ay appris l'arrivée de Dom Fernand de Girone, & comme vous l'avez déja inſtallé dans ſa Charge. Il eſt enſuite arrivé à Paris, je luy rendis viſite auſſi-tôt; je le trouvay dans de fort bons ſentimens touchant les affaires d'icy, & juſtement comme je me l'étois

imaginé, & ſelon que V. E. m'en avoit déja écrit. Nous avons été grands amis en Flandre, & j'ay toûjours eu une eſtime toute particuliere pour ſon merite, pour ſa prudence, & pour ſon habilité. C'eſt pourquoy V. E. peut bien croire, que les interêts du Public étant à preſent unis aux miens, je m'employeray d'autant plus à luy rendre icy mes ſervices, que j'en auray plus d'occaſions que pour le paſſé. Je ſuis bien fâché que Dom Fernand ait pris une maiſon ſi éloignée de la mienne. Je demeure hors de la Porte S. Honoré; c'eſt à dire, que nous ſommes luy & moy aux deux extremités de Paris: Mais nos chevaux en porteront la peine. Nous n'avons point d'autres nouvelles icy, que l'arrivée impreveuë de Monſieur le Duc de Guiſe. Il arriva avant-hier, & aujourd'huy il m'a fait la grace de me venir voir. Il ne s'eſt pas tout à fait ouvert avec moy ſur le ſujet de ſa venuë, parce qu'il veut auparavant voir le Roy; & c'eſt pour cela qu'il va demain trouver ſa Majeſté. Les affaires de la Reine Mere ne pouvoient juſques icy prendre un meilleur ply. Et le Pere Arnaud ne pouvoit mieux negotier qu'il a fait. Nous verrons quel en ſera le ſuccez. Je n'ay rien autre choſe à mander à V. E. ne s'étant rien paſſé depuis qu'elle nous a abandonné pour faire ſon petit tour à Bruxelles. Je dis abandonné, puis qu'elle a déja l'eſprit en Eſpagne, & qu'elle y ſera bien-tôt auſſi en perſonne; & à proprement parler, vôtre retour ne vous fera approcher de cette Cour, que pour vous en éloigner davantage. J'ay appris de Monſieur le Duc de Guiſe, que le nouveau Nonce d'Eſpagne avoit débarqué à Marſeille, & qu'il avoit pris la route d'Avignon, pour continuer ſon voyage par terre. C'eſt pourquoy V. E. ne trouvera peut-être plus nôtre cher Monſeigneur

Caëtan à Madrid. Que j'ay de déplaiſir de perdre la correſpondance d'un ſi illuſtre Prelat ! Je dis illuſtre par ſon merite autant que par ſa naiſſance ; pendant douze ans conſecutifs que nous avons été employés au maniment des affaires publiques, ſes Lettres ont plus ſervi à mon inſtruction qu'à nôtre correſpondance, tant j'y ay toûjours trouvé dequoy apprendre, ſoit de ſon ſtile noble & relevé, ſoit de la ſolidité de ſon jugement, ſoit de la delicateſſe de ſes enſeignemens. Et pour finir je baiſe tres-humblement les mains à V. E. De Paris le 4. Octobre 1618.

AU MEME.

A Madrid.

MEs deſirs me trompent ſans ceſſe, & mes yeux ſont quaſi d'intelligence, pour me perſuader que V. E. n'eſt pas partie de cette Cour. Je m'imagine toûjours, quand je paſſe par vôtre ruë, que vous êtes encore dans la maiſon où vous demeuriez ; & il me ſemble que Paris ſans vôtre perſonne, n'eſt plus le même Paris. Mais il faut enfin que je m'apperçoive que V. E. eſt partie, & qu'au lieu de demeurer en France avec nous, elle a emporté la France avec elle ; c'eſt à dire, l'affection & le cœur de tous les François. Et ſi elle a emporté le cœur des François, que croit-elle avoir fait du mien, qui eſt Italien, & qui vous eſt ſi obligé de tant de graces que j'ay receuës icy d'elle ? V. E. ne m'en pouvoit à preſent faire une plus grande, que de m'envoyer la nouvelle de ſon heureuſe arrivée à Blois, & de la maniere obligeante dont la Reine l'y a

receu. Je l'en remercie infiniment, & je conjecture de ce bon commencement de voyage, que la fin n'en ſera pas moins favorable. Monſieur le Cardinal de Savoye propoſa enfin ces jours paſſés le mariage au Roy, & on a deputé d'icy Monſieur de Fargis, pour en porter la nouvelle à ſa Majeſté Catholique; il m'eſt venu voir auparavant que de partir, & c'eſt par luy que je fais réponſe à V. E. & comme vous êtes en voyage, je vous traiteray par ma Lettre en Voyageur; je veux dire, qu'elle ſera courte & paſſagere. Je ſouhaite cependant à V. E. un heureux voyage; & quand elle aura paſſé les Pirenées, qu'elle ne perde pas la memoire comme elle perdra de veuë la France, & ſes objets François, & ſur tout qu'elle ne la perde pas du deſir que j'ay de la ſervir, avec lequel je l'accompagne. Et pour finir je luy baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 20. Novembre 1618.

AU MEME.

A Madrid.

NOus voicy de nouveau parmy les troubles; & Dieu veüille qu'ils ne ſoient pas des plus grands que l'on ait veu en France depuis long-temps. La Reine Mere a enfin perdu patience; & la nuit du 21. lors qu'on s'y attendoit le moins, ſa Majeſté ſortit de Blois, aprés avoir ſceu que le Duc d'Epernon étoit venu pour l'en tirer. Voicy comme l'on conte par tout la maniere de ſon evaſion: On dit que vers le minuit ſa Majeſté deſcendit par une fenêtre du Château, & qu'étant ſortie de la Ville, elle trouva un caroſſe de

campagne, avec cent Cavaliers, & à une lieuë de là le Duc d'Epernon qui l'attendoit avec trois cent chevaux. V. E. peut bien s'imaginer quelle emotion cette fuite a cauſée dans cette Cour. Le Roy revint auſſi-tôt de S. Germain, où il étoit avec toute la Cour; & depuis on n'a point traité d'autre affaire dans le Conſeil; juſques icy toutes les deliberations vont à prendre les armes, & à conſeiller le Roy de marcher luy-même en campagne. On parle déja de faire de l'argent, & de lever des troupes, & que le Roy partira au plûtôt, afin d'étouffer le mal dans ſa naiſſance; ſi toutefois on doit appeller naiſſance un mal qui eſt déja tout formé; car l'on tient pour certain, qu'il y aura de grandes ſuites, & que pluſieurs Seigneurs des plus grands du Royaume, ſont du parti du Duc d'Epernon. V. E. juge bien, que les Favoris ſont dans un grand embarras; car enfin, ce ſont eux qui ont cauſé tout le mal, & c'eſt à cette partie qu'il faut appliquer le remede. Il eſt certain que l'on pouvoit en uſer mieux, tant en general avec les Grands, qu'en particulier avec la Reine; qui doutant qu'on ne voulût l'amuſer de paroles, & d'être reduite dans un état plus fâcheux que jamais, s'eſt enfin impatientée, & s'eſt laiſſée aller à cette extremité. Neanmoins, il n'y avoit que fort peu de jours, que le Roy l'avoit fait aſſurer par Monſieur de Fargis, qui eſt arrivé d'Eſpagne depuis peu, qu'on luy donneroit ſatisfaction; & l'on tient pour certain, qu'on l'auroit fait auſſi avant la fin du Carême. Cependant, ces promeſſes n'ont pas été capables de faire ceſſer les ſoupçons; & le mal s'eſt aigri de telle ſorte, qu'il ne pourra ſouffrir qu'avec difficulté, qu'on le traite avec douceur. La Reine Mere n'a emmené avec elle que les deux Italiennes, & deux de ſes autres Domeſtiques François. Le Duc

d'Epernon la conduiſit d'abord à Loches, qui eſt une bonne Place, dont il eſt le Gouverneur, & l'on croit que la Reine ſe ſera enſuite retirée dans les Provinces d'Angoulême & de Xaintonge, qui ſont ſous le Gouvernement du même Duc d'Epernon; & où il a auſſi les Gouvernemens particuliers d'Angoulême & de Xainte, qui ſont deux Places conſiderables. Voila la fin qu'ont eu les nopces de Madame avec Monſieur le Prince de Piémont, qui arriva icy en poſte ſur la fin du Carnaval, comme V. E. l'aura déja ſceu, avec Monſieur le Prince Thomas ſon frere. Le Carnaval ſe finit par deux bals, l'un du Roy, & l'autre de la Reine; ils ont été tres-beaux tous les deux. J'écris à la hâte, par un Courier que Monſieur l'Ambaſſadeur d'Eſpagne depêche. C'eſt pourquoy, aprés mille remercimens à V. E. de ſa derniere & tres-obligeante Lettre du 24. du paſſé, je luy baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 25. Fevrier 1619.

AU MEME.

A Madrid.

JE dois réponſe à une Lettre de V. E. que j'ay receuë du dernier ordinaire d'Eſpagne; elle m'a apporté comme toutes les autres, bien du plaiſir, puis qu'elle m'a confirmé la nouvelle de ſa parfaite ſanté, & de la bonne affection qu'elle a pour moy. Je n'ay pas écrit depuis pluſieurs jours à V. E. parce que j'ay été dans de continuelles occupations, qui ne ceſſent pas encore, puis qu'il ne manque pas de matiere d'en avoir. V. E. aura déja appris tout ce qui s'eſt paſſé icy depuis la

ſortie de la Reine Mere de Blois. Sa Majeſté eſt à preſent à Angoulême, où le Roy a envoyé Monſieur de Bethune, pour voir s'il y a lieu d'accommoder les ſatisfactions qu'elle peut pretendre; & le Pere Berulle, Superieur General de la Congregation des Peres de l'Oratoire de ce Royaume, y eſt auſſi allé pour le même effet. La Reine juſques à preſent, ne s'eſt point declarée; ſinon qu'elle ſe plaint en pluſieurs manieres, & parle plus du mal que du remede. La playe eſt encore trop recente; c'eſt pourquoy il ne faut pas s'étonner, ſi quand on en parle, elle ſe ſent touchée au vif. Mais on doit eſperer que la meilleure medecine ſera celle de la nature; c'eſt à dire, que la Reine eſt la Mere du Roy, & le Roy fils de la Reine. Les armes cependant peuvent donner de la peine, car le Roy continuë à leyer beaucoup de troupes; encore bien que ſa premiere ardeur pour aller en perſonne en campagne, ſoit moderée. On croit que S. M. ne ſortira pas à preſent de Paris, & qu'elle n'abandonnera pas un poſte de ſi grande conſequence. On deſtine les principales forces pour la Guyenne & pour la Champagne, & on fait compte que dans chacune deſdites Provinces, il y aura une Armée de 15000 Fantaſſins, & de 2500 Chevaux. Le Roy eſt fort irrité contre le Duc d'Epernon, & la Reine contre Monſieur de Luynes. Mais ſi l'on fait le principal accommodement, on peut bien croire, que l'on accommodera auſſi tout ce qui dépendra des deux partis. J'ay fait pour cét effet de grandes inſtances, & qui ont tres-bien reüſſi auprés du Roy; j'en ay auſſi fait de même avec autant d'avantage auprés de la Reine, par le moyen du Pere Berulle. J'ay parlé auſſi à Monſieur de Luynes, & comme Nonce & comme amy; & j'ay tâché de luy faire connoître, qu'il n'y a perſonne plus in-

teresſé que luy en la reconciliation qu'on doit ſouhaiter, qui ſe faſſe entre le Roy & la Reine. Je trouve de grandes diſpoſitions, mais auſſi beaucoup de défiance; il n'y a pas de doute, que c'eſt là l'humeur peccante qu'il faut arracher, pour rendre le mal gueriſſable. Et il n'y en manque point de ceux qui aigriſſent les choſes, au lieu de les adoucir; & l'inclination naturelle que l'on a icy pour les nouveautez, fait une bonne partie de ce que V. E. peut s'imaginer. Mais vous êtes hors de ces embarras, & vous dormez à preſent en repos, ſans être inquieté dans vôtre ſommeil. Et je ne ſçay en verité, quelle bonne inſpiration vous eûtes, de partir d'icy avec tant d'impatience; les heures vous ſembloient trop longues pour avoir vôtre congé, & plus longues encore quand vous attendiez le Courier qui l'apportoit. V. E. ne ſe ſouvient-elle pas de ce bon mot qu'elle diſoit, que ce petit monde pouvoit mieux que toute autre choſe, enſeigner à connoître le monde? C'eſt bien la verité, & V. E. ne pouvoit mieux parler. Si un ſi beau & ſi grand Royaume comme celuy-cy, eſt ſi ſouvent troublé, par tant de revolutions & de mal-heurs, quelle eſtime peut-on faire des biens & des grandeurs du monde? Aujourd'huy juſtement c'eſt le Mercredy Saint, & cette reflexion merite bien d'être repetée à une perſonne qui l'a fait en un pareil jour. Le Prince de Condé eſt dangereuſement malade; il a été agité pendant ces derniers jours, de mille eſperances d'obtenir ſa liberté, & de mille craintes de demeurer en priſon. Et peut-être que cette grande agitation d'eſprit aura été la cauſe principale de ſon indiſpoſition; mais on doit croire que ſa jeuneſſe l'en tirera. La Reine régnante ſe porte bien, & ſe gouverne tres-bien. Je luy demande ſouvent que fait le Dauphin; &

à preſent que Vôtre Majeſté eſt femme, quand voudra-t'elle être mere ? elle rougit, elle ſourit, & ne dit mot. Mais raillerie à part, on commence à parler de groſſeſſe. V. E. recevra pluſieurs autres nouvelles d'autre part que de la mienne, touchant les affaires de cette Cour. C'eſt pourquoy, pour finir icy je luy baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 27. Mars 1619.

AU MEME.

A Madrid.

L'Ordinaire d'Eſpagne qui vient de Flandre, paſſe par icy. Et comme je voudrois trouver tous les jours l'occaſion d'écrire à V. E. je ne veux pas perdre celle-cy, qui ſe preſente ſi à propos. On travaille aux affaires de la Reine Mere, & on cherche tous les moyens poſſibles d'en venir à un bon accommodement. Le Cardinal de la Rochefoucault alla pour cét effet la ſemaine paſſée trouver ſa Majeſté de la part du Roy, & le Pere Berulle, qui depuis peu étoit de retour à Paris, alla auſſi à Angoulême. Le Roy ſouhaite de voir la Reine; c'eſt ce qui fait connoître qu'il y a icy une grande diſpoſition à un entier accommodement, qui conſiſteroit en ſubſtance, que leurs Majeſtés ſe contentaſſent de vivre enſemble. Et comme j'ay apporté mes ſoins avec aſſez de ſuccez, & que j'ay été l'un de ceux qui ont plus fait d'inſtance pour le départ de Monſieur le Cardinal; je ſçay en quel état ſont les affaires de cette Cour. Mais la Reine enfin ne peut pas ſe determiner à ſe fier à perſonne, & à preſent il eſt fort difficile de luy perſuader de paſſer

tout d'un coup des ſoupçons à une entiere confiance. Cependant, Monſieur le Cardinal eſt parti, & ſi les affaires ne s'accommodent pas entierement, il faudra bien chercher quelque milieu, qui ſeroit, à ce que l'on juge, de donner à la Reine un Gouvernement, & quelque Place où elle puiſſe être en ſureté. Le Roy fera de ſon côté toute choſe pour éviter l'occaſion d'une guerre; & il eſt vray-ſemblable, que la Reine eſt dans le même ſentiment. Il y a eu cependant quelque ſoûlevement dans le Limoſin; mais de ſi peu d'importance, qu'il ne gâtera rien, & ne tirera à aucune conſequence pour les affaires plus conſiderables. Je prie Dieu que tout s'accommode au plûtôt, & que nous puiſſions auſſi voir dans peu les affaires de Boheme heureuſement concluës, & un digne ſucceſſeur à l'Empire. Le Roy de France eſt fort bien intentionné, non ſeulement pour les interêts Catholiques d'Alemagne en general, mais auſſi pour le Roy Ferdinand en particulier. Sa Majeſté s'en eſt déja declarée au Roy Ferdinand, & au Roy d'Eſpagne de même. D'autre côté, on voudroit icy quelque choſe de plus, que ce grand ſilence d'Eſpagne, pendant ces grands mouvemens de France. Ce ſont de ces jalouſies ordinaires, qui pendant la Paix la plus tranquille, font naître la guerre entre les deux Couronnes. Le Prince de Condé a été extrémement mal, il eſt hors de danger preſentement, & ſa ſanté commence à ſe rétablir. Le Roy luy écrivit dernierement quelques lignes de ſa propre main, par leſquelles il l'excitoit de ſonger à ſa gueriſon, & de concevoir de bonnes eſperances de ſa liberté; il luy renvoya l'épée qu'on luy avoit ôtée quand on le mit en priſon. Je prie V. E. de me conſerver dans ſes bonnes graces, &

je luy baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 7. Avril 1619.

AU MEME.

A Madrid.

LE dernier ordinaire d'Eſpagne ne m'a point apporté de Lettres de V. E. & je n'ay pas grand' choſe à vous écrire par cét extraordinaire. Dernierement le Pere Berulle eſt revenu icy; le Cardinal de la Rochefoucault l'avoit envoyé pour faire ſçavoir au Roy, que la Reine Mere juge plus à propos d'accepter à preſent l'expedient de ſe retirer en quelque Gouvernement, où elle puiſſe être en ſureté & en repos. Le Gouvernement qu'on luy a offert, eſt celuy d'Anjou, avec la Ville & Citadelle d'Angers; & de plus deux autres places voiſines, l'une que l'on appelle le Pont de Sé, ſur la Riviere de Loire, & l'autre Chinon, ſur une autre Riviere, qui ſe décharge dans la Loire. La Reine auroit voulu outre cela, Amboiſe ou Nantes; mais le Roy a crû ne devoir point acquieſcer à cette demande. Le Pere Berulle retourna hier à Angoulême avec cette reſolution. Et cependant le Roy s'eſt determiné d'aller à Orleans, pour y attendre les dernieres intentions de la Reine, & prendre de temps en temps de nouveaux conſeils, ſelon la face que les affaires prendront. Pour moy, je croy que la Reine s'en tiendra aux premieres offres, & qu'elle mettra bien tôt toute ſa confiance entre les mains de ſon fils; puis que le Roy ne doit pas ſouhaiter de vivre en plus étroite union avec perſonne qu'avec la Reine ſa Mere. D'Orleans, on fera

ſçavoir aux Miniſtres & autres perſonnes publiques, ce qu'ils devront faire; je prie Dieu, qu'il détourne tous les ſujets qui nous pourroient obliger à faire le voyage, & qu'il change la face des affaires d'une maniere, que nous puiſſions auſſi trouver nôtre repos dans la tranquillité publique. Dom Fernand de Girone a été dangereuſement malade. Il ſe porte mieux à preſent; quoy qu'il ne ſoit pas tout à fait quitte de la fiévre. Je fus ces jours paſſez à S. Germain, j'y vis la Reine en parfaite ſanté. V. E. recevra peut-être cette Lettre pendant ſon voyage de Portugal, ou quand elle ſera arrêtée, ou lors qu'elle ſera en chemin. Je luy ſouhaite toûjours les mêmes proſperités, & je l'accompagne avec la même volonté, de luy rendre mes ſervices, & enfin je luy baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 5. May 1619.

AU MEME.

A Madrid.

J'Ay receu en même temps les deux dernieres Lettres de V. E. en datte des 11. & 22. du mois paſſé; & j'ay receu autant de plaiſir en les liſant, que j'avois d'impatience de les recevoir; à vous dire le vray, un ſi long ſilence commençoit déja à me donner de l'inquietude Je connois quel eſt vôtre ſentiment ſur les affaires de cette Cour, & les reflexions que vous y faites, elles ſont juſtement dignes de vous, & d'une prudence auſſi conſommée que la vôtre; pluſieurs perſonnes conſiderables les avoient icy fait comme vous dés le commencement. Quant à moy, je vous avouë, que lors que je voulus juger d'une action

action comme étoit celle de la ſortie de la Reine Mere de Blois, & de toutes les ſuites, je tombay auſſi dans le même ſentiment; & quand j'en parlay la premiere fois au Roy, j'exhortay autant que je pus ſa Majeſté, de quitter la penſée de prendre les armes, & de choiſir les voyes de la douceur. Et pour parler icy avec ſincerité, y a-t'il aucune paſſion qui merite d'être traitée plus doucement, & avec plus de diſſimulation, que lors qu'une mere fait connoître quelque reſſentiment de ce qu'on luy ôte le credit qu'elle doit avoir auprés de ſon fils? Mais quoy qu'il en ſoit, Dieu a regardé la France en ce rencontre, comme en beaucoup d'autres, d'un œil de pitié. Les affaires ſont accommodées, & bien-tôt on mettra les armes bas. La Reine a jugé à propos d'accepter le Gouvernement d'Anjou, & des Places dont je vous ay parlé, ſans faire plus d'inſtance pour Amboiſe & pour Nantes, & elle a laiſſé le Gouvernement de Normandie. Sa Majeſté dit pourtant, & veut qu'un chacun ſçache, que ſes veritables places ſont celles du cœur & de la grace du Roy ſon fils; & que c'eſt en elles qu'elle mettra toute ſa ſureté & ſon repos. Elle parle enfin avec une tendreſſe de mere; & on doit croire qu'elle agira en-mere. Voila quels ſont les derniers avis de la Cour, & l'état où ſont à preſent les affaires. Dieu les veüille faire terminer par un heureux accommodement, qui reüſſiroit ſi l'on voyoit la mere auprés du fils. Et ſi l'on doit tant ſouhaiter les reconciliations entre les particuliers, on doit bien plus deſirer celles qui regardent les perſonnes Royales; leur union eſt l'ame des Royaumes, & la paix de leur famille rend celle du public plus aſſurée. Mais ne parlons plus des affaires de ce Royaume; je vois ce que vous avez eu la bonté de m'écrire ſur celles d'Eſpagne. J'ay crû à la verité,

que vous deviez aller accompagner ſa Majeſté Catholique en Portugal ; & l'on peut bien croire, que c'eſt comme vous me l'avez écrit, pour des affaires preſſantes que vous êtes demeuré à Madrid. Toutes les Lettres qui viennent d'Eſpagne, ne diſent rien de bon de l'affaire du Marquis de Settechieſe. Seroit-il poſſible ? quaſi trois millions d'or de biens ? une ſi grande abondance de richeſſes ? mais quelles adorations ne rend-t'on pas aux Idoles de la faveur ? & cependant il n'étoit conſiderable que par reflexion, je veux dire, à cauſe de celuy qui l'avoit mis en credit. Les affaires d'Alemagne ſont étrangement broüillées, & il faudra enfin les decider avec les armes. Les troupes de Flandre ont, à ce que l'on dit, commencé à paſſer le Rhin, & ſi elles le paſſent tout à fait ſans autre obſtacle, l'Armée du Roy Ferdinand en ſera bien augmentée. Enfin, je baiſe tres-humblement les mains à V. E. De Paris le 28. May 1619.

AV ME'ME.

A Madrid.

AVant toute autre choſe, que V. E. me permette, pour l'amour de Dieu, de me plaindre du chaud. O quelle cruelle chaleur ! ô quelle chaleur de feu ! chaleur enfin qui a tranſporté l'air d'Eſpagne en France, & de Seville à Tours. En verité je plains V. E. s'il a fait auſſi chaud en vos quartiers qu'icy. Celuy que nous reſſentons eſt d'autant plus inſupportable, que nous n'avions eu auparavant qu'un Eté de nom, parce que les jours avoient preſque tous été comme ceux du Prin-

temps, & le mois de Juillet juſtement comme celuy d'Avril. Mais ce mois d'Août eſt une flâme. On ne dort point la nuit ; on ne repoſe pas le jour ; & de la nuit il en faut faire le jour, comme on a coûtume de faire icy. Et avant-hier juſtement Monſieur le Grand Ecuyer vint me voir à l'Abbaye de Marmoutier, où je loge au commencement de la nuit, & Monſieur de Guiſe y vint hier matin, quaſi au point du jour. Cette furie paſſera à la fin, & V. E. ſçait fort bien comme les paſſions de cette Nation, & celles mêmes des Elemens, ſont paſſageres. Je me ſuis aſſez plains du chaud ; parlons à cette heure d'autres matieres. Je ſuis à preſent à Tours, à cauſe que la Cour y eſt. Quant aux affaires publiques, il n'y en a point d'autres icy que ceux de la Reine Mere. Et nous pouvons eſperer, qu'enfin nous les verrons bien-tôt terminées, ſelon les ſouhaits de tous les gens de bien. La Reine a reſolu de venir directement trouver le Roy à Tours. Le voyage de Monſieur le Prince de Piémont à Angoulême, a beaucoup contribué à la reconciliation. Monſieur le Duc de Montbazon y eſt allé enſuite deux fois de la part du Roy ; il a fait connoître plus particulierement à la Reine l'intention ſincere de Monſieur de Luynes ſon gendre. Ce qui a fait que ſa Majeſté s'eſt enfin determinée de bannir tous ſes ſoupçons, & de venir trouver le Roy. On luy a donné de differents conſeils, ſelon que les paſſions & les interêts étoient partagez. Et il y en a encore pluſieurs aujourd'huy, qui luy conſeillent de ne ſe fier à perſonne. Je vous avouë, que j'ay été l'un de ceux qui ont plus fait d'inſtance pour perſuader ſa Majeſté de venir ; je luy écrivis par le bon Pere Joſeph Capucin, qui alla il y a quelques jours a Angoulême, & je luy fis dire librement, qu'elle ne devoit plus craindre ny dif-

ferer ſon voyage ; & que j'avois bien lieu d'aſſurer ſa Majeſté, que les affaires ne pouvoient pas être icy mieux diſpoſées. J'ay receu enſuite une de ſes Lettres tres-obligeante, par laquelle elle approuvoit mon conſeil, & la liberté que j'avois priſe. Et en effet, on ne pouvoit mieux penetrer dans le cœur du Roy & de Monſieur de Luynes, que j'ay fait. Nous l'attendons icy dans peu de temps. Et l'on voudroit, s'il étoit poſſible, que ſa premiere conference avec le Roy, fût le jour de S. Loüis, afin de rendre cette journée plus celebre, qui d'elle-même eſt déja ſi memorable en France. On doit ſans doute eſperer un grand bien de cette reünion, de même qu'on devoit apprehender un grand mal, ſi elle ne ſe faiſoit pas, & ſur tout à preſent, à cauſe de l'Aſſemblée que les Huguenots doivent faire le mois prochain ; rien ne pouvoit mieux ſeconder leurs mauvais deſſeins, que la continuation de la diſcorde dans la Maiſon Royale. Voila l'état où ſont les affaires de la Reine. Tours ſera à preſent autant recommandable, par ſa venuë en cette occaſion, comme Blois l'a été ces mois paſſés par ſa fuite. Je vis en allant à la Cour, la fenêtre par où elle deſcendit à minuit, & je vis tout le reſte du Château, qui ſemble être deſtiné pour les accidens les plus tragiques de France ; je me fis particulierement conduire aux Chambres de l'appartement du Roy, où le Duc de Guiſe fut tué aux Etats Generaux de Henry III. Il entra par là, (me dirent-ils) icy il receut le premier coup ; là il tira ſon épée à moitié ; & icy ils l'acheverent ; & là le Roy même étoit caché à l'écart, pour le voir mourir. J'eus encore bien plus d'horreur, quand je fus au lieu où le Cardinal ſon frere fut cruellement tué à coups de hallebardes. Je vis la Chambre où le Cardinal de

Bourbon fut empriſonné en même temps ; & je vis enfin celle où la Reine Catherine mourut huit jours aprés, accablée de douleurs, cauſées par ces accidens ſi funeſtes, & dans l'apprehenſion des ſuites encore plus funeſtes, qu'elle predit en mourant ; je conſideray auſſi avec grande attention, ces murailles animées, qui font connoître au vif les miſeres des Couronnes, au milieu de leur plus grand bon-heur. Mais revenons à Tours, & à ce Pays delicieux On pourroit avec juſtice l'appeller l'Arcadie de France, ſi ce n'eſt qu'il y manque un Sanazarre François, pour en faire la deſcription. Si on ne l'appelle pas icy l'Arcadie, on luy donne au moins le nom de Jardin du Royaume ; & c'eſt avec beaucoup de raiſon : La belle Riviere de Loire coule ſi agreablement au milieu de ſes Plaines ; ſes bords & ſes rivages ſont ſi delicieux ; les Campagnes y ſont tout à l'entour ſi riches & ſi pleines de fruits, avec les plus belles & plus agreables veuës qu'on puiſſe ſouhaiter. Mais que ſemble-t'il à V. E. de la ſituation de Tours, avec ce Bourg qui luy eſt oppoſé, où eſt la fameuſe Abbaye de Marmoutier ? que luy ſemble-t'il de ces petites Iſles, où la Nature s'eſt unie avec l'Art, pour y former un Pont, ſur lequel on paſſe la Riviere, pour entrer dans la Ville ? Et que luy ſemble-t'il auſſi de tous ces Arbres, qui s'élevent majeſtueuſement entre les maiſons du côté de la Ville, dans le Faux-bourg, & dans ces petites Iſles, qui diverſifient ſi agreablement de tous côtés une decoration ſi agreable. V. E. aura peut-être conſideré mieux que moy toutes ces choſes, quand elle fut à Tours ; mais j'ay bien voulu luy en rafraîchir la memoire, & renouveller en même temps le plaiſir. C'eſt aſſez vous entretenir des affaires de ce Pays. Les progrez du Comte de Bucoy en Alemagne s'aug-

mentent de jour en jour, depuis l'arrivée des troupes de Flandre ; & les Electeurs ont deja reconnu à Francfort le Roy Ferdinand pour Roy de Boheme, qui eſt un grand acheminement pour ſon élection à l'Empire. On ne ſçauroit rien faire icy de plus avantageux pour ces Pays-là, tant pour la Religion que pour le Roy Ferdinand. Je finiray cette Lettre en accuſant la reception de la derniere de V. E. en date du 27. du paſſé, & en vous témoignant autant que je puis, la joye que j'ay receuë de la promotion au Cardinalat du Sereniſſime Infant Dom Ferdinand, troiſiéme fils de ſa Majeſté Catholique : ce qui donne un grand ornement au Sacré College, & une tres-grande reputation à toute l'Egliſe. Je baiſe tres-humblement les mains à V. E. De Tours le 20. Août 1619.

AU MEME.

A Madrid.

LA chaleur eſt enfin paſſée, & la ſaiſon qui étoit Eſpagnole, eſt devenuë Françoiſe. Cette chaleur ſi importune, fut cauſe que la Reine Mere differa ſon voyage plus qu'on ne ſe l'étoit imaginé ; c'eſt pourquoy ſa Majeſté n'arriva à Tours que le cinquiéme du courant. On la receut ſolemnellement par tout où elle paſſa, & le Roy voulut qu'on luy rendît pendant ſon voyage, les mêmes honneurs qu'on auroit fait à luy-même ; il luy fut rendu viſite à trois lieuës d'icy, étant accompagné de toute la Cour ; la Reine ſa femme en fit de même, avec les deux Filles de France, ſœurs du Roy, & toutes les Princeſſes qui entre-

rent enſuite avec elle à Tours ; le Roy cependant étoit revenu icy, pour luy faire une nouvelle reception, avec de nouveaux témoignages d'amour & de reſpect, qui ne pouvoient en verité être plus grands. La tendreſſe du Roy & de la Reine ſa Mere fut extraordinaire dans le premier abord ; & l'on vid particulierement, que la Reine répandit beaucoup de larmes. Ils ſe donnerent enſuite, & receurent ſatisfaction de part & d'autre ; & on ne doute pas que cette union de leurs perſonnes n'ait entierement reünis leurs cœurs. Le nouveau Duc de Luynes eſt auſſi fort ſatisfait ; & ce qui eſt de plus important, eſt, qu'il y a une tres-bonne intelligence & entiere correſpondance, entre luy & Monſieur l'Evêque de Luçon ; c'eſt à dire entre les deux perſonnes qui la peuvent conſerver le plus entre le fils & la mere ; parce que l'Evêque de Luçon n'a pas moins d'autorité & de confiance auprés de la Reine, que le Duc de Luynes en a auprés du Roy. V. E. a connu icy & hanté l'Evêque de Luçon ; elle ſçait quel eſt ſon merite ; c'eſt particulierement en ce rencontre qu'il l'a fait connoître, & on ne ſçauroit exprimer la loüange qu'il en reçoit. Voila enfin les affaires de la Reine arrivées à bon port, aprés tant de differentes tempêtes. J'ay eu pluſieurs fois de longues conferences avec ſa Majeſté, & je ne ſçaurois vous dire, combien il a témoigné qu'il aymoit les inſtances que j'avois faites, & qu'il en étoit bien obligé à ſa Sainteté. Aprés que le Roy & les Reines ont paſſé quinze jours icy, ils ont enfin reſolu de ſortir de Tours, pour aller autrepart. Le Roy prendra dans deux ou trois jours le chemin de Chartres, avec la Reine ſa femme, pour y demeurer quelques jours, juſques à ce qu'il ait pris une autre reſolution ; & la Reine Mere ira à ſon Gouvernement d'Angers, & de-

là elle reviendra au plûtôt trouver le Roy. Il n'y a rien autre choſe de conſiderable pour le preſent. V.E. aura peut-être déja ſceu ce que je luy écris de la Reine Mere; comme auſſi que le Roy Ferdinand a été éleu Empereur; ce qui n'eſt pas de moindre conſequence pour le bien public d'Alemagne, que l'autre l'eſt pour celuy de France. Et pour finir je baiſe tres-humblement les mains à V. E. De Tours le 15. Septembre 1619.

AU MEME.

A Madrid.

ME voicy de retour à Paris, mais plûtôt pour y paſſer que pour y demeurer; je ſuis venu icy pour mes affaires particulieres, & bien-tôt j'iray trouver la Cour, qui ſelon les derniers avis, doit partir de jour en jour de Chartres, pour aller à Fontainebleau. Elle craint la peſte, qui eſt à preſent à Paris; mais l'on eſpere que les premiers froids la chaſſeront tout à fait. J'ay receu à mon arrivée icy, la derniere Lettre de V. E. & en même temps j'ay eu le plaiſir d'apprendre par ſes nouvelles, l'état de ſa bonne ſanté, & de voir qu'elle a eu la bonté de ſe ſouvenir de moy. V. E. a raiſon de dire, que le Sacré College ne pourra pas ſe plaindre de n'avoir pas eu un Cardinal de bonne trempe; tout le monde convient de ce qu'elle m'a écrit; c'eſt à dire, que Monſieur le Cardinal Infant poſſede, dans un âge ſi peu avancé, les qualités les plus requiſes & les plus avantageuſes. Je me ſuis réjouy avec V. E comme elle aura pû voir, de ſes heureux ſuccez, & j'ay une nouvelle joye que

nous nous en ſoyons fait en même temps l'un & l'autre des complimens de congratulation. Quant aux affaires d'icy, j'ay peu de choſe à vous dire. Leurs Majeſtés ſe ſeparerent de la maniere que je vous l'ay fait ſçavoir ; & Madame la Princeſſe de Piémont partit d'icy auſſi-tôt pour l'Italie, avec le Prince ſon mary, & le Prince Thomas. Nous avons appris une étrange nouvelle d'Alemagne, qui eſt que les Boëmiens ont éleu pour leur Roy l'Electeur Palatin. On ne ſçait pas encore icy s'il l'a accepté ; mais on croit bien qu'il y penſera plus d'une fois. Le Roy de France a auſſi-tôt declaré, qu'il ne peut pas approuver cette élection, & il a exhorté avec des termes fort preſſans, l'Electeur Palatin à ne point accepter cette élection, & a fait faire de la même maniere les inſtances neceſſaires auprés du Roy d'Angleterre. Les dangers ſont trop évidens contre la Religion, contre l'authorité legitime de tous les Princes, & plus encore contre celle des Rois de France, qui ont des Huguenots dans leur Royaume. Enfin, cét exemple de Boëme eſt autant dangereux qu'il le peut être pour la ſuite des affaires de France. On le connoît fort bien icy, & c'eſt ce qui a engagé le Roy à faire la declaration dont j'ay parlé cy-deſſus ; l'on peut bien croire qu'en cas de beſoin, il pouſſera les choſes plus avant. Je n'ay pas manqué de m'y intereſſer, & je ne manqueray pas d'y contribuer par mes ſoins ; parce que cette playe penetreroit au vif le cœur de tous les Catholiques, ſi on n'y apportoit les remedes convenables. La bonne nouvelle de l'élection du Roy Ferdinand à l'Empire, a été bien-tôt ſuivie de fâcheux evenemens. Ce ſont les effets du flux & reflux continuel, que les accidens du monde entraînent avec eux ; aujourd'huy heureux, & demain malheureux ; ce qui devroit bien deſabuſer ceux qui

n'ont de l'attache qu'aux biens & aux honneurs de ce monde. Et pour finir je baiſe tres-humblement les mains à V. E. De Paris le premier Octobre 1619.

AU MEME.

A Madrid.

L'Ordinaire de Rome va partir, & celuy d'Eſpagne auſſi, ce qui ſera cauſe que je ne ſeray pas bien long; mais j'ay une nouvelle tres-importante à donner à V. E. qui ſuppléra au defaut de ces lignes, qui eſt que le Prince de Condé fut mis hier en liberté. Monſieur le Duc de Luynes le fit ſortir avant-hier du Bois de Vincennes, & hier il le mena faire la reverence au Roy, qui eſt à Chantilly, à huit lieuës d'icy; c'eſt un lieu tres-delicieux du Duc de Montmorency, beau-frere du Prince de Condé. Nous verrons bien-tôt les ſuites de cette liberté, qui ne peuvent étre que tres-bonnes, ſi le Prince de Condé met en execution ce qu'il a promis & proteſté, qui eſt de vouloir bien ſervir le Roy & la Religion. Voila quelle eſt l'eſperance qu'on a conceu de luy, & ſur cette eſperance on l'a délivré. Les nouvelles d'Alemagne ſont toûjours plus mauvaiſes; parce qu'on a appris, que non ſeulement le Palatin avoit accepté l'élection des Boëmiens, mais que les Hongrois à leur imitation, avoient auſſi éleu un nouveau Roy, qui eſt Bethléem Gabor, Prince de Tranſylvanie. V. E. voit la conſpiration de ces Heretiques, & il ne faut pas douter que les autres s'uniront à eux de toutes parts. Il faudra bien que nos Catholiques d'Ale-

magne s'éveillent, & tous les autres auſſi; autrement ce ſeroit un ſommeil, ou plûtôt une letargie mortelle. Je ſuis encore à Paris, parce que la Cour n'eſt pas allée à Fontainebleau, mais à Compiegne, Ville de Picardie; & le Roy fit ſçavoir icy aux Miniſtres qu'ils ne partiſſent pas, parce que ſa Majeſté devoit bien-tôt s'approcher de Paris. Et quoy que cela ne ſe ſoit pas fait juſques à preſent, nous eſperons neanmoins que ſa Majeſté viendra bien-tôt à Fontainebleau, & peut-être auſſi à S. Germain; la peſte étant tellement diminuée, qu'il n'en reſte plus que le nom. J'ay receu, & j'ay lû avec grand plaiſir, la derniere Lettre que V. E. a eu la bonté de m'écrire par le dernier ordinaire. Je luy baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 21. Octobre 1619.

AV ME'ME.

A Madrid.

J'Ay receu à Compiegne la derniere Lettre de V. E. en date du 16. du paſſé; mais je n'eus pas en cette Ville le temps, & ne trouvay pas l'occaſion d'y répondre. C'eſt pourquoy je la ſupplie de ne point s'étonner ſi j'ay gardé pendant quelque temps le ſilence Je fus à Compiegne pour pluſieurs affaires publiques, & j'en partis dans le même temps que le Roy & toute la Cour ſe mit en chemin pour aller à Monceaux, & de là à Fontainebleau. J'y rendis viſite au Prince de Condé, qui me vint voir enſuite; nous avons eu dans ces deux entreveuës de longues conferences enſemble: je fus en verité tres-ſatisfait de

luy, je le trouvay plein de bon ſens pour tout ce qui regarde le ſervice du Roy & l'utilité de la Religion. Et dans cette occurrence de l'aſſemblée des Huguenots à Loudun, il ne pouvoit, je vous aſſure, faire davantage. Peut-être pourroit-on avoir quelque doute s'il perſeverera. Mais il dit luy-même, que la priſon luy a été une bonne école; outre les chagrins & les inquietudes qu'il avoit eſſuyé auparavant, pendant les troubles qui arriverent devant ſa priſon. Pour ce qui eſt des affaires de Boëme, on eſt icy dans la meilleure volonté du monde, & on ne s'en tiendroit pas à rendre de mediocres ſervices; mais on eſt toûjouts icy, comme V. E. le ſçait, ſur le point de voir éclorre quelques nouveautés. C'eſt pourquoy, comme on ne ſçait pas quelle ſera l'iſſuë de cette Aſſemblée, on ne peut ſçavoir auſſi juſques où pourront aller les forces de ce Monarque, pour donner ſecours aux Catholiques d'Alemagne. Cependant, on ne ſçauroit gueres recevoir de plus méchantes nouvelles. Tout eſt preſentement en revolte. Et quoy que juſques icy le Palatin n'ait pas preciſément accepté, ny le Prince de Tranſylvanie declaré de pretendre à la Royauté, il eſt neanmoins conſtant, qu'ils ont tous deux deſſein de parvenir, l'un à la Couronne de Boëme, & l'autre à celle de Hongrie. Dieu veüille que les choſes prennent une meilleure face. Des affaires publiques je deſcends aux miennes, & je rends tres-humbles graces à V. E. de la bonté qu'elle a euë, de parler ſi avantageuſement de moy à Monſieur l'Archevêque de Chieti. Ce ſont des faveurs qui ne ſont point nouvelles, ny pour elles ny pour moy, car elle eſt accoûtumée de me les faire, & moy de les recevoir. Enfin, je luy baiſe les mains avec toute ſorte de ſoûmiſſion. De Paris le 14. Novembre 1619.

AV

AV MEME.

A Madrid.

V. E. aura ſans doute reſſenti ſa part des chagrins & des inquietudes, qui ont été cauſées par la maladie dangereuſe de ſa Majeſté Catholique. Mais loüé ſoit Dieu, de ce que ſa Majeſté n'a plus de fiévre, ainſi que me l'aſſura avant-hier Dom Fernand, qui eut l'honnêteté de me venir voir, pour me faire participant de cette nouvelle. Le peril a été grand, & ſçauroit été une perte irreparable en ce temps icy. Nous ne reſſentons que trop aujourd'huy les mauvais ſuccez d'Alemagne, où les affaires de l'Empereur & celles des Catholiques ſont en tres-mauvais état. Le Palatin eſt déja couronné Roy de Boëme, & l'on dit que les Hongrois en feront de même du Prince de Tranſylvanie. L'Empereur s'eſt retiré à Gratz. L'Archiduc Leopol reſte à Vienne, & le Comte de Bucquoy a fait marcher ſon Armée au de-là du Danube aux environs de Vienne, à deſſein d'empêcher le paſſage de cette Riviere aux Boëmiens, qui voudroient dés à preſent inveſtir cette Place. Cependant, il y a un ſecours de 4000. Italiens, qui marche de ce côté-là, avec 3000. Wallons, que le Roy d'Eſpagne envoye d'Italie à l'Empereur. Ce ſont des hommes choiſis, mais bien peu, & qui n'arriveront pas dans le temps qu'on en a le plus beſoin. Il auroit bien mieux valu délivrer plûtôt le Royaume de Naples de ces trouppes, & les envoyer à temps en Alemagne; ce qui auroit été un notable avantage pour l'Empereur & pour les

Catholiques. Mais on ne peut pas prevenir tous les perils, ny preparer tous les remedes neceſſaires. On a crû que le ſecours de Flandre de 9000. Fantaſſins & de 2000. Chevaux étoit alors ſuffiſant. Et certainement il ſemble, comme on peut dire, que c'eſt un prodige, de voir comme les affaires ont changé de face en faveur des Heretiques. Il faut à cette heure avoir recours à de nouveaux conſeils, & chercher de nouvelles forces, tant dedans que dehors l'Alemagne. V. E. peut bien croire, que ſa Sainteté ne manquera pas de faire tout ce qu'elle pourra de ſon côté. Ces nouvelles viennent de Rome, où il eſt arrivé un Ambaſſadeur extraordinaire de l'Empereur, pour traiter avec le Pape de l'êtat preſent des affaires d'Alemagne. Il y a auſſi un autre Ambaſſadeur extraordinaire icy, que l'Empereur a envoyé au Roy pour le même ſujet. C'eſt le Comte de Firſtemberg, que V. E. vit icy l'année paſſée, à ce que je croy, quand il venoit d'Eſpagne pour s'en retourner en Flandre. Le Roy l'a fait recevoir & loger; il eſt allé aujourd'huy à S. Germain trouver ſa Majeſté, à qui il expoſera les injuſtes & mauvais deſſeins des Heretiques d'Alemagne contre la Maiſon d'Aûtriche & la Religion Catholique. Et il demandera auſſi quelque ſecours au Roy au nom de l'Empereur. On devroit, en verité, laiſſer là cette fois la neutralité, & conſiderer que la Maiſon Royale de France pourroit bien un jour reſſentir le même mal qui incommode à preſent celle d'Aûtriche en Alemagne. Juſques à preſent l'on n'a point eu d'égard à la neutralité, dans les ſervices que l'on a cherché de ſe rendre, & on ne voit gueres de diſpoſition pour la garder; parce que l'on connoît trop bien icy, que les Huguenots de France feroient leur profit de l'avantage que pourroient avoir les Hereti-

ques d'Alemagne. Cependant, pour parler ſincerement, je ne ſçaurois encore juger ſi l'on pourra faire icy quelque choſe de plus que ce qu'on a fait, particulierement quand je conſidere la conjoncture de cette Aſſemblée des Huguenots; le Roy leur a refuſé abſolument leur demande; & à ce qu'on peut penetrer, ils ont toûjours deſſein de ſe retirer à la Rochelle, pour y former un corps d'une Aſſemblée generale, pour avoir lieu de refuſer ouvertement d'obeïr aux ordres du Roy, & d'exciter quelque nouveau trouble en ce Royaume. J'iray, comme je croy, à la Cour dans deux jours, pour reïterer dans un ſi grand beſoin, les inſtances en faveur des affaires des Catholiques d'Alemagne; leur cauſe eſt tellement unie avec celle de l'Empereur, qu'on ne peut ſeparer l'une d'avec l'autre. On eſpere pourtant, que la Cour reviendra bien-tôt à Paris. Et comme je n'ay rien autre choſe à écrire à V. E. je luy baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 5. Decembre 1619.

AV ME'ME.

A Madrid.

JE n'ay point receu de Lettres de V. E. du dernier ordinaire d'Eſpagne; ce qui fait que je ſuis en quelque façon jaloux, de m'avoir privé de cette grace, & des marques de vôtre ſouvenir. Je ſçay neanmoins, que je merite plus que jamais, l'une & l'autre. Je m'imagine que la maladie de ſa Majeſté Catholique aura mis tout le monde de vos quartiers, en de grandes inquietudes, & particulierement V. E. qui connoît

mieux que pas un autre, combien la Chrêtienté a d'interêt à la conſervation d'un Roy ſi vertueux, & ſi porté pour la Religion. Je puis bien vous aſſurer, qu'on a eu icy les mêmes ſentimens, & que l'on a enſuite appris avec grande joye les dernieres nouvelles de ſa convaleſcence. La Reine Tres-Chrêtienne ſa fille fut extrémement affligée des premieres, qui furent tres-mauvaiſes; & elle perdit en même temps l'eſperance quaſi certaine qu'elle avoit conceuë de ſa groſſeſſe. Sa Majeſté fut pour ces deux ſujets accablée de tant de triſteſſe, qu'elle en devint malade, & fut pendant quelques jours au lit avec la fiévre. Mais, graces à Dieu, elle ſe porte bien à preſent. Les Huguenots ſont toûjours opiniâtres, & perſiſtent à vouloir que le Roy leur donne réponſe & ſatisfaction, auparavant qu'ils ſe ſeparent; & d'autre côté, ſa Majeſté eſt plus ferme que jamais dans la reſolution qu'elle a priſe, de les voir ſeparés avant toute autre choſe. C'eſt une rencontre fâcheuſe pour la negotiation du Comte de Firſtemberg; parce qu'enfin il paroît fort difficile que le Roy puiſſe (au moins à cette heure) ſe declarer ouvertement de vouloir donner du ſecours à l'Empereur, & s'engager de chercher les moyens d'éteindre le feu de ſon voiſin, pendant qu'il peut craindre qu'il ne s'allume chez luy. J'ay fait de nouvelles inſtances au Roy & à ſes Miniſtres, & je les ay reïterées pluſieurs fois à quelques-uns d'eux. Je leur ay trouvé en tous une grande diſpoſition; on connoît le danger qui menace l'Alemagne, & on ſçait que le plus grand & le plus proche aprés celuy-là, eſt celuy de France; les exemples ſont recents, & on a toûjours veu que ces Heretiques ont été favorables à ceux-cy. La conſpiration univerſelle de toute la faction Heretique contre le party Catholique, eſt mani-

feſte; & on ſouhaite paſſionnément, que cette Couronne entreprenne ouvertement la defenſe de la cauſe des Catholiques d'Alemagne. Cependant, on ne ſçait pas encore ce qu'on pourra faire icy pour la defendre. V. E. peut bien croire, qu'outre les difficultés qu'on y forme, il y a auſſi de puiſſantes conteſtations hors de ce Royaume. L'Angleterre s'oppoſe déja publiquement, la Hollande en fait de même, & generalement toute la faction externe des Heretiques; & il y en a d'autres qui ne manquent pas de rendre ſous main de tres-mauvais offices. La faction du Palatin eſt bien puiſſante icy, & on uſe de toute ſorte d'artifice pour refroidir les bonnes inclinations que l'on découvre en cette Cour; tâchant ſur tout de perſuader que les troubles d'Alemagne ne ſont pas pour la Religion, mais ſimplement pour l'Etat: Comme ſi on n'étoit pas aſſuré du contraire, & comme ſi on ne faiſoit pas tous les jours en ces Pays-là de nouvelles violences contre l'Egliſe, & comme ſi on ne connoiſſoit pas les deſſeins que les Heretiques ont formé depuis long-temps, d'ôter la Boëme à la Maiſon d'Aûtriche, pour avoir une voix Electorale de plus, afin de faire un de leurs Chefs Empereur! Mais l'on connoît icy toutes ces ruſes; & n'a-t'on pas toûjours veu, que les Heretiques ont fait paſſer les affaires d'Etat pour celles de Religion? & quand ils ont abbatu & opprimé entierement la Religion, ſous les fauſſes apparences de l'Etat, c'eſt alors qu'ils croyent avoir remporté la victoire toute entiere. Il y en a trop d'exemples, & ce ſeroit pecher en longueur, de les vouloir rapporter. Et ainſi on ne doit par douter que les differends d'Alemagne, ne ſoient en partie à cauſe de la Religion. Et ſur tout l'on doit conſiderer, à l'égard des interêts de ce Royaume, que la

Maiſon du Prince Palatin, eſt la ſeule de l'Empire qui a le plus fomenté la rebellion de Huguenots en France. C'eſt en verité une Maiſon qui ſemble être fatale pour faire reſſentir à cette Monarchie les mal-heurs qu'elle doit craindre le plus. C'eſt pourquoy on ne devroit aucunement conſentir icy, que le Palatin devienne plus puiſſant par l'acquiſition de nouveaux Royaumes & de nouvelles Provinces; parce qu'il pourroit arriver qu'un jour il ſuccedât à la Couronne d'Angleterre, & alors la France ſeroit en plus grand danger. Au contraire, qui peut nier que la Maiſon d'Aûtriche ne ſoit le principal appuy de la Religion Catholique? Et il eſt conſtant que cette Maiſon ne peut quaſi point donner de jalouſie, de quelque maniere que ce ſoit à cette Couronne. Il eſt facile de le connoître, par pluſieurs raiſons bien differentes de celles que la Maiſon d'Aûtriche d'Eſpagne pourroit avoir. Je me ſuis ſervi de ces raiſons & de pluſieurs autres, qui ont été autant efficaces, que j'ay pris de liberté de les repreſenter au Roy & à ſes Miniſtres, pour les ſolliciter de ſe declarer ouvertement en faveur des Catholiques d'Alemagne. Et j'eſpere qu'aſſurément on prendroit quelque bonne reſolution, ſi les affaires de ce Royaume pouvoient en quelque façon le permettre. L'Ambaſſadeur de ſa Majeſté Imperiale a les mêmes eſperances, aprés avoir eu pluſieurs audiences du Roy, & aprés avoir traité pluſieurs fois avec ſes Miniſtres. On ſçaura bien-tôt quelles réponſes on luy donnera. Aprés demain, qui eſt le premier jour de l'année, on croit en Cour que le Roy fera pluſieurs Chevaliers de l'Ordre du Saint Eſprit. On dit que c'eſt la plus belle ceremonie qu'on puiſſe voir. Les Miniſtres & les Ambaſſadeurs s'y doivent trouver. Monſieur de Boneüil vient de

ſortir de chez moy, il m'y a invité de la part de S. M. Enfin, je baiſe tres-humblement les mains à Vôtre Excellence. De Paris le 30. Decembre 1619.

AU MEME.

A Madrid.

DIeu ſoit loüé mille fois, de ce qu'aprés de ſi longues & ſi penibles Batailles, nous avons remporté la victoire. Le Roy s'eſt enfin declaré de vouloir donner du ſecours à l'Empereur, & aux Catholiques d'Alemagne, & de vouloir pour cét effet envoyer une groſſe Armée. Les Miniſtres du Roy me l'ont confirmé à moy même & aux Ambaſſadeurs d'Eſpagne & de Flandre; celuy de ſa Majeſté Imperiale prit hier le chemin de Flandre avec les dépêches de cette reſolution. Que dira à preſent V. E? ne luy ay-je pas toûjours écrit qu'on laiſſeroit l'indifference, & qu'on n'auroit point d'égard icy à la neutralité? Il étoit raiſonnable qu'aprés avoir tant fait pour élever ſa Majeſté Imperiale à l'Empire, on ſe ſervît des mêmes moyens (comme il eſt juſte) pour faire jouyr ſa Majeſté de l'honneur dû à ce degré, qui ne ſeroit pas grand choſe ſans les Etats hereditaires? On n'auroit ſceu prendre une meilleure reſolution. Et cependant, il me ſemble que je vois V. E. tout en ſuſpens, dans l'incertitude de la voir executée. J'avouë qu'en ce rencontre je ſuis du même ſentiment. Il ne faut pas douter que les Heretiques hors de ce Royaume, feront, avec pluſieurs autres, tous leurs efforts pour la rompre. Et combien d'accidens ne peu-

vent-ils pas arriver icy pour la traverſer ; particulierement dans cette conjoncture de l'Aſſemblée des Huguenots, qui feront exprés quelque tumulte, pour augmenter les ſoupçons, & empêcher le ſecours qu'on deſtine en faveur des Catholiques d'Alemagne. Mais Dieu qui a operé juſques à preſent, fera le reſte ; il s'agit de ſon affaire, puis que c'eſt principalement pour la défenſe de ſon Egliſe qu'on envoye du ſecours. A-t'on jamais veu au contraire, une cauſe plus injuſte & plus indigne, que celle du Palatin ? Ses actions le font bien voir, & premierement quand il a ménagé les Boëmiens dans le même temps que leurs Deputés furent exclus par la Diete de Francfort, où par conſequent le Roy Ferdinand y fut reconnu pour Roy de Boëme. Secondement, quand il conſpira contre ſon Roy au même temps que luy, & les autres Electeurs le choiſirent & l'éleverent à la Dignité Imperiale : Et enfin quand aprés luy avoir prêté ſerment de fidelité, il tourna auſſi-tôt ſes Armes contre luy, étant devenu Roy des Rebelles de ſa Majeſté, & même étant rebelle luy-même à ſon Chef ſouverain, & à celuy de tout l'Empire. Mais pour revenir au ſecours, & à qui on en doit donner le commandement, on parle de Meſſieurs de Guiſe, de Nevers, & de Vendôme auſſi. Ce qui importe le plus en ce rencontre, eſt de battre la caiſſe ; & il faut preſſer pour cela, parce qu'il ne manquera par de Capitaines, ſi on envoye le ſecours. J'ay du chagrin de voir les affaires de ce Royaume en mauvais êtat, & ſur le point d'être de jour en jour plus mauvaiſes. Cette Aſſemblée des Huguenots donnera aſſez de quoy penſer. Il y a en Cour & hors de la Cour, des mal-contens, & même de la premiere Qualité ; en & ce qui eſt pire, la Reine Mere n'y eſt point venuë ; & cependant le

temps a reculé les affaires, au lieu de les avancer; c'eſt ce qui eſt cauſe que l'on commence à revoir des nuages de ſoupçon, qui ſe forment, tant de-çà que de-là, & qui pourroient bien enfin produire quelque tempête. Je n'ay quaſi rien autre choſe à vous écrire ſur ce qui s'eſt paſſé icy. La Reine eſt aſſez bien remiſe de ſa maladie; elle m'a fait ſçavoir ce que V. E. m'écrit touchant la convaleſcence du Roy ſon pere; c'eſt à dire, qu'elle eſt meilleure qu'on ne penſoit; & ſa Majeſté m'a dit de plus, qu'on craignoit pour luy la fiévre quarte. On fit icy, comme je vous avois écrit, la Ceremonie des Chevaliers, qui fut en verité tres belle. Enfin, je baiſe tres-humblement les mains à V. E. De Paris le 17. Janvier 1620.

AU MEME.

A Madrid.

NOus reſpirons enfin icy: V. E. aura ſceu, & ſçaura encore par d'autres voyes, en quelle grande affliction nous avons été pendant pluſieurs jours, à cauſe de la rechute dangereuſe de la Reine. Nous doutâmes beaucoup de la perdre, depuis le ſeptiéme juſqu'au onziéme; aprés quoy elle commença à ſe mieux porter; & à preſent, graces à Dieu, ſa Majeſté eſt hors de danger. On ne ſçauroit croire ny exprimer, combien le Roy en a été affligé, & combien il a donné de marques de ſa tendreſſe, par ſes larmes, & par le ſoin qu'il en a eu, ne l'abandonnant pas d'un moment; le Peuple auſſi ſe mit tout en prieres & fondoit en larmes, étant dans un grand de-

ſeſpoir, pendant les jours que la Reine étoit le plus accablée. Dieu a voulu enfin exaucer les vœux des particuliers & du public; & on peut eſperer, que ſa Majeſté ſera bien-tôt rétablie en auſſi bonne ſanté qu'elle étoit auparavant. Je ne m'étends pas à faire un recit plus particulier de la maladie de ſa Majeſté à V. E. parce que je ſçay qu'elle en aura une ample relation d'autre part. Mais je puis bien l'aſſurer, que j'ay extraordinairement douté de ſa vie, & que j'ay pleuré, comme on peut dire, les mal-heurs que ſa mort auroit cauſés à ce Royaume, & à toute la Chrêtienté. Où ſeroient allées nos eſperances? où ſeroit le fruit des mariages reciproques? & à quoy nous auroit ſervi la Victoire que nous remportâmes, ſur tant d'oppoſitions infernales, que l'Hereſie avoit faites; ce qui fut cauſe que ces deux mariages furent tant de fois rompus auparavant que d'être établis? Combien la faction des Heretiques auroit-elle triomphé de toutes parts, ſi la mort avoit tranché l'un de ces deux nœuds, dont le lien unit ſi étroitement les deux Couronnes, & apporte un ſi grand avantage à leurs affaires temporelles, & à celles de l'Egliſe auſſi? Mais laiſſons-là le diſcours de la mort, & remercions Dieu, de la vie qu'il a bien voulu conſerver à la Reine, & prions-le qu'il la luy maintienne long-temps; afin que la France puiſſe rendre pluſieurs Reines de ſon ſang à l'Eſpagne, qui égalaſſent les vertus de ſa Majeſté. On a envoyé d'icy un Gentil-homme en diligence, pour faire ſçavoir diſtinctement à ſa Majeſté Catholique l'état où eſt la Reine. Je me ſuis dérobé à mes dépêches extraordinaires de Rome, qui m'occupent extrémement, pour faire part à V. E. de ſi bonnes nouvelles; & je luy baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 13. Fevrier 1620.

AV MESME.

A Madrid.

LA Reine a toûjours continué de ſe mieux porter, ſi bien qu'elle eſt à preſent en bonne & ſeure convaleſcence J'eus il y a trois jours occaſion de luy faire en particulier la reverence dans ſa chambre. Je fus ravi de la trouver en bon êtat. Le Roy eſt parti aujourd'huy pour Picardie, à deſſein de paſſer quelques jours dans le Gouvernement du Duc de Luynes. C'eſt une nouvelle faveur, qui confirme celles qui ſont paſſées, & qui en promet de plus grandes pour l'avenir. On verra cependant, ce que les Huguenots feront à Loudun; le Parlement donna hier une Declaration de leze-Majeſté contre eux, ſi dans trois ſemaines ils ne ſe reſolvent à ſe ſeparer. Le Roy avant ſon départ, a deſtiné une ſolemnelle Ambaſſade à l'Empereur, & aux Princes d'Alemagne. Le Duc d'Angoulême, qu'on appelloit le Comte d'Auvergne du temps de V. E. & qui a pris ce nouveau titre, comme heritier de la Ducheſſe d'Angoulême, qui mourut l'année paſſée, en ſera le Chef. Monſieur de Bethune ira avec luy, & un Conſeiller de robbe, qui eſt Monſieur de Preau; en même temps on envoye 10000 Fantaſſins & mille Cavaliers ſur la frontiere d'Alemagne. Le Duc d'Angoulême eſt deſtiné pour demeurer auprés de l'Empereur; & Monſieur de Bethune ne s'en doit point éloigner. Monſieur de Preau ira negotier de-çà & de-là, où il ſera neceſſaire; cette negotiation tend toute à l'avantage de l'Empe-

reur & des Catholiques d'Alemagne, & à remettre, s'il eſt poſſible, les choſes dans leur premier état, par le moyen de quelque accommodement; & en cas que cela ne puiſſe pas reüſſir, on fera marcher les armes de France contre les ennemis de l'Empereur & de la Religion Catholique, ou pour donner ſecours en Boëme, ou pour faire une diverſion dans le Palatinat. Voila le deſſein qu'on a icy, & c'eſt pour ce ſujet qu'on envoye cette Ambaſſade, & que l'on diſpoſe l'Armée ſur la frontiere. Les Ambaſſadeurs d'Eſpagne & de Flandre voudroient du ſecours ſeulement, & non pas que l'on s'entremît pour l'accommodement de l'affaire. Mais on veut faire icy l'un & l'autre; & à ce que j'en puis connoître, on fait le tout pour le mieux. Des matieres étrangeres je paſſe à celles de cette Cour. Les affaires de la Reine ſont toûjours dans l'incertitude: On dit aujourd'huy qu'elle vient, demain on dira le contraire; & ainſi elle viendra & ne viendra pas. C'eſt là le bruit qui court, & juſques à preſent il n'y a rien autre choſe. Je ſuis infiniment obligé à V. E. de la relation qu'elle a eu la bonté de me faire, d'une ceremonie ſi ſolemnelle, comme a été celle de la priſe du Chapeau de Monſieur le Cardinal Infant. En verité, toutes les circonſtances en ont été autant celebres qu'on pouvoit ſouhaiter. Et pour finir je vous baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 28. Fevrier 1620.

AV

AU MESME.

A Madrid.

JE prie V. E. de ne me point accuſer de pareſſe, pour avoir été quelques ſemaines ſans luy écrire, parce que j'en ay paſſé deux toutes entieres au lit avec la fiévre, & plus de deux autres en convaleſcence, avec grande foibleſſe & peu de force. L'humidité & le froid de cét Hyver, m'ont bien mal-traité; & peut-être me ſuis je attiré ce mauvais traitement, en m'expoſant par trop à l'air & à l'humidité de la nuit. Mais les affaires y ont contribué, & Paris auſſi y a eu quelque part, où les maiſons ſont, comme ſçai V.E. ſi éloignées les unes des autres, qu'on ne peut faire que fort peu de viſites pendant les jours d'Hyver, qui ſont ſi courts. Quoy qu'il en ſoit, j'en ſuis, graces à Dieu, revenu, & je ſuis preſentement à Melun, à cauſe que la Cour eſt à Fontainebleau. J'ay receu icy, avec bien de la joye, la derniere & tres-obligeante Lettre de V. E. Je fus avant-hier en Cour. Je vis le Roy & la Reine, que je trouvay en tres-bonne ſanté. J'eus particulierement une longue conference avec la Reine, j'en eus enſuite une bien plus longue avec pluſieurs Princeſſes qui étoient dans la Chambre de la Reine; c'eſt pourquoy j'y fis deux Scenes & deux perſonnages, l'un de Nonce, & l'autre de Courtiſan. On ne peut pas douter que V. E. n'ait été grandement affligée de la derniere & dangereuſe maladie de ſa Majeſté. Je me ſuis imaginé que c'eſt une des plus grandes afflictions que V. E. ait jamais eu: parce qu'enfin chacun ſçait, qu'outre la part

qu'elle y prenoit pour l'intereſt du Public, elle y étoit bien plus intereſſée pour tout ce qui regarde la perſonne de la Reine, que le Roy ſon pere avoit confiée entre les mains de V. E. comme le gage le plus cher qu'il avoit en ce monde; vous l'amenâtes en France, & vous prîtes tant de peine à luy inſinuer la maniere de s'accommoder à l'humeur de cette Nation, afin que par ce moyen ſa Majeſté s'acquît plus d'authorité ſur les cœurs que ſur les Provinces de ce Royaume. Sa Majeſté a fait connoître qu'elle vous honoroit de ſon affection, en reconnoiſſance de la tendreſſe que vous avez fait paroître en ce rencontre; je ſçay qu'elle parle ſouvent de vous avec beaucoup d'eſtime, & autant avantageuſement que vous pourriez ſouhaiter. Quant aux témoignages de la joye que V. E. a receuë, de ce que la Reine a recouvré ſa ſanté, & dont elle m'écrit d'en avoir donné des marques à ces Gentils-hommes François qui ſont à Madrid, je puis l'aſſurer qu'on les a fort approuvé icy, & qu'on les a pris comme venans d'une perſonne bien intentionnée pour les affaires de cette Cour. Quoy que l'on n'ait jamais douté que V. E. n'ait toûjours conſervé, auſſi bien de loin comme de prés, le même deſir de voir une bonne union établie entre les deux Couronnes, & que pour cét effet elle n'employe autant à preſent ſon credit en Eſpagne, qu'elle a toûjours fait en France avec de ſi heureux ſuccez. Je ſuis à Melun, comme je l'ay écrit à V. E. Et à peine y ſuis-je arrivé, que je trouve la Cour ſur ſon départ pour Orleans. La Reine va avec le Roy Demain leurs Majeſtés partent, & s'en vont pour inviter la Reine Mere de plus prés à venir en Cour; & on a envoyé devant le Duc de Montbazon, pour la mieux diſpoſer. On parle differemment de l'impreſſion

que ce départ pourra faire ſur l'eſprit de la Reine. Je vois que la pluſpart de ceux qui font ces diſcours, ſont tout à fait contraires à ce conſeil, & doutent que la Reine ne croye que c'eſt plûtôt pour la contraindre, que pour l'inviter à venir. Le départ ſi ſubite, ou pour mieux dire, la fuite du Duc du Maine, a augmenté la jalouſie de toutes parts; & ſans doute elle augmentera encore davantage, ſi la Reine ne vient pas. Dieu nous veüille preſerver d'une rechute, qui pourroit être pire que le mal de l'année paſſée. O quelle France! ô quel theatre de changement! Et cependant cette Monarchie ſe conſerve parmi des troubles ſi grands & ſi continuels; & il y a déja plus de mille deux cens ans qu'elle eſt commencée. Les favoris ſont en grande inquietude. La faveur & l'envie ſont arrivées au plus haut degré; ce ſont deux choſes bien difficiles à accorder dans une même perſonne, mais plus encore en trois differentes. Quoy que le Duc de Luynes eſt celuy des trois freres à qui l'on porte le plus d'envie, & qui eſt auſſi le plus en faveur; elle eſt, comme j'ay déja dit, arrivée au dernier degré; & je pourrois dire, qu'il ne faudroit pas qu'elle fût ſi grande, afin qu'elle durât plus longtemps. Mais pour revenir au voyage d'Orleans, nous verrons quel effet il produira. Je prie Dieu qu'il ſe termine en bien, & qu'il n'y ait point de nouvelles occaſions de faire des voyages; parce que c'eſt une mort, de courir toûjours de-çà & de-là, & de ne pouvoir trouver en France une heure pour vivre en repos. Mais à propos des changemens ſi frequens de cette Cour, que dit V. E. de l'affaire de Monſieur du Maine? On peut dire, qu'avant-hier c'étoit le bras à qui le Roy ſe fioit le plus, & que c'étoit auſſi le plus conſtant & le plus ferme des Favoris. Que la Pru-

dence même vienne juger des affaires de ce Royaume ! Quant à l'Ambaſſade d'Alemagne, je pris V. E. de ſuſpendre l'opinion qu'elle en a, juſques à ce que nous puiſſions penetrer plus avant. On eſt toûjours, à ce que l'on voit, dans la premiere reſolution d'envoyer du ſecours ; & à preſent on devroit s'y reſoudre d'autant plus facilement, que l'Aſſemblée de Loudun s'eſt enfin ſoûmiſe. Attendons-donc encore un peu. J'attens avec impatience, l'honneur de vos commandemens : la ſolitude de Melun m'a donné la commodité de vous écrire cette longue Lettre. Et pour finir je vous baiſe tres-humblement les mains. De Melun le 9. Avril 1620.

A U M E' M E.

A Madrid.

J'Ecris à V. E. & il ne me ſemble quaſi pas que je luy écrive; parce qu'à l'égard de mes autres Lettres qui ont été aſſez longues, celle-cy, qui eſt ſi courte, ne merite preſque pas le nom de Lettre. Mais comme je vous ay écrit il y a ſix jours aſſez amplement de Melun, je n'ay pas grand choſe à vous faire ſçavoir. Cependant, je ne veux pas laiſſer paſſer cét extraordinaire ſans le charger d'une Lettre pour vous. Ce qu'il y a de nouveau icy, eſt que la Reine Mere s'eſt excuſée, de n'avoir pû venir en Cour. De ſorte que le Roy n'eſt demeuré que fort peu à Orleans, & eſt retourné à Fontainebleau. Nous l'attendons à Paris aprés les Fêtes. Monſieur du Maine a écrit de Bourdeaux quelques Lettres au Roy, pleines de grande ſoûmiſſion, & témoigne de

vouloit être plus que jamais bon ſerviteur de ſa Majeſté. Au retour de la Cour on ſçaura mieux en quel état ſont les affaires de la Reine. Enfin, je vous baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 16. Avril 1620.

AU MEME.

A Madrid.

LA Cour eſt enfin de retour à Paris, & le Duc de Montbazon eſt revenu d'Angers. Il m'eſt venu voir quaſi auſſi-tôt; il ne ſçauroit mieux parler qu'il fait des affaires de la Reine Mere. J'ay ſceu de luy, que le voyage impreveu du Roy à Orleans, a donné une grande jalouſie à la Reine; mais qu'enfin elle fut diſſipée, par les aſſurances qu'il luy donna, de la bonne intention du Roy, & de la fin pour laquelle il avoit entrepris le voyage. Il me ſemble que c'eſt à preſent tout de bon que l'on ſonge d'accommoder les affaires de la Reine. Nous verrons de quelle maniere on s'y prendra, & quel en ſera le ſuccez. Il auroit bien mieux valu qu'elle ne ſe fût pas ſeparée du Roy à la reünion de Tours. Le Prince de Condé fut mis liberté preſque auſſi-tôt; ſes interêts ne s'accordent gueres avec ceux de la Reine; c'eſt pourquoy nous trouvons de nouvelles difficultés, qui augmentent les premieres. Parlons maintenant du ſecours qu'on doit envoyer en Alemagne. Les Ambaſſadeurs partirent hier, & les troupes ſont déja ſur les frontieres. Mais je vois qu'on differe plus long-temps à les envoyer qu'on n'eſperoit dans un ſi grand beſoin. On veut preſentement avoir icy quelques lumieres plus particulieres par

les Ambaſſadeurs ſur les affaires d'Alemagne, & ſur ce qu'on pourra faire plus avantageuſement de ce côté-cy, tant par les negotiations, que par les armes. Les Ambaſſadeurs doivent traiter avec les Electeurs Eccleſiaſtiques, avec les Princes Heretiques de l'union, avec les Ducs de Baviere & de Saxe; & enfin leur derniere negotiation ſera avec ſa Majeſté Imperiale. Ce ſont de grands tours, & particulierement en Alemagne, où les banquets emportent la moitié du temps des affaires. La Ligue Catholique cependant a mis ſur pied une puiſſante Armée, & on eſpere quelque choſe de bon du Duché de Saxe, les derniers avis en parlent comme d'une choſe quaſi aſſurée. Il y a pourtant lieu de douter, qu'il ne voudra pas ſi-tôt ſe declarer entierement; mais qu'il aimera mieux ſe conſerver Chef de ſa faction Lutherienne, pour ſe faire prier davantage par les Catholiques & par les Calviniſtes. On voit pourtant aſſez evidemment, que les Lutheriens ont plus d'averſion contre les Calviniſtes, que contre les Catholiques. Dieu veüille détruire ce Hydre de l'Hereſie, & donner des ſuccez auſſi heureux à ſon Egliſe, que ſa cauſe eſt juſte & equitable. Et pour finir je baiſe tres-humblement les mains à V. E. De Paris le premier May 1620.

AV MESME.

A Madrid.

PAr occaſion d'un Courier qui paſſe, je vous écris à la hâte; mais mon cœur & mon affection vous marqueroient mieux que ma plume, l'empreſſement que j'ay de vous rendre ſervice. Je n'ay point receu de vos Lettres du dernier ordinaire d'Eſpagne; je croy pourtant que vous avez receu celle que je vous ay écrit de Melun. La Cour eſt toûjours à Paris, & elle y demeurera, s'il n'y arrive point de nouveaux accidens. Quoy que je puis dire, qu'on les ſouhaite icy plus qu'on ne les craint, tant on a d'inclination pour les nouveautez. On y voit, à vous dire vray, une grande diſpoſition dans l'érat incertain où ſont à preſent les affaires de la Reine Mere. Neanmoins, on voudroit bien icy les terminer, ou les accommoder en quelque maniere. On a envoyé pour cét effet ces jours paſſez à Angers Monſieur de Blainville, qui eſt l'un des deux Maîtres de la Garderobe du Roy, & l'un des derniers Chevaliers de l'Ordre du S. Eſprit. L'affaire eſt embroüillée de mille difficultés, qui ſe peuvent reduire à une ſeule, qui eſt d'ôter les ſoupçons, & de mettre une bonne intelligence de part & d'autre. Enfin, l'ulcere de ce mal n'eſt que dans la volonté, c'eſt là-dedans qu'eſt la playe, & c'eſt là qu'il faut tâcher de la guerir. Cependant, l'on eſt icy en feſte. Le Roy courre aujourd'huy la bague à la Place Royale, avec tous les Princes & les Seigneurs de la plus grande qualité de cette Cour. Que c'eſt un beau Theatre, que celuy

de cette belle Place ! Paris y fournira aſſez de Spectateurs. Le nouveau Duc d'Eſdiguieres ſonge à s'en retourner bien-tôt en Dauphiné ; il fait déja ſes adieux à la Cour. Plût à Dieu qu'il voulût de même retourner tout de bon à Dieu, & finir en Dieu, puis qu'il va à quatre-vingts ans. Mais il y a fort peu d'eſperance, parce que c'eſt un Huguenot d'Etat, plus que de conſcience. Au reſte, on ne peut pas nier, que c'eſt un des premiers hommes de France, & abſolument c'eſt le premier entre les Huguenots : & il a tant d'autorité en Dauphiné, qu'on peut dire, que non-ſeulement il commande, mais qu'il regne en cette Province. Enfin je baiſe tres-humblement les mains à Vôtre Excellence. De Paris le 17. May 1620.

AU MEME.

A Madrid.

DImanche dernier on courut la bague à la Place Royale, comme je l'avois écrit à V. E. cette courſe ſe fit avec un applaudiſſement incroyable de la Reine, de toutes les Dames, & de tout le Peuple, dont le nombre étoit infini. Le Roy remporta la victoire. La joye des vaincus ne pouvoit être plus grande, s'étant trouvés obligés de ceder à un ſi grand Vainqueur. Il y eut pourtant quelque choſe à diſputer entre le Roy, le Duc de Guiſe, le Prince de Joinville ſon frere, & Monſieur de Saint Luc ; mais enfin le Roy remporta la victoire ; & la Reine, qui avoit preparé un tres-beau diamant pour le Vainqueur, fit éclater ſa joye & ſon contentement, en le don-

nant à celuy qu'elle avoit ſans doute ſouhaité qui le gagnât. Je vis cette fête avec beaucoup de plaiſir, de la maiſon de Monſieur l'Ambaſſadeur de Savoye. Parmy tant de joye, les affaires de la Reine Mere ſont toûjours bien incertaines & bien embaraſſées. Monſieur de Blainville eſt de retour. On n'approuve pas icy les propoſitions que la Reine a faites, ſur la maniere dont elle voudroit venir en Cour; mais celles-cy au contraire ne luy plaiſent pas; c'eſt ce qui eſt cauſe que les humeurs s'irritent de plus en plus, & qu'il y a toûjours de plus grands dangers de quelque nouvelle tempête, & de nouveaux troubles. Si la Reine continuë d'être ſeparée du Roy, il y aura ſans doute quelque ſoulevement dans le Royaume, quoy que ce ne ſoit pas ſon deſſein, parce qu'il y a une infinité de mécontens, qui voudront ſe ſervir de ſon nom, & profiter du temps. Quant aux affaires d'Alemagne, le ſecours eſt toûjours là. Et on doit bien plus apprehender que les trouppes de la frontiere ne tournent vers la France, plûtôt que d'entrer en Alemagne, tant les choſes ſont diſpoſées icy à cauſer de nouvelles alterations. Cependant, que pouvons-nous faire autre choſe, que le devoir de nôtre charge, & en recommander enſuite le ſuccez à Dieu, que je prie de vouloir conſerver V. E. en proſperité. Et je luy baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 21. May 1620.

AU MEME.

A Madrid.

V. E. rencontra fort bien, dans la réponſe qu'elle donna au Gentilhomme François ſur l'Ambaſſade que l'on envoyoit d'icy en Alemagne. Ce devoit être en verité une Ambaſſade de proteſtation, & non pas de negotiation; parce que l'Empereur & les Catholiques d'Alemagne, auroient de cette maniere tiré un grand avantage de ces troupes qui êtoient ſur la frontiere; au lieu que nous n'avons pas grand choſe à eſperer à preſent de la negotiation. Outre qu'on s'êtoit declaré icy, qu'on donneroit du ſecours avec les armes, & non pas en negotiation. Mais V. E. voit en quel embarras la France ſe trouve à preſent. Enfin, c'eſt un corps malade, & pendant qu'il ſera (pour ainſi dire) incommodé de la paralyſie de la faction Huguenote, jamais il ne guerira, & il n'aura jamais que des forces incertaines & tremblantes. C'eſt principalement de cette faction que provient tout ſon mal, parce qu'elle fomente les ſeditions parmi les Catholiques mêmes. C'eſt pourquoy, c'eſt tantôt l'une & tantôt l'autre de ces raiſons, & le plus ſouvent toutes les deux enſemble, qui ſont cauſe de tant de mouvemens, qui déchirent ordinairement ce Royaume. Jamais donc cette Monarchie ne ſera dans ſa premiere vigueur, juſques à tant qu'elle n'ait un êtat tout à fait contraire à celuy d'à preſent. Parce que la Republique que les Huguenots cherchent tous les jours d'établir de plus en plus dans le Royaume, eſt ſans doute tout à fait contraire à l'autorité du Roy. Leur

derniere Aſſemblée de Loudun a duré ſix mois ; & ils ont toûjours envoyé de nouveaux Deputés à la Cour, qui parloient comme des Souverains, & comme des gens qui voudroient donner des Loix, mais non pas en recevoir du Roy. Et enfin il a falu ſe ſervir d'expedient plûtôt que d'autorité, pour les ſeparer. C'eſt à dire que la France dans l'êtat où elle eſt, ne peut pas faire ce qu'elle voudroit, non-ſeulement pour elle-méme, mais auſſi pour ſes propres neceſſités. V. E. ſçait fort bien toutes ces choſes. De ſorte que l'on doit, à vous dire vray, moins eſperer de jout en jour du ſecours que l'on devoit envoyer d'icy à l'Empereur & aux Catholiques d'Alemagne. Et les affaires de la Reine Mere tiennent tellement en ſuſpens tout le Royaume, qu'on n'a point lieu de ſecourir les Etrangers par les armes. Cependant, il ſemble que ſans le ſecours de France, on peut eſperer une bonne iſſuë des affaires de l'Empereur & des Catholiques de ces Pays-là. La derniere déroute des Boëmiens par le Comte de Bucoy, a êté fort conſiderable ; & l'on tient pour certain, que le Duc de Saxe ſera abſolument du party Imperial. Nous verrons bien-tôt quel effet fera le Monitoire que l'on a intimé au Palatin, pour l'obliger à ſortir de Boëme, & des autres Provinces qui ont êté uſurpées. Pendant tout cela, nous ſommes icy bien en ſuſpens, comme je l'ay déja écrit à V. E. ſur les affaires de la Reine Mere. Le Roy luy a renvoyé Monſieur de Blainville avec de l'argent, & pour luy propoſer de nouvelles ſatisfactions ; il eſt aiſé de voir, que les choſes dont on traite, ſont de ce côté-cy ſans aucun déguiſement, afin de faire un bon accommodement avec elle, & pour l'avoir en Cour. Mais d'autte côté la Reine ne s'y fie pas ; elle voudroit, & ne voudroit pas ; elle

ſouhaite & craint en même temps ; & les artifices des autres l'inquietent plus que ſes propres interêts. Nous ſommes à preſent dans ces incertitudes, & parmy les dangers qui en peuvent arriver. Enfin, je baiſe tres-humblement les mains à V. E. De Paris le 5. Juillet 1620.

A V M E' M E.

A Madrid.

JE remercie de tout mon cœur V. E. des dernieres faveurs que j'ay receuës d'elle, par ſa Lettre du cinquiéme du paſſé. Il ſuffit de dire qu'elles viennent de ſa part, pour faire connoître l'excez de l'affection qu'elle a pour moy. Dieu ſoit loüé, de ce que le catarre de V. E diminuë, on peut eſperer, que la nouvelle ſaiſon le fera diſparoître tout à fait. Graces à Dieu, je ſuis en bonne ſanté, quoy que j'aye aſſez d'inquietudes, qui ne proviennent que des affaires de la Reine Mere. Blainville en eſt revenu, & il y va retourner pour la troiſiéme fois, & peut-être avec moins d'eſperance d'avancement que les deux autres, tant les humeurs ſont alterées de toutes parts. Nous verrons à la fin où l'apoſtume crevera. Le mal eſt là-dedans comme je j'ay écrit autrefois à V. E. je veux dire, dans les eſprits & dans les volontés. Elle ſçait fort bien combien difficilement les remedes y peuvent penetrer, & combien l'operation eſt difficile à faire ſur des parties ſi cachées & ſi delicates. Enfin, juſques à preſent, ce n'eſt qu'une guerre de méfiance ; & Dieu veüille que de celle-cy on ne paſſe pas à celle des armes. J'écris par un Courier extraordinaire

naire qui me preſſe ; c'eſt pourquoy je finis plûtôt que je ne voudrois. Et je baiſe tres-humblement les mains à V. E. De Paris le 20. Juin 1620.

A V M E'M E.

A Madrid.

JE recompenſeray cét ordinaire le peu de temps que j'eus d'écrire à V. E. par le dernier extraordinaire. Et auparavant toutes choſes, je me réjouys infiniment avec vous, de la reſolution que ſa Majeſté Catholique a priſe, d'attaquer le Palatinat avec les armes de Flandre. C'eſt une reſolution digne de ſa Majeſté, & dont on doit attendre le veritable remede des mal-heurs qui affligent à preſent l'Empire. Si le ſuccez correſpond au deſſein (comme on le peut eſperer, par tant de raiſons) il faudra bien que le Palatin abandonne ce qu'il a ſi injuſtement uſurpé, & ce ſera un juſte châtiment de Dieu, que le mal qu'il a fait, & fait encore chez les autres, par des uſurpations ſi manifeſtes, tombe tout & aille fondre chez luy. On aſſemble déja l'Armée qu'on avoit levée en Flandre pour cét effet ; les troupes d'Italie paſſent déja les Montagnes ; & déja celles que le Comte de Vaudemont avoit levées à l'inſtance de la Ligue Catholique, ont paſſé le Rhin ſans difficulté, & ſeront à preſent unies avec le corps de l'Armée, qui eſt auprés du Duc de Baviere, General de la Ligue. Il y aura donc trois Armées ; ſçavoir celle du Comte de Bucoy en Boëme ; celle de Baviere, pour attaquer (comme on ſuppoſe) le Palatinat au de-là du Rhin.

& celle de Flandre pour l'attaquer de de-çà. Il en auroit même quatre, s'il étoit vray, (comme on le ſuppoſe auſſi) que le Duc de Saxe eût accepté avec celuy de Baviere, de mettre en execution l'Edit Imperial que l'on doit publier bientôt contre le Palatin. Je ne ſçay quelle reſiſtance il pourra faire avec ſa faction contre tant d'Armées. Il ne peut point avoir aſſez de forces en Alemagne. Et quant aux ſecours qu'il attend des Provinces-Unies & du Roy d'Angleterre, on pourra faire quelque choſe du côté des Provinces-Unies; mais non pas pour égaler les forces d'une Armée toute entiere, comme ſera celle qu'on aſſemble en Flandre; quant à l'Angleterre, le Roy n'a point d'argent, & on ne voit pas que le Palatin ſon gendre, puiſſe recevoir un ſecours conſiderable par d'autres voyes. Tout l'avantage eſt donc du côté des Catholiques, & c'eſt à cette heure ou jamais, que l'on doit eſperer pour eux des ſuccez favorables. Mais pour revenir à la reſolution que le Roy d'Eſpagne a priſe, de tourner ſes armes de Flandre contre le Palatinat, Dom Fernand me vint voir avant-hier, & me la communiqua. Il en doit parler aujourd'huy au Roy, & enſuite à ſes Miniſtres; & je prevoy déja qu'on agréera icy cette reſolution. Et même un des principaux d'entr'eux me dit hier, que c'étoit juſtement toucher au vif les Heretiques, dans les preſentes occurrences d'Alemagne, & le veritable moyen de les faire repentir de leur temerité. Au reſte, on eſt toûjours icy dans les mêmes ſentimens en faveur de l'Empereur & des Catholiques d'Alemagne. Sa Majeſté Imperiale ayant fait connoître, qu'elle deſiroit que les Ambaſſadeurs de France allaſſent droit à Vienne, ſans s'arrêter davantage en chemin avec les autres Princes Catholiques ou Heretiques, afin de

terminer plûtôt ſes affaires. On leur a donné ordre d'icy de le faire ; c'eſt pourquoy on pourra apprendre par les premieres Lettres leur arrivée en cette Ville. On voudroit faire davantage par le moyen des armes. Mais le mal de ce Royaume ſe gliſſe toûjours de plus en plus ; & on ne trouve pas à propos de faire aujourd'huy partir les troupes, pour les contremander dés demain. Chacun attend le nouveau retour de Monſieur de Blainville d'Angers, quoy que le premier & le ſecond ne donnent de gueres bons preſages de ce troiſiéme. Il faloit de bonne foy, y envoyer d'autres perſonnes plus conſiderables, qui euſſent plus d'intelligence, & qui fuſſent plus confidentes de la Reine. C'eſt à quoy il me ſemble que l'on ſonge à preſent. Mais Dieu veüille que ce ne ſoit pas trop tard. Les ſoupçons augmentent de jour en jour. Tout ſe prepare à prendre les armes ; & quoy que pas une des deux parties ne veüille commencer, il faudra neanmoins que malgré l'une & l'autre, quelqu'une commence. Et ainſi nous en viendrons à une guerre civile & déplorable, où le fils ſera d'un côté, & la mere de l'autre. Toutes les guerres Civiles, & les victoires qu'on en remporte, ſont toûjours trop funeſtes d'elles-mêmes. Si pourtant l'on peut appeller victoires celles où les vainqueurs ſont autant vaincus que les vaincus. Dieu veüille que les conjectures en ſoient vaines. Cependant, on a ſans ceſſe été en bals, & en fêtes, la ſemaine paſſée chez Madame la Princeſſe de Conty, & celle-cy chez Madame la Comteſſe de Soiſſons ; & la veille de la S. Jean à la Maiſon de Ville, pour y voir les feux qu'on y fait ce jour-là. La Reine y a été par tout ; j'y ay été de même, on m'y avoit invité familierement. Le tout s'eſt paſſé avec plaiſir & contentement de tout le monde. Ce

mois de Juin ſemble un mois d'Avril. On doit bien ſentir le chaud d'autre maniere à Madrid, & j'eſpere qu'il aura au moins ſervi pour conſumer le catarre de V. E. à qui je baiſe treshumblement les mains. De Paris le 24. Juin 1620.

AU MEME.

A Madrid.

JE fis connoître à V. E. par mes dernieres Lettres, qu'on étoit ſur le point de voir de nouveaux tumultes en ce Royaume. Les voila arrivés. L'apoſtume eſt enfin crevée; & les ſoupçons ſe ſont augmentés de telle maniere, qu'on en eſt venu enſuite à prendre publiquement les armes. On leve déja des Soldats par tout. Le Roy en aura bien-tôt un grand nombre. La Reine & les ſiens font auſſi de grands preparatifs; de ſorte, que ſi Dieu n'y remedie, la France ſera dans peu de jours toute en armes. J'avois à peine fini de vous écrire la derniere fois, que le Comte de Soiſſons & la Comteſſe ſa mere, ſe retirerent à l'impreveu de la Cour, ſous pretexte d'avoir receu pluſieurs déplaiſirs, & s'en allerent trouver la Reine; le Duc de Vendôme partit de la même maniere avec eux, & le Duc de Nemours en avoit fait autant deux jours auparavant. V E. peut s'imaginer quel bruit aura cauſé icy ce départ du Comte de Soiſſons; il eſt Prince du Sang, & quoy qu'il n'ait que ſeize ans; ſon nom ſeul peut être fort avantageux au party qu'il ſuivra, outre que ſa mere eſt une femme de grand jugement, & qui eſt (comme V. E. ſçait)

beaucoup eſtimée icy. Il y aura outre ledit Comte pluſieurs autres Princes & grands Seigneurs du Royaume avec la Reine. Et comme on a eu vent à Paris, qu'il y avoit quelque commencement de mouvement à Roüen, Ville de la Province de Normandie, dont le Duc de Longueville, qui eſt ſuſpect au Roy, eſt Gouverneur; ſa Majeſté a pris reſolution d'aller au plûtôt de ce côté-là, afin de remedier par ſa preſence, aux deſordres qui y pourroient arriver. Sa Majeſté n'a pourtant pas voulu y aller avec main forte, elle n'a mené avec Elle que ſes Gardes ordinaires, mais ſi bien renforcées qu'elles peuvent faire 4000. Fantaſſins & 500. Chevaux. On ne ſçait pas ce que Monſieur de Longueville fera. Le bruit court aujourd'huy, que la Reine Mere eſt ſortie d'Angers, avec 3000. Fantaſſins & 600. Chevaux, & qu'elle a pris le chemin de Normandie, pour ſoûtenir Monſieur de Longueville. La Reine regnante eſt demeurée à Paris, avec les Miniſtres, qui traiteront avec elle & avec Monſieur le Chancelier, qui ſera toûjours avec ſa Majeſté, des affaires qui pourront arriver. V. E. voit quels commencemens de troubles ſont ceux-cy, & qu'on en peut craindre de funeſtes ſuites. Le fils eſt d'un côté, & la mere de l'autre. Les Princes du Sang, les autres Princes, & les Grands du Royaume, & tout le Royaume enfin, ſont en diviſion. Les ſeuls Huguenots ſont unis enſemble pendant une ſi grande diviſion; & eux ſeuls tireront avantage de la diſcorde des Catholiques En même temps que le Roy fait aſſembler ſes troupes, il fait auſſi continuer la negotiation que Monſieur de Blainville a commencé; il a de plus augmenté le nombre des Deputés, & a choiſi pour cét effet quatre perſonnes, comme V. E. pourra juger, des plus con-

ſiderables de ce Royaume, & qui ont déja été envoyez à la Reine ſa mere pour le même effet : C'eſt le Duc de Montbazon, & avec luy le Grand Ecuyer, nouveau Duc de Bellegarde, l'Archevêque de Sens, & le Preſident Jannin. Sa Majeſté a voulu auſſi que le Pere Berulle, qui s'employa l'année paſſée avec tant de zele & de prudence, pour les mêmes affaires de la Reine, y allât auſſi avec eux. Voila à quel point les choſes ſont arrivées, & il eſt plus facile d'en prevoir le mal, que de juger du remede ; c'eſt le ſentiment de ces perſonnes que je viens de nommer, & qui me ſont venus voir auparavant de partir, nous avons conferé long-temps ſur cette matiere. Il ne faut plus ſonger au ſecours qu'on devoit envoyer d'icy en Alemagne. Mais on a lieu d'eſperer, ſans s'attendre au ſecours de France. On a ſceu par les derniers avis, que toutes les force de la Ligue & du Duc de Saxe, ſe devoient unir avec celles de l'Empereur, & qu'elles entroient toutes en Boëme, & que l'Armée de Flandre attaqueroit le Palatinat de ce côté-cy, parce que l'on croit qu'elle ſeule ſuffit pour cét effet. Dieu veüille pourtant qu'elles puiſſent ſuffire. Les Provinces-Unies ſe preparent à s'y oppoſer, & mettent, à ce que l'on dit, en campagne 10000. Fantaſſins & 2500. Chevaux pour cét effet. Une partie des troupes d'Italie eſt déja arrivée en Flandre ; le reſte, qui eſt le gros de l'Armée, ne vient pas ſi vîte. Ce retardement eſt cauſe qu'on n'avance pas en Alemagne ; & cependant on perd du temps, & avec le temps on perd auſſi les occaſions qui pourroient être avantageuſes. Je ſouhaite que V. E. vive en repos, pendant que nous ſerons dans ces inquietudes, & je luy baiſe treshumblement les mains. De Paris le 9. Juillet 1620.

AU MEME.

A Madrid.

NE me donnez plus, je vous prie, de ſi mauvaiſes nouvelles de vôtre ſanté; parce que les dernieres m'ont percé le cœur, quand j'ay ſceu le grand danger où vous avez été, à cauſe des douleurs de côté & de la pierre. Mais Dieu ſoit loüé, de ce que vous en êtes guery, & que vôtre grande foibleſſe eſt auſſi paſſée. Ma ſanté eſt aſſez bonne, Dieu mercy; mais j'ay bien du chagrin des maux qui incommodent le public. On leve icy des troupes de toutes parts, comme je vous l'ay fait ſçavoir. Le Roy a été obligé de les faire marcher vers le Château de Caën en Normandie, parce que les Habitans n'y vouloient pas recevoir ſa Majeſté, à laquelle ils ſe ſont enſuite rendus. Le Roy s'étoit auparavant aſſuré de Roüen, qui étoit ſur le point de ſe revolter, s'il n'y eût été en perſonne. Cependant, Monſieur de Longueville a été interdit de ſon Gouvernement; on dit qu'il eſt à Dieppe, & que le Roy le veut ſuivre les armes à la main. Mais on croit qu'il ne voudra pas ſe laiſſer enfermer dans ce lieu-là, & qu'il ſuivra l'exemple de Monſieur de Vendôme le Grand Prieur, Gouverneur de Caën, qui a auſſi trouvé à propos de ne ſe pas renfermer en cette place. Les Deputés du Roy ſont avec la Reine, qui témoigne de ne vouloir point entendre parler de negotiation, ſi auparavant le Roy ne ſe determine à ne pas aller plus avant avec ſes troupes. Le Cardinal de Guiſe eſt auſſi ſorti en cacherte de Paris, & s'eſt declaré pour la Reine.

Les deux autres freres Meſſieurs de Guiſe & de Joinville, ſuivent le party du Roy, & ſont déja partis pour aller à leur Gouvernement; ſçavoir, Monſieur de Guiſe en Provence, & Monſieur de Joinville en Auvergne. Je rendis hier viſite à la bonne Ducheſſe leur mere, qui êtoit icy vôtre Dame. Les femmes ſont auſſi en diviſion, parce que la bonne vieille eſt d'un ſentiment, & la Princeſſe de Conti ſa fille d'un autre. Voila de la maniere dont on vit en France, & quels ſont les effets des troubles civils, qui font armer les parens contre les parens, & la patrie contre la patrie.* La Reine Regnante eſt toûjours icy. Elle va quaſi tous les jours au Conſeil, au grand contentement de tout le monde. Enfin, je vous baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 22. Juillet 1620.

A V M E' M E.

A Madrid.

JE viens de recevoir vôtre derniere, en date du 17. du paſſé; elle eſt plus courte qu'à l'ordinaire; mais je ne ſuis pas tant fâché de ce qu'elle eſt courte, que de ce que la cauſe qui vous empêche de la faire plus longue, dure encore. Les reſtes de vôtre maladie ſont trop opiniâtres J'attendois de meilleures nouvelles; j'eſpere enfin de les recevoir par vos premieres. Nous vous avons ſouhaité icy pendant les grandes chaleurs. Le mois de Juillet a été extraordinairement pluvieux, & qui au lieu de guerir les catarres, en a incommodé pluſieurs. Je n'ay rien autre choſe à vous dire de Paris. Il faudra pour l'avenir parler des

Armées qui ſont en campagne. Le Roy trouva plus à propos de laiſſer Monſieur de Longueville à Dieppe, & auſſi-tôt il prit la route d'Anjou; ſa Majeſté eſt déja vers les confins, n'y ayant trouvé aucune reſiſtance. La Reine Mere n'étoit pas ſortie la premiere fois, comme on l'avoit dit; mais enfin elle s'eſt miſe en campagne, & s'eſt ſaiſie de la Flêche, ayant deſſein, à ce que l'on a pû connoître, d'amuſer le Roy. Elle eſt neanmoins retournée enſuite à Angers, & a fait abandonner la Flêche, parce que ce n'étoit pas un lieu pour y pouvoir attendre un ſiege. Le Roy a déja auprés de luy environ 15000. Fantaſſins & 1500. Chevaux. Et la Reine a environ 6000. Fantaſſins & 800. Chevaux; mais on dit que les troupes augmentent tous les jours de côté & d'autre, & que Monſieur du Maine doit bientôt arriver à Angers. Peu aprés l'arrivée des Deputez du Roy à Angers, le Comte de Rochefort, fils du Duc de Montbazon y fut arrêté; c'eſt pourquoy ſon pere apprehendant qu'on n'en fît autant de ſa perſonne, en ſortit en cachette, & fut auſſi-tôt trouver le Roy, qui l'envoya à Paris. Ces fâcheuſes rencontres ont obligé ſa Majeſté à rappeller les autres Deputés. Mais comme on avoit enſuite remis en liberté le Comte de Rochefort, les Deputés ſont reſtés auprés de la Reine, & l'Archevêque de Sens & le Pere Berulle, étoient enfin venus trouver le Roy. Il ſemble pourtant qu'il n'y a guere d'eſperance de cette affaire. Le Roy offre toute ſorte de ſatisfaction à la Reine; mais il ne veut pas traiter avec les autres. D'autre côté, la Reine ne veut pas ſe priver de ſes amis, ny les abandonner. Le Roy cependant, n'eſt qu'à une journée d'Angers, & le Peuple de la Ville ſe montre fort porté pour luy. Juſques à preſent, le Roy ne pouvoit faire de plus grands

progrez ; ſa preſence Royale vaut ſeule autant qu'une Armée. Voila en quel êtat ſont les affaires de France. Celles d'Alemagne vont fort lentement du côté des Catholiques, & avancent encore moins du côté de Flandre. On a neanmoins ſceu que toutes les troupes d'Italie ſont arrivées. C'eſt pourquoy on doit commencer bientôt tout de bon, & on entendra dire en même temps, que les Armées marchent de toutes parts, pour ſoûtenir le party de l'Empereur, & de la Ligue Catholique Je vous ſouhaite une parfaite ſanté, & vous baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 5. Août 1620.

AU MEME.

A Madrid.

JE vous écris à la hâte, parce que l'ordinaire de Rome qui part dans le même moment, qu'il paſſe par icy un Courier extraordinaire, que l'Ambaſſadeur de ſa Majeſté Catholique en Angleterre envoye en Eſpagne, m'emporte tout mon temps. Nous avons eu aujourd'huy des nouvelles de la Paix, & on les croit veritables, quoy qu'on n'en ſoit pas entierement aſſuré. Ces nouvelles portent, que le Roy êtoit preſt de comprendre dans l'accommodement, à l'inſtance de la Reine ſa mere, tous ceux qui s'êtoient unis à elle, même depuis les affaires de l'année paſſée ; à quoy le Roy êtoit d'autant plus porté, que l'on connoîtroit qu'il ne le faiſoit que par un effet de ſa bonté, & non pas de foibleſſe ; puis que ſa Majeſté a toûjours fait de tres-grands progrez avec ſes armes, & reprit enfin avec main forte,

le Pont de Sé ſur les troupes de la Reine, & par conſequent le paſſage de la Loire, c'eſt à dire, qu'il a reſſerré la Reine dans les ſeules murailles d'Angers. Dieu veüille, que ces nouvelles ſoient veritables, & que nous voyions une fois une reconciliation entre le fils & la mere, comme ce Royaume la ſouhaite, pour tant de raiſons, & qui peut être d'une grande conſequence au reſte de la Chrêtienté. Quoy que l'on puiſſe dire qu'il n'y a point eu de guerre entre leurs Majeſtés, mais ſeulement que leurs noms ont ſervi de pretexte aux paſſions des autres. Comme vous ſçavez de quelle nature eſt la France, & comme elle a coûtume de paſſer lors qu'on s'y attend le moins, de la tranquillité, à la tempête; & de la tempête à la tranquillité. Vous ne ſerez aucunement ſurpris que l'on trouve une paix autant impreveuë que celle-cy, parmy tant de troubles & d'embarras. Le temps me preſſe; c'eſt pourquoy je finis, en vous baiſant tres-humblement les mains. De Paris le 12. Août 1620.

AV ME'ME.

A Madrid.

J'Ay receu mille graces & mille faveurs par vôtre derniere du 22. du paſſé; mais elle ne m'a pas appris, comme je le voudrois, l'état de vôtre ſanté. J'ay veu que vous êtes retombé malade, & j'en ay autant de chagrin que vous pouvez vous imaginer. Mais comme vous m'écrivez que le mal avoit commencé à faire une tréve avec vous, j'eſpere qu'enfin il vous laiſſera en paix, &

vous quittera entierement ; c'eſt dont je prie Dieu de tout mon cœur, & j'en attens avec impatience la nouvelle. Quant à moy, je me ſuis bien porté, Dieu mercy, quoy que j'aye été obligé de faire un voyage de vingt quatre jours, pendant quelques-uns deſquels j'ay ſouffert de grandes chaleurs, & pluſieurs autres incommodités, que les Voyageurs ont coûtume de ſouffrir. La Paix eſt faite, comme je vous l'ay fait ſçavoir, & comme vous l'aurez pû apprendre plus amplement. On vit auſſi-tôt le Roy à Briſac avec la Reine ſa mere ; leurs Majeſtés ſe ſont trouvées depuis à Poitiers, & la Reine Regnante de même. Il falut que j'allaſſe auſſi à Poitiers, pour pluſieurs affaires publiques, & j'y demeuray cinq jours. Le Roy alla de là à Bourdeaux, & les deux Reines prirent le chemin de Paris, où la Reine Regnante eſt déja arrivée, & on y attend la Reine Mere dans deux ou trois jours. J'y ſuis auſſi de retour, & je ſouhaite paſſionnément d'y pouvoir trouver du repos, aprés tant d'inquietudes & d'agitations. C'eſt à ce coup qu'on en doit eſperer un veritable, à cauſe que la Reine Mere vient à Paris, pour demeurer avec le Roy ſon fils. Mais cependant, la France ne peut pas me donner tant d'eſperance, qu'elle ne me faſſe toûjours beaucoup apprehender. Les François ſont trop changeans, & on voit icy trop ſouvent des changemens de jour en jour. En verité le deſſein que la Reine a pris de venir demeurer à Paris, eſt tres-bon. Elle me dit à Poitiers, qu'elle ne le changeroit jamais ; c'eſt à quoy je l'exhortay encore davantage ; & je luy dis librement, que ſi elle s'y fût reſoluë dés l'année paſſée à Tours, elle n'auroit pas été dans les derniers embarras d'Angers. L'Evêque de Luçon luy a inſpiré, ou pour mieux dire, l'a particulierement confirmée

firmée dans cette resolution. Il faloit auprés d'elle une perſonne d'autorité, & qui eût autant de prudence que luy, pour s'oppoſer à tant d'autres, qui ne trouvoient leur avantage que dans la diſcorde. Nous verrons donc bien-tôt icy toutes les perſonnes Royales unies enſemble; & on doit ſans doute attendre de cette union un grand ſoulagement pour le Royaume. Mais qu'on a perdu icy une belle occaſion, de reprimer l'audace des Huguenots, & d'avantager la cauſe de l'Egliſe & du Roy! Il ſembloit que Dieu la preſentoit comme de ſa propre main. On pouvoit en un moment aſſembler avec les forces du Roy, qui étoient tres-grandes, celles de la Reine Mere, & les troupes que Meſſieurs d'Epernon, du Maine, & pluſieurs autres, avoient levé; elles étoient déja toutes ſur les terres des Huguenots, ſans qu'ils ayent pû prevoir en aucune maniere cette tempête. Et à preſent ils n'ont pas, comme on peut dire, un ſeul homme dans ce Royaume, & n'en pouvoient pas attendre aucun de dehors, pendant que les Heretiques ſont tous occupez en Alemagne. C'eſt pourquoy l'occaſion ne pouvoit être plus belle ny plus commode, pour reprimer leur audace, qui ſans doute s'augmentera toûjours, ſi on leur en donne le temps, & menacera tous les jours de plus en plus l'Egliſe, & la Monarchie Royale; puis qu'on connoît aiſément que la puiſſance de l'Egliſe & du Roy, ne peut aucunement s'accorder avec l'eſprit rebelle de l'Hereſie, & de la faction Huguenote de ce Royaume: Et c'eſt la verité. La France a fait mille fois la guerre, en mille occaſions contre ſes voiſins, & en a ſoûtenu les attaques; mais aprés les Guerres, les Paix ſont venuës; aprés les haines, les reconciliations; & aprés les inimitiés, on a ſouvent fait des mariages. La France a été auſſi agitée mille fois des

guerres civiles pendant les temps passés, & neanmoins sa Monarchie a toûjours été la même, & il n'y a eu qu'une même Egliſe. Mais depuis que l'Hereſie s'eſt introduite en ce Royaume, & avec l'Hereſie le gouvernement des Huguenots entr'eux, qui eſt tout à fait contraire à celuy de l'Egliſe & du Roy, ces contrarietés ont toûjours été incompatibles enſemble, & ont toûjours cauſé des differends & des debats continuels, la Religion & l'autorité Royale, prennent un party; & l'Hereſie & la faction Huguenote un autre; & jamais ils ne finiront, que l'un de ces deux partis n'ait entierement abbatu & vaincu l'autre. On doit donc ſuppoſer, (comme on ſuppoſe icy en general) que le deſſein des Huguenots eſt de ruiner tout à fait la Religion & l'autorité Royale; & que pour cét effet ils épient continuellement toutes les conjonctures qui leur peuvent apporter quelque avantage; c'eſt pourquoy le Roy n'en devoit pas laiſſer échaper une ſi favorable, de ruiner leurs mauvais deſſeins. Ce qui conſiſtoit principalement à leur ôter les places fortes, & à rompre au moins à cette heure leur faction, parce que ſi elle venoit à manquer, l'Hereſie manqueroit auſſi fort facilement; étant tres-certain, que comme c'eſt principalement par faction que l'Hereſie s'eſt introduite en ce Royaume; ainſi c'eſt la faction qui l'y maintient le plus. On ne pouvoit enfin trouver une meilleure conjoncture; on a bien fait voir qu'on la connoiſſoit bien, & on a été plus d'une fois ſur le point d'embraſſer cette occaſion. Mais comme on la laiſſe perdre, il faut conclure, que le temps n'eſt pas encore arrivé, auquel Dieu reſerve à ce Royaume une ſi grande benediction, comme ſera celle de le délivrer de cette peſte. On peut bien croire enfin, que Dieu luy fera un jour cette grace, & que la

cauſe de l'Egliſe & du Roy remportera le deſſus, puis que ſes forces ſont à preſent beaucoup plus ſuperieures, & que la juſtice eſt de ſon côté. On peut croire que les Catholiques voiſins n'y ſont pas peu intereſſés, comme l'Eſpagne l'a particulierement fait paroître, ayant donné pour cét effet du ſecours à la France en diverſes occaſions; on ne connoît que trop que le mal ſe gliſſeroit chez elle, ſi on ne le reprimoit icy. Les Heretiques, & particulierement les Calviniſtes, qui ſont autant d'ennemis jurés des Monarchies temporelles, que de l'Eccleſiaſtique, ne pourroient avoir une plus grande joye, que d'infecter ce Pays, & de l'embaraſſer dans les diviſions & les mal-heurs, qu'ils ont fait & font ſi miſerablement reſſentir en tant d'autres endroits. Mais je me ſuis deſormais trop égaré du commencement de cette Lettre, & je me ſuis trop étendu ſur des matieres qui vous ſont ſi connuës, & ſur leſquelles vous ne pouvez & ne devez vous en rapporter qu'à vôtre jugement. Je reviens donc au fil interrompu de cette Lettre. La Reine regnante eſt icy, comme je vous ay dit, elle ſe porte fort bien; je ne ſçaurois vous exprimer comme elle s'eſt bien gouvernée en ces fâcheux rencontres, entre le Roy & la Reine Mere. On doit avoir en vos quartiers une grande impatience d'apprendre des nouvelles d'Alemagne. Vous ſçaurez que le Duc de Baviere s'eſt déja rendu maître de toute la haute Autriche; & à preſent il eſt en Boëme. Les troupes de Saxe vont fort lentement; Dieu ſçait ſi on ne reconnoîtra pas enfin qu'elles agiſſent avec peu de ſincerité. Le Marquis Spinola eſt entré dans le Palatinat, & le Marquis de Belvedere, General de la Cavalerie de Flandre, eſt demeuré avec un bon nombre de Soldats, pour obſerver les troupes des Provinces Unies. D'au-

tre côté, les forces des ennemis ſont puiſſantes; & Gabor a été éleu Roy par les rebelles de Hongrie Les choſes ſont de toutes parts en balance, entre l'eſperance & la crainte. Dieu veüille que la bonne cauſe emporte l'avantage. Et enfin je vous baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 24. Septembre 1620.

AU MEME.

A Madrid.

ENfin, j'ay receu la nouvelle que j'ay tant deſiré, de la parfaite ſanté de V. E. je dis parfaite, puis que tous les reſtes de ſa maladie ſont diſſipés. Preſentement il faut ſonger à la conſerver. Quoy que je ne ſçache point de meilleurs remedes que ceux d'une vie auſſi reglée pour le corps & pour l'ame, que celle de V. E. je vois les nouvelles faveurs qu'elle m'a faites, en parlant ſi avantageuſement de moy à Monſieur le Marquis de Mirabelle, deſtiné pour nouvel Ambaſſadeur de ſa Majeſté Catholique en cette Cour. En verité, V. E. a été trop avant; elle devoit y bien penſer auparavant, parce que ſon honneur eſt à preſent engagé avec le mien; de ſorte que ſi je ne répons pas à ce qu'elle a avancé de moy, elle ſera en quelque maniere reſponſable de mes fautes. Mais quoy qu'il en ſoit, j'auray toûjours une grande envie de rendre ſervice à Monſieur le Marquis. Tout le monde eſt prevenu icy du recit avantageux qu'on y a fait de luy & de Madame la Marquiſe ſa femme: D'où l'on peut conjecturer, qu'on ſera icy entierement ſatisfait d'eux, & que par conſequent ils les ſeront auſſi.

Par les premieres Lettres on devroit apprendre leur départ de Madrid, & ſans doute on s'y attend icy. Ils verront peut-être le Roy en chemin, auparavant de le voir à Paris; parce que ſa Majeſté s'approche toûjours davantage des frontieres d'Eſpagne, pour ſe faire obeïr des Huguenots du Bearn, comme on l'aura pû ſçavoir en vos quartiers. Ils ſont en verité bien obſtinés, de s'oppoſer à une cauſe ſi juſte, ſur tout ayant le Roy en perſonne, qui les pourſuit avec main forte. Ils enragent de voir qu'on a reſtitué les biens aux Eccleſiaſtiques, & encore plus qu'on a rêtabli la liberté de conſcience dans tout le Pays. Plût à Dieu, qu'on ſe fût icy ſervy de l'occaſion, lors qu'on en pouvoit faire davantage, pour le bien de la Religion & du Roy. Les affaires de Bearn ſeront cauſe que le Roy ne ſera pas ſi-tôt à Paris. Cependant, la Reine eſt de retour de Nôtre-Dame de Lieſſe, où elle êtoit allée dernierement, pour accomplir un vœu. La Reine Mere ne vint pas dans le temps que je vous écrivis qu'on l'attendoit. Elle a voulu aller auparavant à Fontainebleau; mais preſentement on l'attend ſans faute à Paris dans quatre ou cinq jours. En Alemagne, les affaires vont aſſez bien pour l'Empereur. Le Marquis Spinola a fait des progrez fort conſiderables du côté du Palatinat, & le Duc de Baviere en fait auſſi du ſien. Il s'eſt joint avec Bucoy, & ils ont fait décamper les ennemis, qu'ils ſuivent, dans l'eſperance de les détruire, s'ils ne veulent pas combattre, ou de les vaincre s'ils veulent ſe battre. D'autre côté, Gabor a été éleu Roy, comme je vous l'ay écrit, & il leve du monde en quantité. Il n'eſt pourtant pas encore couronné, & il tâche d'amuſer l'Empereur de paroles. Enfin, il veut voir le ſuccez des affaires de Boëme, afin de prendre en-

ſuite le party le plus convenable à ſes interêts. Il le fera aſſurément fort à propos, parce que c'eſt un homme tres-fin, & qui ne connoît point d'autres loix que celles de ſon intereſt. On ne ſçait pas encore au vray ſi les Saxons on fait quelque mouvement. Si cela êtoit, on ne pourroit pas douter, que les armes de l'Empereur & de la Ligue Catholique ne ſoient victorieuſes. Mais il faudra enfin qu'il ſe declare. Je vous baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 15. Octobre 1620.

Depuis ma Lettre écrite, Monſieur de Chanvalon, qui fait icy les affaires du Duc de Lorraine, & que vous connoiſſez bien, m'a montré une Lettre de Nancy, en date du 10. du courant, qu'il a receu du Comte de Vaudemont, qui luy mande, que la veille il y avoit paſſé un Courier de l'Empereur, qui alloit en Flandre, porter à l'Archiduc les nouvelles, que le Duc de Baviere êtoit entré le 26. du paſſé dans Prague; que le Palatin s'êtoit ſauvé avec ſa femme & ſes enfans, voyant que le Peuple ſe ſoûlevoit à l'approche de l'Armée de Baviere, qu'il s'êtoit retiré en Moravie, avec quelque eſperance de tirer du ſecours de Gabor; & que le Duc de Saxe êtoit auſſi en marche, en faveur de ſa Majeſté Imperiale. Cette Lettre de Monſieur de Vaudemont diſoit encore, que le Marquis de Spinola s'êtoit rendu maître de la plus grande partie du Palatinat en de-çà du Rhin; & que les Proteſtans qui en avoient entrepris la defenſe, commençoient à ſe ſeparer. J'ay bien voulu ajoûter toutes ces particularitez, ne doutant pas qu'elles vous ſeront fort agreables, tant par elles-mêmes, que parce qu'elles peuvent apporter bon augure pour d'autres meilleurs ſuccez. Dieu veüille que nous en ayons au

plûtôt des nouvelles plus certaines & plus positives.

AU MESME.

A Madrid.

J'Ay été averty plûtôt du départ que de l'arrivée d'un Courier qui paſſe par icy, allant d'Alemagne en Eſpagne; ce qui ſera cauſe que ma Lettre ſera plus courte que je ne voudrois, & que ne devroit être une réponſe à une Lettre auſſi longue que vôtre derniere du 11. du paſſé, que j'ay réceu juſtement aujourd'huy. Mais parlons premierement des affaires publiques, avant que d'en venir aux particulieres. La nouvelle de Prague ne s'eſt point trouvée veritable; mais il eſt bien vray que Baviere & Bucoy ſe ſont ſaiſis de pluſieurs lieux autour de cette Place; & que le Duc de Saxe s'étant ouvertement declaré pour l'Empereur, a remis la Luſatie ſous l'obeyſſance de ſa Majeſté; d'où l'on peut quaſi aſſurément s'attendre, que Prague ſera bien-tôt obligée de ſe rendre d'elle-même. Ces jours-cy Dampierre a mis en déroute Gabor: Mais il a été enſuite tué en un rencontre; c'eſt une grande perte pour l'Empereur, & qui luy a donné bien du déplaiſir. Quant aux affaires du Palatinat, l'on n'a rien appris de conſiderable depuis ma derniere Lettre. Mais que dira V. E. de nos ſuccez de Bearn? la Renommée en aura porté la nouvelle à Madrid, plûtôt qu'à Paris. En verité, ces ſuccez ne ſçauroient être plus avantageux pour l'Egliſe & pour le Roy. Le Pere Arnaud, Confeſſeur de ſa Majeſté, m'en écrit des choſes ſurprenantes, par une

Lettre que j'ay receu juſtement aujourd'huy ; la moindre choſe qu'il mande, eſt qu'on a fait reſtituer les biens aux Eccléſiaſtiques du Pays, comme on l'aura déja ſceu de vos côtés. Dieu ſoit loüé, ſi par ſes ſecrets jugemens il n'a pas voulu alors donner icy une victoire plus grande contre l'Hereſie, il l'a donné au moins à preſent ſi importante, qu'elle peut paſſer comme un gage d'en remporter une plus grande. Ce ſera ſans doute un grand avantage pour l'Eſpagne, que l'on ait affoibli l'Huguenotiſme dans ce canton, qui luy étoit ſi proche, & qui en étoit auparavant ſi infecté ! Puis qu'entre toutes les Provinces de ce Royaume, l'Hereſie dominoit ſans aucune liberté de Religion en Bearn ſeulement, & il y avoit déja cinquante ans qu'on n'y avoit point entendu de Meſſe, point fait de ſervices, ny ouvert aucune Egliſe. Mais ne parlons plus d'affaires publiques. Le premier plaiſir que je reçois des particulieres, eſt d'apprendre que vous joüiſſez d'une parfaite ſanté. Je prie Dieu qu'il vous la conſerve pendant long-temps, & je vous rends mille graces des honnêtetés qu'il vous a plû faire à Monſeigneur d'Albenga, nouveau Collecteur de Portugal. C'eſt luy-même qui me les a fait ſçavoir, il les publie & s'en louë par-tout, & je m'y intereſſe autant que je puis & que je dois. J'aurois encore beaucoup de choſes à vous écrire, mais le temps ne me le permet pas. Je vous baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 27. Octobre 1620.

AV MESME.

A Madrid.

MOnsieur le Marquis de Mirabelle est arrivé icy depuis deux jours, quoy que l'on peut dire qu'il n'est pas encore bien arrivé ; parce qu'il est demeuré à deux lieuës d'icy, avec Madame sa femme, pour attendre que leur maison soit en êtat. J'envoyay aussi-tôt leur faire mes complimens par un de mes gens ; il m'a fait un recit autant avantageux de leurs manieres obligeantes que j'aurois pû souhaiter : Quoy que je n'en devois pas attendre d'autre que celuy que V. E. m'en avoit fait. J'ay appris qu'ils viendront à Paris dans un jour ou deux. Je croy qu'ils seront contens du logement qu'on a pris pour eux ; c'est celuy de l'Abbaye de Saint Germain, qui est fort commode, & pour sa situation & pour l'habitation, comme V. E. pourra juger, puis qu'elle s'en pourra souvenir aisément. Aussi-tôt qu'ils seront icy, je ne manqueray pas de leur rendre mes services, comme j'y suis obligé, pour tant de raisons, & particulierement parce que V. E. me l'a commandé. Elle aura donné sans doute de tres-bons avis à Monsieur le Marquis, sur la bonne intelligence que l'on doit souhaiter qui passe entre les deux Couronnes ; une matiere aussi importante que celle-là, meritoit bien que l'on vît à present le même zele dans ses memoires, qu'elle a toûjours fait paroître par les bons services qu'elle a rendu icy. Quant aux affaires de Cour, nous avons déja la Reine Mere à Paris, mais un peu indisposée d'un pied. J'eus avant hier ma pre-

miere audience d'elle ; ſa Majeſté étoit dans ſon lit, elle alla neanmoins hier en litiere, voir ſon nouveau bâtiment de Luxembourg, & ſe fit porter enſuite en chaiſe, par tous les appartemens qui ſont déja faits. Le Roy y viendra auſſi bien-tôt, peut-être plûtôt qu'on ne penſe, parce qu'on croit qu'il a deſſein de prendre la poſte, pour ſurprendre la Reine. Je l'ay ſceu de la Reine Mere même. On ne ſçauroit exprimer avec quelle impatience le Peuple ſouhaite ſon retour, particulierement depuis ſes ſuccez de Bearn, qui ont fait retentir icy ſon nom de toutes parts, & ont attiré les loüanges qu'un chacun donne en particulier à ſa pieté. Les Huguenots en tremblent toûjours davantage ; & ils menacent à preſent de ſe vouloir retirer de nouveau à la Rochelle, pour y former une Aſſemblée generale. Mais à preſent ce n'eſt pas le temps pour eux, de faire des bravades ; & à meſure que le Roy croîtra, ils en auront encore moins. Dieu les veüille confondre, & tous les autres ennemis de ſon Egliſe, & particulierement ceux d'Alemagne, qui l'oppriment le plus. Il ne vient plus de nouvelles de là, que les Catholiques ayent fait d'autres nouveaux progrés ; cependant, nous ſommes prés de l'Hyver, qui ſera ſans doute favorable aux ennemis, ſi les Imperiaux n'entrent auparavant à Prague ; Dieu veüille que nous en ayons bien-tôt avis. Je vous baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 6. Novembre 1620.

AU MEME.

A Madrid.

ENfin, Prague eſt au pouvoir des armes Catholiques. Les premieres menteries de la Renommée ont été agreables, puis qu'elles ont été ſuivies de la verité, qui a été ſi avantageuſe à l'Egliſe. La ſubſtance des nouvelles eſt, qu'aprés que le Duc de Baviere & le Comte de Bucoy eurent fait des progrés continuels; ils en ſont enfin venus aux mains avec les ennemis, & en ont remporté une glorieuſe victoire, & le jour même de ce grand ſuccez ils ſont entrez à Prague. Nous en avons aujourd'huy receu la nouvelle, qui perce le cœur à nos Huguenots, par un Courier exprés qui paſſe par icy pour aller en Eſpagne. Et que dira à preſent Monſieur de Boüillon? ce principal Architecte de tous les deſſeins du Palatinat ſon neveu? je dis Boüillon, qui ſe vantoit l'année paſſée, quand on fit la ſolemnité des Chevaliers du S. Eſprit, que pendant que l'on faiſoit des Chevaliers en France, il faiſoit des Rois en Alemagne? Qu'il vante à preſent ſon Roy ſans Royaume; mais bien plus, qu'il vante ſon Palatin ſans Palatinat; & j'eſpere que nous pourrons dire bien-tôt ſon Electeur privé de l'Electorat. On croit qu'il étoit fuy de Prague; on ne ſçait pas encore bien le nombre des morts ny des priſonniers, mais la victoire des Catholiques eſt grande; nous en ſçaurons bien-tôt les particularitez. Je m'en réjouys infiniment avec V. E. & j'en reçois de même dés à preſent les témoignages de ſa congratulation. Quant aux affaires de cette Cour, je

n'ay pas grand' choſe à ajoûter à ce que je vous écrivis par mes dernieres. Le Roy a fait depuis une Declaration de ſeze-Majeſté contre les Huguenots, s'ils ne deſiſtent de l'Aſſemblée qu'ils ont commencée à la Rochelle, avec une temerité incroyable. Le ſuccez de Prague ne doit pas les encourager beaucoup. Nous verrons ce qu'ils feront. Monſieur le Marquis de Mirabelle eſt enfin entré à Paris, & juſtement aujourd'huy il aura ſa premiere audience. Je n'ay pû encore le voir, V. E. ſçait que ce n'eſt pas la coûtume icy de rendre viſite aux nouveaux Ambaſſadeurs, qu'aprés qu'ils ont fait leurs premiers complimens aux perſonnes Royales. Il eſt auſſi arrivé icy un Ambaſſadeur extraordinaire de la Republique de Veniſe. Il vient pour les affaires de la Valteline. On fait auſſi icy de tres-grandes inſtances pour cét effet; mais on doit croire, que ſi les deux Couronnes s'accordent bien enſemble, on accommodera le tout de la bonne maniere. C'eſt tout ce que j'ay à écrire à V. E. par ce Courier extraordinaire, aprés vous avoir rendu mille graces de vôtre derniere & tres-obligeante Lettre, & des faveurs que vous avez eu la bonté de faire à mon égard à Monſeigneur le Collecteur de Portugal. Je vous baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 26. Novembre 1620.

Nôtre cher Monſieur de Bonneüil vient de ſortir tout preſentement de mon logis; il eſt venu ſe réjoüir avec moy de la part de Monſieur le Duc de Luynes, de cét heureux ſuccez de Boëme; Monſieur de Luynes m'a fait auſſi dire, que le Roy en avoit eu une tres-grande joye; & c'eſt en verité avec raiſon; parce que ce coup que les Heretiques d'Alemagne ont receu, retombera rudement ſur les Huguenots de France, qui ſont déja

déja bien étourdis de celuy qu'ils ont receu depuis peu des ſuccez de Bearn.

AV MEME.

A Madrid.

LEs bonnes nouvelles de la Victoire des Catholiques en Boëme, & de la priſe de Prague, ont été confirmées. On donna la Bataille aſſez prés des murailles de la Ville, proche une maiſon de plaiſance de l'Empereur, qu'on appelle l'Etoile, à cauſe que l'Architecture eſt faite en Etoile, au même lieu & le même jour que les Rebelles vinrent l'année paſſée recevoir le Palatin, quand il fit ſa premiere entrée ſi ſolemnelle à Prague. C'eſt une circonſtance bien myſterieuſe de la Juſtice de Dieu pour le Palatin & les Rebelles. L'Armée des ennemis fut entierement défaite; le bruit commun eſt, qu'en cette Bataille il y eut plus de 6000. morts ſur la place, un grand nombre de priſonniers, entre leſquels il y a pluſieurs des principaux. Le Palatin s'enfuit de Prague la même nuit avec ſa femme, & on ſceut auſſi-tôt qu'il s'étoit retiré en Sileſie. Mais à preſent on ne ſçait pas au vray où il eſt. Gabor eſt auſſi bien étourdy, & il fait traiter plus que jamais ſon accomodement avec l'Empereur; les Ambaſſadeurs de France eurent dernierement une conference avec luy pour cét effet, & Monſieur Deſpreaux, l'un d'eux, l'eſt allé trouver de nouveau. Monſieur de Baviere retourna comme en triomphe quaſi auſſi-tôt dans ſes Etats; Monſieur de Bucoy eſt demeuré avec l'Armée, & il fait tous les jours quelques nouveaux progrez.

Les Boëmes Rebelles ſont déja retournés ſous l'obeïſſance de l'Empereur. On peut eſperer que les autres de Sileſie & de Moravie en feront de même; la Luſace y a été forcée par le Duc de Saxe. L'Hyver eſt à preſent bien favorable aux ennemis; parce que ſi la ſaiſon étoit plus douce, les Armées Imperiales aprés une ſi grande Victoire, pourroient courir victorieuſes de tous côtés. Voyons à preſent ce que fera nôtre grand uſurpateur de Royaumes, avec Boüillon, ſon grand & ſi ruſé conſeiller. Quant à moy, j'avouë ingenuëment, que je ſouhaite pardeſſus toutes choſes, de le voir encore ſans l'Electorat. Qui peut l'avoir mieux merité que Monſieur le Duc de Baviere? il eſt de la même Maiſon. C'eſt un Prince doüé de tant de valeur, de generoſité, & d'une ſi grande pieté, tant eſtimé de la Religion, de l'Empire & de l'Empereur. Il ſemble que le Roy d'Angleterre commence à faire quelque mouvement en faveur de ſon gendre; mais il eſt trop tard. Quoy qu'on ne peut pas que l'on ne loüe la grande moderation qu'il a fait paroître juſques à preſent; parce qu'il n'a jamais voulu donner le nom de Roy au Palatin, ny approuver (au moins en apparence) une ſi injuſte invaſion. Il a convoqué la grande Aſſemblée du Parlement d'Angleterre, & on croit qu'il demandera quelques ſubſides au Royaume pour le ſecours du Palatin; mais on peut eſperer qu'il tâchera de faire quelque accommodement avec l'Empereur, pour remettre, s'il peut, ſon gendre dans ſa Maiſon & dans ſes Etats, dont il eſt déja dépoüillé d'une bonne partie. Mais c'eſt aſſez parler des affaires étrangeres, celles de France ſont toûjours en quelque ſorte d'agitation, ſelon leur nature, qui a coûtume d'être changeante. Les Huguenots témoignent voüloir con-

tinuer leur Assemblée ; non seulement ils découvrent leurs mauvaises intentions dans la Rochelle, mais en tous les autres endroits du Royaume. Ils crient par tout, ils menacent, ils tempêtent, comme si on ne sçavoit pas combien ils sont foibles dans ce Royaume, & que leurs amis de dehors le sont encore davantage! Ils ont tâché depuis peu de surprendre Novarreins en Bearn. Enfin, il ne sçauroient souffrir une acquisition aussi grande que celle que l'Eglise & le Roy ont fait de ces côtés-là. Et leur rage, ou plûtôt leur folie est arrivée à un tel point, à cause d'un si heureux succez de la cause des Catholiques en Alemagne, qu'ils y ont, comme on peut dire, perdu le jugement, & ne le vouloient aucunement croire. Encore bien que l'on ait à l'ordinaire chanté & publié mille fois sur le Pont-neuf la Victoire des Imperiaux. Mais pour revenir à leur Assemblée, le Roy est entierement resolu de ne pas consentir qu'on la fasse. Cependant, sa Majesté est allée faire un tour en Picardie ; Elle ira jusques à Calais. Et comme c'est proche d'Angleterre, elle a envoyé le Marêchal de Cadenet frere du Duc de Luynes, pour faire un compliment au Roy. Quant aux affaires de la Valteline, on envoye d'icy en Espagne un Courier extraordinaire, & un autre aux Grisons, pour rendre en toutes parts les services qu'on jugera plus à propos, afin de trouver quelque maniere de bon accommodement pour les affaires de la Religion, & pour le gouvernement de ce Pays. On presse icy tout de bon pour cette affaire, & on se persuade que l'Espagne secondera avec une aussi bonne intention, qu'elle a fait paroître pour les affaires passées d'Italie. Mais V. E. n'aura-t'elle pas un grand plaisir, d'apprendre que nous luy envoyons nôtre bon amy Monsieur de Bassom-

pierre pour Ambaſſadeur extraordinaire? c'eſt à dire, celuy qui fait les delices de cette Cour? Il ſçaura bien ſans doute ſe ſervir de l'occaſion de ſon voyage. O que je porteray d'envie aux conferences qu'il aura avec V. E.! Mais j'eſpere que j'y pourray avoir quelque part, & que vous me ferez la grace, l'un & l'autre, de vous y ſouvenir quelquefois de moy. Le choix qu'on a fait de luy plaît extrémement à Monſieur le Marquis de Mirabelle; je l'ay veu enſuite pluſieurs fois, & Madame la Marquiſe ſa femme auſſi. Je ne ſçaurois exprimer combien j'ay eu de plaiſir en les voyant, Dieu veüille que je leur en aye autant donné que j'en ay receu. Nous avons parlé de V. E. les heures entieres, & nous avons fait à l'envi les uns des autres, pour ſçavoir s'ils m'en pourroient plus dire que je ne leur en pourrois demander. Enfin, je vous baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 14. Decembre 1620.

A V M. E' M E.

A Madrid.

HIer, qui étoit la veille de Noël, j'écrivis une longue Lettre à V. E. A peine l'eus-je envoyée à la Poſte, que je receus celle qu'elle a eu la bonté de m'écrire par la voye du Courier qui paſſe par icy pour aller en Angleterre. Mais comme j'apprens que l'Ordinaire d'Eſpagne n'eſt pas encore party, j'ajoûteray ces quatre lignes, pour accuſer la reception de la Lettre de V. E. & luy rendre un million de graces de cette nouvelle faveur. J'avois raiſon de croire qu'elle auroit une extréme joye de la victoire que les Ca-

tholiques ont remporté en Boëme ; il eſt vray que le ſuccez ne pouvoit eſtre plus avantageux à la Religion, ny donner une plus rude atteinte à l'Hereſie. Quant à l'affaire de la Valteline, j'ay dit dans ma derniere Lettre tout ce que j'en ſçavois. L'on a témoigné bien de la joye icy du mariage du Sereniſſime Prince avec la Princeſſe. Ce ſera un grand chagrin pour nous, ſi la Princeſſe devient mere avant la Reine. La Ducheſſe de Luynes eſt accouchée aujourd'huy de ſon premier fils. V. E. juge aſſez avec quelle joye Monſieur le Duc apprendra cette nouvelle, il aura raiſon d'être joyeux : Parce que les favoris doivent eſtimer d'autant plus leur bon-heur, qu'ils ſe voyent en état d'en faire goûter le fruit à leurs heritiers. Je finis en baiſant tres-humblement les mains à Vôtre Excellence. De Paris le 25. Decembre 1620.

AV MEME.

A Madrid.

ENfin, les Batailles finiſſent les guerres, & il n'en faut quelquefois qu'une ſeule pour les terminer entierement. Comme nous voyons qu'il eſt arrivé en Boëme, & dans les autres Provinces incorporées à ce Royaume ; puis que depuis le fameux exploit de Prague, elles ſe diſpoſent toutes à ſe ſoûmettre à l'obeïſſance de ſa Majeſté Imperiale. Mais on peut eſperer de plus, que la Hongrie ſuivra bien-tôt leur exemple, puis qu'on a appris par les dernieres nouvelles, que Gabor s'étoit retiré. Je m'imagine que ce Courier de Flandre, qui paſſe par icy pour aller en Eſpagne, porte peut-être une ample relation de toutes ces parti-

cularités. Je dis que je me l'imagine, parce que je n'en ſçay rien de certain, n'ayant point veu Monſieur le Marquis de Mirabelle. Quant aux affaires d'icy, il n'y a rien autre choſe à preſent, ſinon que le Roy a eſté à Calais; il eſt en chemin pour revenir, & on croit qu'il ſera à Paris dans cinq ou ſix jours. Je vis avant-hier la Reine Mere, elle me dit que le Roy pourroit prendre la poſte, & viendroit faire la Feſte des Rois à Paris. Il y a une tres-bonne intelligence entr' eux : Le Roy a reſolu de demander, à la priere de la Reine, le Cardinalat pour l'Evêque de Luçon, qui d'ailleurs eſt un tres-bon ſujet, & qui merite par luy-même cette Dignité. Le Roy a auſſi fait la même demande pour l'Archevêque de Toulouſe, fils du Duc d'Epernon. Nous verrons ce que l'on fera à Rome là-deſſus. Monſieur de Toulouſe prendra le titre de la Vallette, & Monſieur de Luçon celuy de Richelieu. Ce ſont des Seigneuries Nobles, dont les aînés de leur famille prennent le nom. V. E. ſçaura, que le Comte de Gondomar a couru grand riſque en Angleterre, ſur l'avis de la déroute & de la fuite du Palatin; on publia en même temps une fauſſe nouvelle, que la Princeſſe avoit été priſe, ce qui fit ſoûlever toute la populace de Londre, qui courut en furie à la Maiſon du Comte, qui s'étoit déja preparé à quelque tragique evenement. Mais la fureur du Peuple s'appaiſa à la fin, & le Roy avoit témoigné qu'il étoit preſt de luy donner toute ſorte de ſatisfaction. Parce que les Rois ont trop d'intereſt de ſoûtenir leur dignité, en ſoûtenant celle des Miniſtres publiques. C'eſt aujourd'huy le premier jour de l'année; je ſouhaite que V. E. la paſſe & pluſieurs autres, avec toute ſorte de bon-heur. Enfin je luy baiſe tres-humblement les mains. De Paris le premier jour de Janvier 1621.

AU MESME.

A Madrid.

L'Ordinaire d'Eſpagne eſt arrivé depuis quelques jours, mais il ne m'a point apporté de vos Lettres; je vous écris neanmoins par le retour du même ordinaire, afin d'exciter les vôtres par les miennes, & l'effet de vos graces par l'attachement que j'ay de vous rendre ſervice. Nous ſommes icy en Carnaval, leurs Majeſtés l'ont commencé par une Comedie d'une troupe Italienne, qu'on a fait venir à Paris, qui les divertiſſent beaucoup. Nous nous trouvâmes Monſieur le Marquis de Mirabelle & moy à la premiere repreſentation; l'on y vit la Reine rire pluſieurs fois, quoy que ſa Majeſté n'entende pas le plus fin de leurs fourberies & plaiſanteries. Monſieur le Marquis ne pouvoit aſſez admirer la liberté & la confuſion de cette Cour. Auparavant la Comedie, nous fûmes long-temps enſemble dans la chambre de Madame de Luynes, qui eſt toûjours en couche. Le Roy & la Reine y vinrent, & il y eut une foule conſiderable, comme celles que V. E. a veu tant de fois icy. Monſieur le Marquis s'accommode fort bien à la vie de cette Cour; c'eſt en verité un des meilleurs Gentils-hommes & des plus accomplis que j'aye jamais hanté. V. E. doit avoir appris la difficulté que Madame la Marquiſe ſa femme a eu pour ſes audiences des Reines. Mais on croit que cela ſera bien-tôt accommodé, & qu'elle pourra enfin aller au Louvre, & y recevoir les honneurs qu'elle merite. A peine le Roy eſt-il de retour icy de Picardie, que l'on parle d'un,

nouveau voyage en Poitou, pour tenir plus facilement en bride l'insolence des Huguenots, qui continuent de faire leur Assemblée à la Rochelle, nonobstant la defense du Roy. On ne parle cependant de ce voyage qu'avec incertitude. Monsieur du Maine est arrivé icy avec une fâcheuse fiévre quarte. On reçoit toûjours de bonnes nouvelles des Catholiques d'Alemagne. Monsieur le Nonce m'écrit qu'on en pouvoit attendre tous les jours de meilleures, pourveu que Gabor ne prenne pas courage de ce que le Turc a remporté ces jours passés un avantage considerable sur les Polonois. Dieu veüille proteger par tout la cause de l'Eglise Catholique, & vous donner toute sorte de bon-heur. Je vous baise tres-humblement les mains. De Paris le 16. Juin 1621.

AU MESME.

A Madrid.

IL passe par icy un Courier si à l'impreveu, & je suis tellement occupé, à cause de la nouvelle qui vient d'arriver de ma promotion au Cardinalat, qu'à peine ay-je le temps de vous en donner part. Depuis que j'ay receu cét avis, j'ay eu continuellement des visites. Et je dois assurément être autant satisfait en ce rencontre, que je pourrois souhaiter de l'être de l'applaudissement que j'en reçois de cette Cour, & de la joye que leurs Majestés en font paroître. Je suis si fort persuadé, que la vôtre en particulier sera si grande, de me voir élevé à cette Dignité, que je ne la sçaurois concevoir, quoy qu'il me semble que je la voye d'icy, & que je la discerne de mes yeux. Je ne

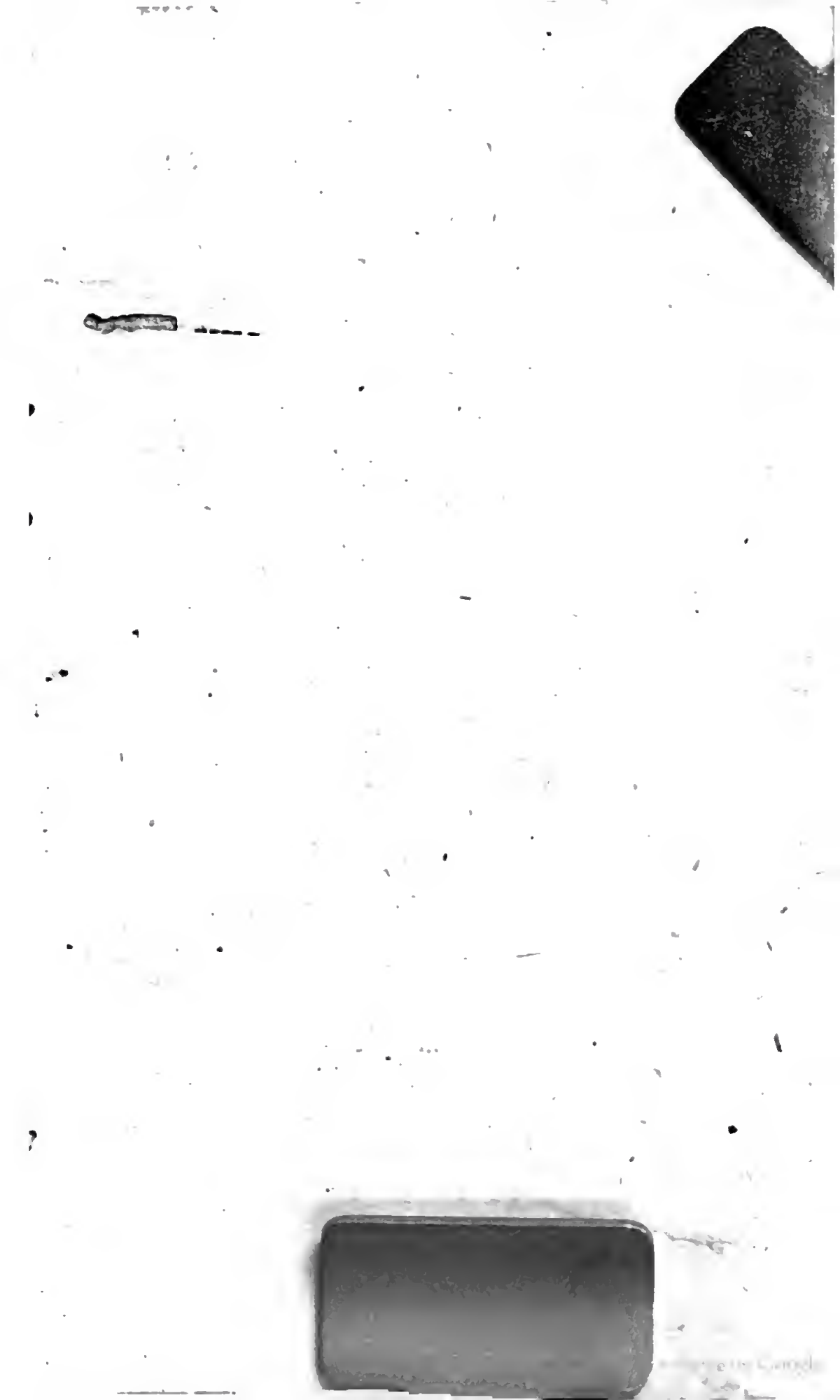
vous offre point les ſervices que je pourray vous rendre en cette Dignité, puis que j'en ay reſſenti le deſir dés le moment que j'en ay été honoré. Laiſſons donc tous les complimens à part. J'aurois dequoy vous écrire bien au long ſur mille choſes publiques & particulieres, mais je n'ay pas le temps. Ce ſera pour la premiere fois. Je vous baiſe tres-humblement les mains. De Paris le 26. Janvier 1621.

AU MESME.

A Madrid.

O Monde! ô vanités du Monde! à peine ay-je receu la nouvelle de ma promotion au Cardinalat, que je reçois celle de la mort du Pape Paul. Vôtre Excellence peut bien croire, que j'en reſſens autant de douleur, que je luy avois d'obligations. Et aſſurement je ne luy ſeray pas moins redevable de m'avoir employé à ſon ſervice pendant tant d'années, & avec tant de confiance, que pour la grande bonté qu'il a eu de m'en recompenſer ſi genereuſement. Il me ſemble que je vois tout Rome en mouvement, à cauſe de cét accident, où tout dépend de la nouvelle élection. Plût à Dieu que j'y puſſe arriver à temps pour m'y acquitter envers le S. Siege de la charge de bon Cardinal, & de celle de bon ſerviteur de Monſieur le Cardinal Borgheſe! Mais le froid eſt encore ſi rude, le voyage eſt ſi long, & ma complexion ſi foible, que ſelon mon jugement, je dois plûtôt ſouhaiter qu'eſperer d'y pouvoir être preſent. Et il vient de tomber tant de neiges, qu'il ſemble que l'Hyver veut recom-

mencer, au lieu de finir. Le voyage par mer depuis Marſeille juſques à Civitavecchia, ſeroit trop incertain & trop dangereux auſſi pour la ſaiſon. C'eſt pourquoy j'ay pris reſolution de le faire par terre, & d'aller d'icy en Bourgogne, de m'embarquer ſur la Saone juſques a Lyon, & de prendre de là le chemin de terre, pour paſſer les Alpes de la Savoye, & quand je ſeray deſcendu en Italie, je continuëray le grand chemin juſques à Rome. Je vous écris à la hâte, parce que je ſuis entierement occupé, à cauſe de mon départ, qui ſera, s'il plaît à Dieu, dans deux jours: aujourd'huy juſtement j'ay pris congé de leurs Majeſtés. Je n'entre plus dans le détail des affaires publiques, parce que j'en ſuis déja dehors. Le principal eſt, que je laiſſe la concorde dans la Maiſon Royale; une bonne union en Cour; mais le Royaume n'eſt pas tout à fait tranquille. Et l'on voit toûjours de plus en plus qu'il ne ſera jamais en paix, tandis que la faction Huguenote y durera, qui le tient dans une agitation continuelle, & qui voudroit enfin introduire la Hollande en France. Ils continuent à la Rochelle dans la même opiniâtreté qu'ils avoient auparavant, & ils y forment leur Aſſemblée contre les defenſes du Roy. Le Roy d'autre côté a reſolu de l'empêcher, & d'y employer la force de ſes armes, ſi l'autorité de ſes commiſſions n'y fait rien. Peut-être que Dieu voudra confondre ces impies, & qu'il fera en ſorte qu'ils avanceront eux-mêmes leur ruine par leur propre temerité. V. E. ſçaura de temps en temps, par Monſieur le Marquis de Mirabelle tout ce qui arrivera, tant ſur cette matiere que ſur toutes les autres. En verité, on ne ſçauroit dire combien il donne tous les jours de nouvelles marques de ſa prudence & de ſa bonté; ny combien Madame la Marquiſe ſa femme a de

perfections ; & comme ils s'accommodent bien l'un & l'autre à la maniere de vivre de ce Pays & de cette Cour. Monſieur le Marquis témoigne qu'il ne ſouhaite rien tant que de voir une bonne intelligence & une veritable concorde entre les deux Couronnes. Il eſt aiſé de connoître combien luy ont ſervy, avec toute ſa prudence, les bons avis que V. E. luy a donné ſur une matiere ſi importante, qui embraſſe le ſervice de toute la Chrêtienté ſous celuy de ces deux Monarchies. Voicy la derniere fois que je vous feray ſçavoir de mes nouvelles de Paris. J'écriray à V. E. auſſi-tôt que je ſeray arrivé à Rome, & même auparavant ſi je trouve quelque commodité pendant le voyage. Au reſte, je ſuis perſuadé que vous aurez la bonté de vous ſouvenir de moy, & que vous me conſerverez dans vos bonnes graces ; comme j'auray toûjours de mon côté les mêmes reſpects, & une affection inviolable pour V. E. Je luy ſouhaite toute ſorte de proſperité. De Paris le 20. Fevrier 1621.

FIN.